

L'Exécuteur [177]

– Danger mortel à Mexico

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'EXÉCUTEUR



DANGER MORTEL À MEXICO

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Danger mortel à Mexico

PROLOGUE

Hal Brognola était assis à la table de conférences, dans la salle de guerre du Black Warriors Ranch. Une barbe de plusieurs jours salissait sa mâchoire, des cernes noirs soulignaient ses yeux et sa chemise blanche était pour le moins froissée. Mack Bolan, qui venait d'apparaître à la porte, songea que son ami avait dû connaître une nuit longue et difficile – une de plus.

— Tu as la tête de quelqu'un à qui un petit break ne ferait pas de mal, remarqua le Guerrier en pénétrant dans la pièce.

— Bonjour à toi aussi, Striker.

— Tu devrais peut-être l'écouter, Hal, intervint Aaron Kurtzman. Ça fait des semaines que je te répète la même chose. Tu ferais mieux de prendre le large pendant quelque temps.

— Je suis touché par tant de sollicitude, maugréa Brognola. Maintenant, au travail ! J'étais à Washington, hier, pour rencontrer le Président. Il a un problème et il aimerait bien qu'on s'en charge.

L'Exécuteur s'installa en face de lui.

— Le Président a évoqué de récents événements qui ont eu lieu au Mexique, expliqua Brognola. Un homme d'affaires américain, Brian Henderson, a été assassiné à Mexico. Lui et deux cadres de son entreprise regagnaient leur voiture quand des types habillés en ouvriers de chantier ont sorti des armes et ouvert le feu. Ils ont été si rapides qu'aucun des trois hommes n'a eu la moindre chance de pouvoir s'abriter. Ça s'est passé sur le parking qui se trouve devant l'immeuble abritant le siège social de la Newton Manufacturing Corporation. Henderson était à la tête de cette branche. Les flingueurs voulaient absolument que tout le monde connaisse leur victime. Les types de la sécurité se sont aussitôt précipités sur les lieux, et ils ont été accueillis par des coups de fusils, tirés à distance. Ils se sont fait descendre comme à la foire. Les tueurs avaient disparu bien avant l'arrivée des flics.

— Du bon boulot, commenta Bolan. On dirait qu'ils étaient bien entraînés et que le coup avait été préparé avec précision. Des pros.

— Ça ne fait aucun doute, approuva Brognola. Et moins de quatre heures plus tard, il y a eu un second attentat. L'ancien sénateur Gerald Corey se trouvait en vacances à Acapulco, où il avait loué un yacht pour pêcher. Deux petits bateaux à moteur se sont soudain approchés, et on lui a tiré dessus avec des armes automatiques alors qu'il se trouvait sur le pont, dans une chaise longue, sa canne à la main. Il était en compagnie d'un vieil ami, un Mexicain qui possédait un restaurant à Acapulco. Les deux hommes ont été transformés en

gruyère. Et pour être sûrs de leur coup, les terroristes ont balancé deux grenades de 40 mm. L'embarcation a été pratiquement coupée en deux par les explosions. La femme de Corey et deux membres de l'équipage y sont restés. Les bateaux de la police maritime ont retrouvé plus tard les deux hors-bord qui avaient servi aux tueurs, mais les gus avaient évidemment disparu. Encore une action parfaitement orchestrée et réussie.

— A croire que quelqu'un a décidé l'ouverture de la chasse contre les ressortissants américains – et pas n'importe lesquels, commenta encore Bolan.

— Nous avons notre petite idée sur l'identité de ce quelqu'un, révéla Kurtzman, l'informaticien en chef des Black Warriors. Un certain Adolfo Valdez. Quand on file un prénom pareil à son gamin, il faut s'attendre à ce qu'il tourne mal. C'est un Américano-Mexicain de la seconde génération, né en Californie du Sud. Plutôt bon élève, il n'a visiblement jamais posé de problème quand il était ado. Il a intégré l'U.S. Army à dix-huit ans, passant par l'armée de l'air avant de se retrouver dans les Forces Spéciales. Il excellait dans à peu près tous les domaines : armes, combat au corps à corps, stratégie, évasion, entraînement à la survie... Il faisait une belle carrière dans l'armée et venait de recevoir une promotion comme sergent quand ils l'ont envoyé au Panama, le 20 décembre 89.

— L'opération « Juste Cause ».

Brognola hocha la tête.

— Il semblait tout indiqué pour aller là-bas. En plus de ses aptitudes purement militaires, il est bilingue : il parle aussi bien l'anglais que l'espagnol. Seulement, l'opération « Juste Cause » a exacerbé chez lui une haine très forte des militaires américains, du gouvernement et des Etats-Unis de manière générale. Il s'est persuadé que les interventions yankees en Amérique Centrale et en Amérique du Sud allaient au-delà d'une simple opposition au communisme. L'invasion du Panama l'a convaincu que l'Oncle Sam était le méchant, le gros dur du quartier, prêt à écraser tous les régimes d'Amérique latine qui gênaient Washington.

— Après le Panama, Valdez a cessé d'être un soldat exemplaire, résuma Kurtzman. Il a commencé à discuter les ordres, désobéissant plusieurs fois à ses supérieurs. Finalement, il a disjoncté et passé à tabac un officier. Il l'a presque tué. Il s'est retrouvé en cour martiale, où il a été condamné à deux ans de prison et viré de l'armée pour manquement à l'honneur.

— Une fin plutôt triste pour une carrière militaire qui avait bien débuté, remarqua Bolan. Comment Valdez s'est-il retrouvé mêlé à ces assassinats au Mexique ?

— A sa sortie de prison, expliqua Brognola, Valdez s'est lancé dans

une carrière de trafiquant d'armes – notamment des armes de l'U.S. Army volées dans les usines d'assemblages. Et, ça n'est pas une surprise, ses principaux clients sont en Amérique latine. Parmi eux, on trouve la branche armée des Zapatistes.

— L'Armée de Libération Nationale Zapatiste, précisa Kurtzman. On a essayé de pincer Valdez dans ses activités aux Etats-Unis. Le B.A.T.F. avait son idée sur l'identité de ses complices et les fédéraux étaient prêts à tirer le filet qui prendrait au piège tout ce joli monde, quand Valdez est parti pour le Mexique et n'en est pas revenu. Deux jours après son départ, des types se sont pointés à son appartement pour réclamer tout ce qu'il avait laissé. Ils ont des reçus signés prouvant qu'ils avaient payé pour la marchandise.

— Je vois, fit Bolan. Il devait se douter que les fédéraux le surveillaient. Cela ne me dit toujours pas ce qu'il vient faire dans la mort de Henderson, Corey et les autres.

— Exact, reconnut Brognola. Tu reconnaîtras quand même qu'il y a une drôle de coïncidence entre le déménagement de Valdez au Mexique et l'assassinat quelques jours plus tard d'importants ressortissants américains.

— Nous avons son dossier ici, ajouta Kurtzman. Tout sur son passage dans l'armée, en prison et aussi les conclusions des psychologues à son sujet. Son patriotisme de départ s'est transformé en amertume et en sentiment de trahison. En lisant ça, tu comprends que notre bonhomme est tout à fait capable de donner à présent dans le terrorisme.

Brognola regarda Bolan droit dans les yeux.

— Le Président veut que cette affaire se règle au plus vite et dans la plus grande discrétion, Striker.

— Tu auras un contact de la C.I.A. à l'ambassade, indiqua Kurtzman, mais il ne saura que ce que nous avons bien voulu lui dire. Il te sera surtout utile pour le matériel qu'on te fera parvenir par le biais de la valise diplomatique. J'ai aussi le nom de quelques Mexicains qui pourraient travailler avec toi quand tu seras sur place. Le meilleur est un nommé Santos, à Mexico City. Tu me confirmes que tu acceptes la mission et je le prévient.

— Dernière question, Hal : pourquoi moi et pas une de tes équipes ? Ton bonhomme n'est pas sur mes listes, ne semble pas toucher au trafic de drogue, n'appartient pas à la mafia. Ce n'est pas dans mes cordes...

— Allons, Striker ! Tu sais aussi bien que moi que nous ne pouvons pas agir, même officieusement, au Mexique en ce moment. Nous sommes sensés travailler main dans la main avec ce pays, et son gouvernement est très frileux quant à son indépendance. Et pour ce qui est de la mafia, si tu ne la trouves pas sur ton chemin dès que tu

auras donné un coup de pied dans ce genre d'affaire pourrie, je te présenterai des excuses !

— Tu peux passer ton coup de fil, Aaron, annonça l'Exécuteur. Et n'oubliez pas de mettre Herman et Jack en alerte. On ne sait jamais, j'aurai peut-être besoin d'un coup de main.

CHAPITRE I

Mexico

Mack Bolan fit pivoter le microphone à laser monté sur un trépied et jeta un coup d'œil dans la lunette de vue. Un témoin de la scène aurait pu penser avoir affaire à un géomètre en train de mesurer la distance séparant la colline du garage automobile d'Elizondo, à cinq cents mètres de là.

Sauf que les géomètres travaillent rarement à 1 heure du matin et ne se déplacent pas avec des armes sur eux. L'Exécuteur était en mission de reconnaissance, mais il avait prévu l'éventualité où les choses se compliqueraient. Il portait un Beretta 93-R dans son holster d'épaule, un poignard de combat Ka-bar à sa ceinture et un garrot dans une poche de son blouson. Le Guerrier avait aussi en réserve des chargeurs pour le Beretta et plusieurs grenades M-26. Un Marlin .30-30 était posé contre le tronc d'un arbre, à portée de main.

Il y avait eu des problèmes dans l'acheminement du matériel sur lequel Bolan comptait pour son séjour au Mexique. Une partie de sa livraison était bloquée quelque part entre le Black Warriors Ranch et l'ambassade américaine, à Mexico. Il avait quand même pu récupérer de l'argent, un ordinateur et ses appareils de communication et de surveillance; et il s'estimait chanceux que le Beretta et les grenades soient passés à travers les mailles de l'embrouillamini administratif.

Il devrait quand même demander à Brognola de faire pression pour que les bureaucrates mexicains laissent passer ses colis. A moins que sa mission de la nuit soit un succès sur toute la ligne.

Localiser Valdez n'avait curieusement posé aucun problème. Il était sur le territoire mexicain, sous son vrai nom, travaillant dans un garage, à Elizondo, et habitant dans une chambre du bâtiment. Les premières quarante-huit heures de surveillance n'avaient rien révélé qui puisse confirmer les soupçons de Brognola – jusqu'à ce que des visiteurs débarquent en nombre à la boutique, vers minuit, cette nuit-là.

Trois camions, quatre voitures et deux motos étaient stationnés à côté du bâtiment. Bolan avait réussi à dénombrer quatorze hommes et cinq femmes tandis qu'ils entraient, et il se pouvait que d'autres encore se trouvent déjà à l'intérieur. Tous les nouveaux arrivants étaient jeunes et semblaient en bonne condition physique. Ils portaient pour la plupart des blousons amples, et étaient chargés pour certains de sacs de toile ou de voyage – lesquels pouvaient contenir des armes et des explosifs.

Bien sûr, une telle réunion, alors que le garage était fermé, ne constituait en rien une preuve que quelque chose se tramait – et les sacs pouvaient très bien servir à transporter des vêtements et des sacs de couchage. Mais l'Exécuteur avait la conviction d'être tombé sur un nid de vipères. Son instinct le lui soufflait. A présent, il lui fallait une confirmation.

Il avait filmé la plupart des visiteurs au moment de leur arrivée avec une caméra longue portée équipée d'un objectif à infrarouge. Le micro à laser lui permettrait d'ajouter aux preuves dont il avait besoin. Il jeta un nouveau coup d'œil dans la lunette Starlight afin de bien diriger le matériel auditif. Le faisceau de lumière se posa sur une des grandes fenêtres aux vitres teintées, et il rebondit dessus pour revenir vers l'unité de réception de l'appareil, laquelle transmettait les vibrations sonores à un magnétophone. Bolan, qui écoutait le tout au moyen d'une oreillette, écoutait des voix parler en espagnol. Et ce qu'il entendait suffit très vite à le convaincre que Valdez et ses visiteurs étaient le groupe de tueurs qu'il cherchait.

Quelqu'un fit allusion à Brian Henderson, qui dirigeait la filiale mexicaine d'un gros groupe industriel américain basé à Chicago, et avait été assassiné avec deux jeunes cadres sur un parking de Mexico.

Un autre se mit à rire en parlant de « ce sale con d'Américain ». Il devait s'agir de Gerald Corey, ancien sénateur, abattu quant à lui durant des vacances à Acapulco. Il fut aussi fait allusion à *la embajada de los Estados Unidos* – l'ambassade des Etats-Unis. D'autres noms furent mentionnés, anglophones ou hispanisants, que le Guerrier ne put identifier. Mais il devina qu'il était probablement question des prochaines cibles.

— Donnez-m'en juste encore un peu, murmura-t-il.

Les bandes vidéo et audio suffiraient à apporter la preuve que Valdez était impliqué dans des activités criminelles. Bolan n'aurait alors plus qu'à communiquer l'info au contact local du Black Warriors Ranch et de laisser les autorités mexicaines prendre les choses en main. Ils arrêteraient Valdez et tous ceux que les photos et empreintes vocales permettraient d'identifier. Et l'Exécuteur aurait accompli cette mission sans avoir tiré un seul coup de feu. Après tout, il n'était pas sur son terrain, et ce n'était pas sa guerre. Hal serait d'ailleurs satisfait que son vieux complice n'ait pas mis le coin à feu et à sang !

Alors qu'il envisageait cette perspective, un mouvement attira son attention sur le flanc gauche du bâtiment. Trois silhouettes se dirigeaient vers la butte sur laquelle lui-même était posté. Deux des hommes portaient un fusil d'assaut à la hanche, et le troisième était armé d'un pistolet-mitrailleur. La main droite sur la crosse du flingue, il tenait de la gauche ce qui ressemblait de loin à un gros talkie-walkie.

Un appareil de repérage, devina Bolan, ou, plus vraisemblablement, un détecteur de mouvement ou de chaleur. Les fusils, qu'il pouvait maintenant distinguer, étaient des Heckler & Koch G-3 et le pistolet-mitrailleur un MP-5 de la même marque. Du sérieux. Les trois hommes se déplaçaient dans l'obscurité, sans bruit, se mêlant aux ombres qui les environnaient.

La position du Guerrier était bien dissimulée par les broussailles et les arbres, mais il savait que les autres finiraient de toute façon par le trouver. Ils avaient déjà sûrement une idée précise de sa position. S'il cherchait à récupérer son matériel pour se diriger de l'autre côté de la colline, ses ennemis s'en apercevraient tout de suite grâce à leur appareil de détection. Ils fonceraient alors droit sur lui, truffant de balles l'endroit où il se trouvait. Même s'il s'en sortait, la fusillade alerterait les autres pourris, et il se retrouverait en fâcheuse posture.

Il était donc préférable de se charger d'emblée des trois flingueurs. Le Guerrier sortit le 93-R du holster spécialement dessiné pour accueillir le réducteur de son vissé au bout du canon, puis il alla s'abriter derrière le tronc d'un arbre, laissant le Marlin là où il se trouvait. Il n'avait pas le temps d'élaborer une stratégie complexe. Il allait attendre et improviser.

Quand le premier flingueur atteignit le sommet de la butte, son fusil devant lui, il repéra le matériel d'observation et chercha aussitôt Bolan dans les alentours. Les deux autres arrivèrent peu après, et celui qui avait l'appareil de détection en main frôna les sourcils.

— Où il est, cet enculé ? demanda-t-il en espagnol.

Bolan décida de lui apporter une réponse sans attendre. Alors qu'il s'élançait vers eux, le Beretta dans une main et le poignard dans l'autre, il mit le pistolet en ligne et balança une rafale de trois coups. L'arme éternua, et trois projectiles s'enfoncèrent presque sans bruit dans le cœur du type au détecteur. Avec leurs G-3, ses copains représentaient un danger bien plus grand, mais l'Exécuteur devait agir rapidement. Il n'avait pas le temps de sélectionner ses cibles, juste celui de viser au niveau du torse et ouvrir le feu.

Son ennemi le plus proche se tourna et essaya de diriger son fusil vers lui, mais le Guerrier fondit sur lui avant qu'il ait pu utiliser son arme. Bolan abattit le manche métallique de son poignard sur l'avant-bras du flingueur, l'empêchant pendant un instant de faire le moindre mouvement, puis il fit décrire un arc de cercle à la lame en même temps qu'il braquait le Beretta vers le troisième pourri. Alors que l'acier aussi tranchant qu'un rasoir transperçait la gorge du premier, son copain leva son G-3. Bolan pressa la détente, et une rafale alla délivrer son message de mort en silence. Au même moment, un coup de feu éclata dans un craquement de tonnerre. Le canon du G-3 vomit un éclair de lumière.

A la faveur de cet éclair, Bolan entrevit le visage de ses ennemis. L'un portait un masque de douleur et d'horreur, les yeux écarquillés et la bouche ouverte, son sang jaillissant d'une blessure profonde à la gorge; l'homme laissa échapper son fusil pour porter la main à son cou. Le visage de l'autre tueur n'était plus qu'une masse informe et cramoisie, broyé par les trois Parabellums.

Il s'écrasa près de son copain déjà abattu par Bolan. Celui à la gorge tranchée tomba sur ses genoux et fit entendre un gargouillement écœurant juste avant que la mort vienne s'emparer de lui.

Le coup de feu avait malheureusement alerté les autres pourris. Alors que des éclats de voix s'échappaient du garage, Bolan récupéra un des fusil H&K et rejoignit son poste d'observation. Des hommes armés jaillirent du bâtiment et le Guerrier, qui assistait à la scène grâce à la lunette de vision nocturne du micro à laser, dénombra une vingtaine d'ennemis potentiels. Certains avaient l'air effrayé ou désorienté, mais ils avaient dans leur majorité les yeux étincelant d'excitation et une expression déterminée. Cette expression, Bolan l'avait déjà vue à maintes reprises sur le visage de professionnels, dévoués à un dieu sans nom de violence et de destruction.

Et, une nouvelle fois, il allait devoir les réduire au silence.

Le Guerrier repéra Valdez parmi les autres. Il semblait plus grand que ses soldats. Il avait un corps long et mince, pareil à celui d'un boxeur poids moyen, ce qu'il avait d'ailleurs été dans sa jeunesse à San Diego, en Californie. Son nez en bec d'aigle avait été cassé à plusieurs reprises. Ses cheveux noirs étaient coupés court, et une barbe nette cachait une cicatrice sur sa mâchoire, souvenir d'un coup de couteau reçu lors de son séjour à la prison de San Quentin.

Valdez regarda vers la colline, comme s'il savait que Bolan se trouvait là et l'observait. Ses yeux noirs étincelèrent et ses lèvres formèrent une ligne ferme, déterminée. Le Guerrier pouvait presque suivre le déroulement de ses pensées. Comme lui, Valdez était un ancien des Forces Spéciales, un homme habitué au combat. Il allait comprendre que le meilleur point pour observer le garage était la butte. Il allait aussi se douter que l'unique coup de fusil entendu signifiait que les trois hommes envoyés pour inspecter les lieux s'étaient fait descendre. A côté de ça, le fait que l'endroit ne soit pas déjà cerné par les *federales* ou les soldats laissait penser que la menace se constituait d'un nombre restreint d'adversaires.

Le tueur cria quelques ordres brefs en agitant les bras, son MP-5 au poing. Une douzaine d'hommes environ se dirigèrent en formation de fer à cheval vers la colline. D'autres encore avaient déjà pris cette direction et quelques-uns rejoignaient les véhicules. Valdez et les hommes qui étaient restés avec lui s'abritèrent sur le côté du bâtiment, ou pour certains derrière les empilements de pneus.

Ils avaient l'intention d'encercler la butte. Valdez devait penser que ceux qui avaient violé son territoire allaient maintenant tenter de s'enfuir aussi vite que possible. Ses troupes allaient neutraliser toutes les issues possibles tandis que les types à bord de camions et de voitures foncèrent vers la route qui se trouvait de l'autre côté de la colline afin d'empêcher qu'il y ait de passer par là. Les hommes de Valdez passaient rapidement à l'action et obéissaient aux ordres sans la moindre hésitation.

Bolan avait deux options. Il pouvait s'enfuir et essayer de passer à travers les barrages que disposeraient ses adversaires; ou il pouvait faire quelque chose que Valdez n'attendait pas. Cette dernière solution apparaissait plus dangereuse, mais elle avait l'avantage de prendre ses adversaires par surprise et de leur montrer que leur chef n'était pas infailible. Si une brèche s'ouvrait ainsi dans la confiance qu'ils avaient en leur leader, leur discipline pouvait s'en ressentir.

Le Guerrier apporta la caméra et le magnétophone jusqu'au pied d'un arbre, afin de les exposer le moins possible aux balles perdues. Il jeta un coup d'œil au Marlin, prêt à le laisser au profit des armes qu'il avait récupérées. Puis, saisi d'une inspiration, il changea d'avis et agrippa le fusil.

L'Exécuteur se déplaça jusqu'à un arbre abattu qui se trouvait au bord de la colline et mit un genou en terre. Il actionna le levier de culasse du Marlin, alors qu'une cartouche se trouvait déjà dans la chambre. Le fort cliquetis claqua dans la nuit tandis que la munition inemployée était éjectée de la chambre et remplacée par une autre. Les adversaires de Bolan avaient forcément entendu le bruit. Il coïna alors la crosse de noyer contre son épaule et sélectionna une cible parmi les pourris qui grimpaient la colline.

Il visa avec soin. Le guidon se positionna sur le torse d'un adversaire plus ambitieux que les autres, qui semblait déterminé à atteindre le sommet de la butte le premier. Bolan pressa la détente et le Marlin eut un violent recul. Il regarda le tueur partir en arrière, puis actionna le levier de culasse en même temps qu'il allait se mettre à l'abri.

Une salve meurtrière de feu automatique répondit à l'unique détonation du Marlin. Les balles déchiquetèrent l'écorce de l'arbre abattu, s'attaquant furieusement aux feuilles et aux branches des arbres environnants. Bolan demeura à l'abri, posa le Marlin sur la fourche que formaient deux grosses branches et rampa jusqu'au G-3 qui se trouvait à côté du micro laser. Il revint jusqu'à la crête et observa l'ennemi, au-dessous.

Ils étaient au moins quatre à s'être lancés à l'assaut de la colline, leurs armes dirigées de façon approximative vers le point qu'occupait Bolan lorsqu'il avait tiré avec le Marlin. Ils ne cherchaient pas

vraiment à se cacher, s'abritant quand un arbre ou un rocher leur offrait une opportunité. L'un des hommes poussa même une espèce de cri de guerre.

Ils avaient dû entendre le cliquetis du fusil, reconnaître le son d'un fusil à levier de culasse et décider de se ruer vers leur ennemi invisible avant qu'il ait pu de nouveau faire feu avec son arme démodée. Le plan de Bolan avait fonctionné au-delà de ses attentes.

Le Heckler & Koch lui était plus familier que le fusil de chasse. Le Guerrier avait déjà tiré avec des G-3, aussi bien dans des situations de combat que dans des stands de tir, mais rarement il s'était trouvé en présence de cibles aussi nettes que les quatre hommes qui escaladaient le flanc de la colline. Il positionna le sélecteur sur la position automatique et ouvrit le feu.

La première rafale de balles 7.62 mm atteignit un des flingueurs au niveau du plexus solaire et du sternum. L'impact l'arrêta net dans sa progression, et il se mit à dévaler la colline. Un de ses copains était si occupé à tirer avec son M-3 vers la position précédente de Bolan qu'il ne remarqua pas ce qui venait d'arriver à son copain. Bolan pressa la détente du G-3 et dessina une traînée de balles de la cage thoracique à la gorge du pourri.

Déconcerté par la puissance de feu inattendue, le troisième flingueur parut soudain incapable d'avancer. Bolan l'immobilisa définitivement avec un nouveau trinôme de projectiles. La quatrième silhouette ennemie tourna alors son arme vers l'éclair qu'avait craché la gueule du G-3 et tenta de s'agenouiller sur le sol irrégulier pour tirer. Mais le Guerrier l'avait déjà mis hors d'état de nuire.

Alors que le feu adverse s'intensifiait, Bolan se rua vers une nouvelle position, à proximité d'un tronc d'arbre et d'un ensemble de gros rochers. Il éjecta le chargeur vide du G-3 et le remplaça aussitôt par un nouveau, avec ses vingt projectiles. Il engageait la première cartouche dans la chambre quand il distingua le grondement d'un moteur au milieu du vacarme des armes automatiques. Deux véhicules progressaient sur la route, au pied de la butte : un camion et une quatre portes Ford cabossée, venus là pour tenter de couper toute tentative de fuite ou essayer d'attaquer Bolan sur un autre front. Il suivit la progression des véhicules en même temps qu'il décrochait une grenade M-26 de sa ceinture. Il tira la goupille et lança le projectile alors que le camion passait au-dessous de lui.

La grenade atterrit dans le plateau arrière du véhicule et explosa deux secondes plus tard. Le missile à fragmentation déchiqueta la cabine et mit le feu au réservoir d'essence. La Ford, qui suivait, ne parvint pas à s'arrêter à temps et percuta l'épave au moment précis où le carburant contenu dans le réservoir provoquait une seconde explosion. L'avant de la voiture fut réduit en morceaux, le pare-brise

pulvérisé, et un passager malchanceux passa à travers pour atterrir au milieu des décombres en flammes du camion.

Avec un rugissement infernal, une violente explosion secoua le sol sous les pieds de Bolan. Il se planqua aussitôt, mais ne vit pas de shrapnel fendre l'air dans sa direction. Une autre explosion se fit entendre. Des mottes de terre et un arbre à moitié déraciné tombèrent dans la pente.

L'ennemi balançait des grenades vers sa position, compris Bolan. Il se rapprocha en rampant et vit plusieurs de ses adversaires lui tirer dessus tandis qu'un homme jetait le bras en avant. Il lâcha sa grenade, qui explosa à plus de quarante mètres du Guerrier. Ils n'avaient pas encore réussi à le localiser précisément. Bolan dégoupilla une M-26 à fragmentation et la lança vers la grappe de pourris, juste au-dessous de lui. Des cris jaillirent quand le projectile rebondit, et un des poursuivants se redressa et commença à courir. Bolan ajusta le G-3 et le coucha au sol d'une triple rafale avant qu'il ait pu faire trois mètres.

La grenade partit, et au moins deux corps furent projetés en l'air par l'explosion. Bolan venait de démontrer qu'il était plus facile de lancer avec précision des grenades vers le bas que vers le haut. Et il n'en avait pas encore terminé avec sa leçon.

Le Guerrier ôta la goupille d'une autre M-26, qu'il lança vers le garage. Le projectile mortel atterrit près du bâtiment, roula vers l'angle sud où il explosa, creusant un trou dans le mur et s'attaquant même aux fondations. Le shrapnel lacéra impitoyablement un tueur qui s'était réfugié là, se croyant à l'abri. Il tituba en avant, sa chemise rouge de sang, le visage en bouillie, avant de s'effondrer sur le sol.

En voyant plusieurs hommes se précipiter vers les véhicules, Bolan en conclut qu'ils avaient dû être secoués par ce qu'ils venaient de voir. S'ils trouvaient quelque séduction à la mort et à la destruction quand elles étaient destinées aux autres, tout changeait quand ils en devenaient eux-mêmes les victimes.

Alors que certains s'entassaient dans les voitures et les camions, pressés de fuir, le haut d'une silhouette apparut derrière un tas de pneus. Bolan reconnut Valdez, qui monta soudain une arme à son épaule. Un lance-grenades M-79. L'ancien soldat fit feu et un missile explosif de 40 mm se rua en sifflant vers le sommet de la colline.

L'Exécuteur se jeta au sol et roula pour aller s'abriter derrière l'abri que formaient le tronc d'arbre et l'amas de rochers. Une vague de chaleur déferla au-dessus de lui, et il sentit des mottes de terre et des fragments de roches le pilonner avec force. Un tintement dans les oreilles, la tête douloureuse, comme d'ailleurs tout le reste de son corps, il parvint à s'asseoir.

Une lueur jaune apparut au milieu des broussailles, près de lui, et un craquement lui fit prendre conscience d'une nouvelle menace en

même temps qu'il découvrait les flammes parmi la végétation très sèche. Déjà, un arbre avait été atteint par le feu, qui semblait se propager rapidement. Le Guerrier secoua la tête, malgré la douleur. Il devait absolument sauver ses éléments de preuve.

Il se leva et courut vers l'arbre au pied duquel il avait laissé la caméra et le magnétophone. Ses muscles endoloris protestèrent, mais il n'en continua pas moins. Soudain, il s'avisa qu'il était totalement exposé au feu ennemi et qu'il avait aussi perdu le G-3. L'explosion l'avait complètement désorienté. Il ne pouvait pas se permettre de telles erreurs. Il devait garder toute sa lucidité, ou il était un homme mort.

Bolan arrêta sa course en plaquant les mains sur l'écorce de l'arbre. Il s'agenouilla et laissa échapper un soupir de soulagement quand il découvrit que son matériel était intact. Mais son répit fut de courte durée : un hurlement d'agonie lui fit prendre conscience qu'il n'était plus seul au sommet de la butte.

Une silhouette apparut, titubante. La main gauche de l'homme était pressée contre son visage brûlé et ensanglanté. Son bras droit pendait bizarrement, retenu à son épaule par des morceaux de tissus et des lambeaux de peaux et de muscles. Victime de la grenade de Valdez alors qu'il atteignait le sommet de la colline, il s'effondra sur le sol, sans vie. Au même moment, une autre silhouette apparut. Le nouveau venu ne semblait pas blessé et était armé d'un fusil M-3.

Les yeux fixés sur son compagnon, il n'aperçut pas Bolan, qui sortait le Beretta de son holster d'épaule. Le tueur se tourna lentement, vit enfin Bolan et commença de lever son arme. Mais l'Exécuteur avait déjà pressé la détente du 93-R, creusant un trou dans le front de son adversaire.

La sonnerie qui avait envahi les oreilles du Guerrier commença de s'estomper. Et il s'avisa en même temps qu'il n'y avait plus ni de détonations ni d'explosions. C'était anormal. Lentement, il s'approcha du flanc de la butte pour voir ce qui se passait en bas. Le sol était couvert de cadavres. Tous les hommes encore valides étaient partis, y compris Valdez. Celui-ci, comprit alors Bolan, avait fait feu avec le M-79 pour couvrir sa retraite.

L'Exécuteur ne songea même pas à se lancer à sa poursuite. Ses adversaires connaissaient la région et ses routes bien mieux que lui. Il devait surtout se soucier de quitter les lieux avant l'arrivée de la police. Car si le garage était situé dans un coin isolé, il se trouvait à moins de trente kilomètres de Mexico. Avec tout le boucan produit par les grenades, il y avait de fortes chances pour que quelqu'un ait entendu les explosions et passé un coup de fil.

Bolan avait pensé rendre simplement un petit service au numéro Un du *Justice Department* et il s'était lourdement trompé.

Il venait de sauter à pieds joints dans une fourmilière.

CHAPITRE II

— J'avais cru comprendre que vous vouliez éviter un bain de sang, *señor* Belasko, remarqua Miguel Santos en s'adressant à Mack Bolan par son nom de couverture.

— Valdez m'a obligé à changer mes plans.

Santos fronça les sourcils en regardant le petit écran de télévision, devant lui. Un bulletin d'informations proposait des images de ce qui restait du garage d'Elizondo. On apercevait des cadavres dans des sacs mortuaires et des policiers en uniforme qui gardaient les curieux à distance. La presse avait débarqué en force et les autorités avaient du pain sur la planche. Au moins deux chaînes de télévision nationales se trouvaient sur place, dont les journalistes et les équipes techniques luttaient avec les télévisions du coin pour bénéficier de la meilleure position.

— Ils ont parlé d'un bilan d'au moins dix-sept cadavres, indiqua Santos. Ça doit être plus, si on tient compte des corps déchiquetés par les explosions. Vous étiez obligé de tout faire sauter ?

— J'ai fait au mieux avec les armes dont je disposais. Si le reste de mon matériel était arrivé, j'aurais été en mesure de faire de ce garage un tas de ruines et Valdez ne se serait pas échappé.

Le visage de Santos se plissa encore plus, en une expression désapprobatrice. Le Black Warriors Ranch l'avait sélectionné pour assister Bolan au Mexique, et il était en effet tout indiqué pour cela. Expert en sécurité et en surveillance, il avait travaillé pour les militaires et le gouvernement mexicains. Santos avait encore des liens avec eux, mais il dirigeait maintenant sa propre agence, dont les bureaux se trouvaient à Mexico. Il effectuait des enquêtes pour les milieux industriels, et il lui arrivait aussi d'accomplir des missions avec les fédéraux mexicains, ou même la C.I.A. américaine.

L'homme, qui était né dans les Chiapas, parlait couramment anglais, et il connaissait parfaitement Mexico, ainsi que d'autres villes du centre et du sud du Mexique.

— Je n'aime pas les armes et les explosifs, Belasko, reprit-il. Vous devrez vous adresser aux gens avec qui vous travaillez, quels qu'ils soient, pour obtenir des armes militaires. Cela ne me plaît pas trop de savoir que vous vous baladez avec ce Beretta. On n'est pas au Far West, ici. Au Mexique, des gens vont en prison simplement parce qu'on les a trouvés en possession d'une cartouche de 9 mm.

— Ouais, répondit Bolan, goguenard, mais quand ceux après qui vous en avez commencent à vous tirer dessus, c'est toujours bien d'avoir une arme pour répondre.

— J'ai réussi à vous avoir ce fusil...

— Le Marlin ? Merci, mais je crois que je vais essayer d'obtenir autre chose pour la prochaine fois.

— Je ne comprends pas pourquoi vous vous êtes rendu seul à ce garage la nuit dernière, remarqua Santos. Bien sûr, vous surveilliez la zone, mais quand vous avez vu tous ces types se rassembler pour un rendez-vous plutôt suspect, vous auriez dû nous contacter. La situation était trop dangereuse pour que vous vous en chargiez seul.

— Je ne tenais pas à mettre votre vie en danger, insista le Guerrier. Sans vouloir vous offenser, vous n'êtes pas un soldat. Je préfère affronter seul une fusillade, plutôt que d'avoir avec moi quelqu'un d'inexpérimenté.

Santos soupira.

— Ce qui est fait est fait. Au moins avez-vous réussi à vous en tirer sans blessure. Et vous avez apporté la preuve que Valdez est mouillé dans plusieurs assassinats. C'était la raison de votre venue dans ce pays, après tout.

— En partie.

Le Guerrier avait certes confirmé que Valdez faisait partie d'un complot contre les intérêts américains. Toutefois, il restait avant tout un soldat, pas un enquêteur, et, à ses yeux, une mission comme celle-ci ne serait pas accomplie tant qu'il n'aurait pas mis l'ennemi hors d'état de nuire – d'une manière ou d'une autre. Puisqu'il était venu jusqu'ici, il n'allait pas se contenter d'une demi-mesure. Valdez était évidemment une ordure qu'il devait éliminer.

Une clé tourna dans la serrure de la porte du bureau. Instinctivement, Bolan déplaça sa main vers l'ouverture de son coupe-vent, près du holster qui abritait le Beretta. La porte s'ouvrit, et Ellena Santos entra dans la pièce. C'était une femme séduisante, un peu plus jeune que son frère Miguel, qu'elle assistait dans son travail. Elle sourit à Bolan, et ses yeux noirs croisèrent un instant son regard.

— Vous avez regardé les infos, tous les deux ? demanda-t-elle.

— On a vu, oui, répondit Santos. Tu as des détails à ajouter ?

Ellena se percha sur le coin du bureau, ouvrit son sac et en sortit un petit calepin.

— Le moins qu'on puisse dire, Mike, c'est que vous avez mis une sacrée pagaille. La police n'a pas été en mesure d'identifier la plupart des cadavres abandonnés là-bas. Grâce aux empreintes, on en a quand même identifié quatre, d'anciens condamnés ayant purgé des peines pour des affaires violentes. Ils venaient tous de la même province, les Chiapas. Sans doute moitié révolutionnaires, moitié *mafiosi*. Pour ce qui est de Valdez, on n'a pas retrouvé son corps.

— Je sais. Il a pu s'enfuir.

— Il a peut-être été blessé durant l'affrontement, suggéra Santos.

Par une balle ou des fragments de grenade. Et il se pourrait qu'on retrouve son cadavre dans quelques jours.

— Je ne compte pas trop là-dessus, remarqua Bolan. S'ils ont des blessés, ils ne vont pas les emmener à l'hôpital, évidemment. Mais ils vont avoir besoin de médicaments ou de matériel. On pourrait avoir une idée de la direction qu'ils ont suivie si on entend parler d'un vol dans une pharmacie ou une clinique.

— Nous savons déjà que la plupart des bases zapatistes se trouvent dans la jungle de Lancondon, dans les Chiapas, souligna Santos. L'armée n'a jusque-là jamais réussi à y débusquer des rebelles. Et c'est probablement là que Valdez et ses hommes se trouvent actuellement.

— Valdez ne sera de toute façon pas facile à avoir, souligna Ellena. Tant qu'il croyait possible d'utiliser son propre nom, travailler et vivre sans se cacher à Mexico, ça n'était pas trop dur de l'avoir à l'œil. C'est dommage qu'on ne l'ait pas arrêté, alors. Maintenant qu'il se cache, on va avoir du mal à mettre la main dessus.

— Il ne restera peut-être pas caché longtemps, affirma Bolan. Vous avez écouté les bandes ? Je n'ai pas compris tout ce qui se disait...

— Le groupe a parlé en détail des assassinats qu'ils ont commis et ils ont aussi évoqué les prochaines actions qu'ils comptent entreprendre – meurtres et sabotages. Comme j'avais obtenu d'un juge fédéral l'autorisation de surveiller Valdez et le garage, cela signifie que les bandes audio et vidéo auront valeur de preuve devant une cour. Evidemment, je n'ai pas fait mention de votre rôle dans cette affaire. Je ne suis pas sûr que le juge aurait approuvé.

Ellena croisa les jambes. Elle sourit à Bolan, consciente du regard appréciateur qu'il posait sur elle, même s'il faisait de son mieux pour se concentrer sur le visage de la jeune femme. Il se tourna vers Santos, espérant que celui-ci n'avait pas remarqué l'effet que le charme d'Ellena avait sur lui. Il savait les mâles mexicains très chatouilleux et protecteurs dès qu'il était question de leur sœur.

— Vous avez une idée de ce qu'on pourrait faire ? demanda Santos. Pourquoi ne pas refiler le bébé au *federales* et aux militaires ? Ils ne feraient pas grand-chose de plus que nous, mais au moins seraient-ils au courant pour Valdez et ils seraient un peu plus teigneux que jusqu'à présent.

— Donnez-leur l'information à propos de Valdez, suggéra Bolan. Nous ne sommes pas en compétition avec les autorités fédérales. S'ils sont capables de trouver Valdez et le mettre en dehors du coup, ça m'ira tout à fait. Mais encore une fois, je ne pense pas qu'il restera caché longtemps. S'il a peut-être recruté ses troupes dans les rangs des zapatistes, je ne pense pas que ces gus se sentent particulièrement concernés par la misère et les difficultés des Indiens des Chiapas. Ce sont des tueurs très violents. J'ai tout de suite compris à qui on avait

affaire. J'en ai assez vu comme ça dans le passé pour les reconnaître. Ils suivent Valdez parce qu'il les mène sur le sentier de la destruction et du carnage. Et du gros pognon.

— Il en a en effet mené au moins dix-sept tout droit au carnage, la nuit dernière, remarqua Ellena.

— C'est la raison pour laquelle Valdez va riposter très vite. Il a perdu la face en étant contraint de battre en retraite. S'il veut que ses soldats continuent de croire en lui, il va devoir leur montrer qu'il peut toujours les mener à la victoire.

— Il va donc lancer une nouvelle attaque ? demanda Santos.

Bolan hocha la tête.

— Il ne nous reste plus qu'à découvrir où, et être prêts quand il passera à l'action. Mais j'aimerais bien savoir qui le finance, car il ne fait pas tout ça pour la gloire...

CHAPITRE III

Adolfo Valdez regarda les photographies fixées sur le tableau de liège. Pendant un mois, ses agents à Mexico avaient rassemblé un maximum d'informations sur leur cible. Ils avaient pris des photos du bâtiment depuis tous les points possibles, permettant de repérer chaque porte et chaque fenêtre. L'endroit avait été surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et des notes livraient des informations complètes sur la sécurité de l'ambassade, avec des estimations du nombre d'employés, ainsi qu'un emploi du temps précis de l'ambassadeur et des autres diplomates importants qui se trouvaient là.

Il avait voulu prendre son temps pour préparer l'attaque. Valdez était conscient de l'importance du risque : frapper une cible au beau milieu de la capitale était dangereux. La sécurité de l'ambassade elle-même ne constituait pas un problème majeur. S'il respectait le savoir-faire des Marines affectés au site, ils étaient peu nombreux et leur fonction, plus décorative qu'autre chose, les empêchait d'être lourdement armés. Ils pouvaient avoir accès à un arsenal plus important, mais l'attaque éclair qu'avait prévue Valdez ne durerait que quelques minutes : les Marines seraient encore dans l'armurerie en train de prendre de quoi se défendre que leurs assaillants auraient déjà pris la fuite.

La police et les *federales* posaient un problème plus sérieux. Ils rappelleraient sur place aussi vite que possible, et avec tous les hommes et véhicules disponibles. Sortir de la ville constituerait la difficulté majeure, d'autant que les militaires seraient sans doute appelés en renfort pour installer des barrages routiers et se joindre à la traque. Même si Valdez avait eu des mois pour préparer ce coup, la partie n'avait rien de facile.

Le temps n'était de toute façon pas un luxe qu'il pouvait se permettre. Ce qui s'était passé au garage d'Elizondo lui imposait d'agir vite, sous peine de perdre le respect de ceux qui le suivaient. Beaucoup avaient déjà eu du mal à accepter d'obéir à quelqu'un né aux Etats-Unis. Car, malgré son nom, son apparence physique et son espagnol courant, ils avaient aussitôt vu en lui un étranger.

Il devait leur prouver qu'il ferait un meilleur leader justement parce qu'il venait des Etats-Unis. Il connaissait les Américains, leurs habitudes, leurs qualités et leurs défauts. Il avait aussi une bonne connaissance des mesures de sécurité que les compagnies américaines opérant au Mexique étaient les plus susceptibles d'adopter. Elles avaient installé leurs affaires au sud de la frontière parce qu'elles

voulaient une main-d'œuvre bon marché. Elles avaient tendance à considérer leurs employés comme des gens ignorants, intellectuellement lents, paresseux et indignes de confiance. Les Américains considéraient les Mexicains dans leur ensemble comme de sales petits voleurs. La sécurité de ces sociétés était souvent plus occupée à prendre les employés la main dans le sac, alors qu'ils volaient dans les bureaux ou les chaînes d'assemblage, que de protéger l'entreprise contre une menace extérieure.

Par-dessus tout, le passé de Valdez dans l'armée américaine et les Forces Spéciales avait convaincu les autres qu'il était tout désigné pour prendre leur tête. Son savoir-faire avec les armes, sa compétence en matière de stratégie et de tactique, et le fait qu'il participe en personne à toutes les attaques, tout cela avait vraiment impressionné les gars qu'il avait engagés. Zapata et Villa avaient été des chefs de terrain. Valdez savait qu'il devait s'inspirer de ce style s'il attendait des autres qu'ils croient en lui.

Bien sûr, il était aussi en mesure de leur fournir de meilleures armes, grâce aux relations qu'il avait dans le milieu des trafiquants de drogue. Et un très bon salaire. C'était probablement la raison pour laquelle ils lui avaient laissé une chance, même si des armes et du matériel de meilleure qualité ne signifiaient rien si on ne savait pas s'en servir.

Valdez pensa alors à la bataille à sens unique qui s'était déroulée au garage. L'ennemi posté sur la colline possédait forcément une incroyable expérience dans le combat. Quels que soient ces hommes, ils avaient certes eu l'avantage de se trouver en hauteur, mais cela n'aurait pas dû suffire à leur permettre de repousser l'attaque des troupes de Valdez. S'il se fiait aux coups de feu et aux grenades de l'ennemi, il estimait qu'ils ne devaient pas être plus de quatre ou cinq sur la colline.

Il n'en avait aperçu qu'un, durant la bataille. Pendant une fraction de seconde, la silhouette d'un homme était apparue, se découpant sur la lumière ardente des feuillages en flammes. Le type était grand, mince et se déplaçait comme un athlète. Valdez avait bien essayé de lever son MP-5 pour lui tirer dessus, mais sa cible avait disparu avant qu'il ait pu viser. Son adversaire était de toute façon hors de portée du pistolet-mitrailleur H&K. Voyant qu'il n'avait pas le temps de récupérer un fusil pour essayer de l'avoir, ni de balancer quelques grenades M-79, Valdez avait ordonné un repli. Ses rangs avaient été décimés, et les militaires ou la police ne tarderaient pas à arriver sur les lieux.

Un homme, pensa Valdez. Un homme seul pouvait-il avoir fait ça à ses troupes ?

Troublé par cette idée qui venait de s'imposer à lui, il entendit le

rabat de sa tente se soulever et se tourna vers l'entrée. Hector Arguello se tenait sur le seuil. A quarante-six ans, il faisait figure d'ancêtre au sein de l'armée de Valdez. Petit et presque chauve, avec un visage rond et une fine moustache striée de gris, il paraissait un peu déplacé dans le camp de rebelles. Un costume gris et une cravate, cela aurait semblé plus naturel sur lui que son treillis trop grand, ses bottes usées et son pistolet .45 à la hanche.

Pourtant, Arguello était un vétéran du Mouvement du 23 Septembre. Durant les années 70 et le début des années 80, le groupe terroriste d'extrême gauche avait été le plus important et le plus craint du Mexique. Si beaucoup de ses membres avaient été arrêtés ou tués, Arguello s'en était sorti. Valdez avait hésité à travailler avec lui, à cause de son passé de militant idéaliste, mais son expérience faisait de lui un élément très utile. Le fait qu'il ait réussi à survivre à plusieurs affrontements, avec la police ou les *federales*, et n'ait jamais été arrêté pendant presque vingt ans lui valait aussi le respect des autres.

— Tu envisages toujours d'attaquer l'ambassade ? demanda-t-il.

Il jeta un coup d'œil au panneau de liège, puis à la carte de Mexico dépliée sur le petit bureau de Valdez et maintenue en place par le MP-5. Il connaissait déjà la réponse à sa question.

— Nous devons le faire, affirma Valdez.

— Nous devons faire quelque chose. Mais tu sais combien ça va être dangereux, Adolfo.

— Pas plus dangereux que les braquages de banques organisés par le Mouvement du 23 Septembre en plein Mexico. Tu as déjà affronté des difficultés comparables à celles qui nous attendent.

— Je me souviens aussi que tout le monde n'a pas eu la même chance que moi. Nous avons perdu beaucoup de camarades au cours de ces attaques. Certains ont été arrêtés, d'autres tués.

— On peut le faire, Hector. Je le sais.

— Ces braquages, c'était il y a plus de vingt ans. Les choses ont changé. La police et les fédéraux ont plus de moyens. Ils disposent d'hélicoptères, grâce auxquels ils peuvent se déplacer plus vite. Ils travaillent ensemble, aussi, ce qui n'était pas forcément le cas autrefois. Avec leur matériel à infrarouge, ils peuvent nous pister plus facilement la nuit.

— Je n'ai pas l'intention d'agir de nuit, expliqua Valdez. C'est le jour, le meilleur moment. J'ai longuement étudié l'emploi du temps de l'ambassadeur et la façon dont les Marines organisent leurs gardes. La meilleure heure pour frapper, c'est vers 13 heures, au moment où l'ambassadeur s'en va à bord de sa limousine. On va tuer cet enclé et causer autant de dégâts que possible sur le bâtiment lui-même.

Arguello s'avança vers le tableau, observant les photographies et les notes qui les accompagnaient. Valdez, pendant ce temps,

s'approcha de son lit de camp. Il avait très peu de choses. Quasiment tout ce qu'il possédait se trouvait dans un sac de toile posé au pied du petit lit. Il en sortit un paquet de cigarettes et promena son regard sur l'intérieur de la tente. Elle faisait à peu près la même surface que sa cellule à San Quentin, songea-t-il en allumant une cigarette.

— Avant d'en arriver là, observa soudain Arguello, tu devrais d'abord régler un problème. Ici même, dans le camp.

— Quel problème ?

— Garcia affirme que tu as démontré ton incapacité et que tu n'es pas fait pour nous commander. Il se pourrait bien qu'il essaye de te tuer, Adolfo.

— Et qu'est-ce que tu penses de ça, Hector ?

— Je pense que Garcia ne serait même pas foutu de diriger une bande de gamins pour l'attaque d'une boutique d'alcool. Mais il va falloir que tu gères la situation.

Valdez fronça les sourcils.

— Tu crois qu'on peut le raisonner ?

— Garcia n'est pas un homme très raisonnable, souligna Arguello. S'il a réussi à ce que les autres rejoignent notre petite armée, c'est grâce à ses talents d'orateur. Comme toi, Garcia est un combattant, plein de colère et de ressentiment contre le gouvernement de ce pays et les Américains. Malheureusement, il en a aussi contre toi. Car si tu n'étais pas là, c'est probablement lui qui serait à la tête de tous ces types.

— Tu ne viens pas de me dire qu'il était incapable de diriger ?

— Garcia est comme un taureau qui charge sans réfléchir. Ça n'empêche pas qu'il est respecté par beaucoup, ici, surtout les jeunes. Ils sont du genre macho, toujours prêts à se battre. Garcia les mènerait droit à la mort.

— Et toi ?

— Je m'en irais si jamais Garcia passait aux commandes. Je trouverais bien un autre groupe révolutionnaire. Mais n'attends pas de moi que je prenne ouvertement ton parti face à Garcia. Cette histoire, c'est entre toi et lui, Adolfo. Je voulais juste que tu sois au courant de la situation.

— Merci, dit Valdez avec un soupir.

Il laissa tomber sa cigarette par terre et l'écrasa sous son pied. Valdez envisagea de prendre le MP-5, puis se ravisa. Il était impossible pour lui de laisser transparaître la moindre peur ou de faire penser d'une manière ou d'une autre à ses hommes qu'il n'avait pas confiance. Il ne pouvait compter sur eux que s'ils avaient une totale foi en lui, et il devait tout faire pour que cette impression soit mutuelle. C'était d'ailleurs vrai aussi de ses commanditaires... A côté de ça, Garcia n'allait pas tranquillement attendre le bon moment pour le tuer

dans une embuscade. Ça n'était pas le genre du bonhomme.

Du moins, Valdez l'espérait-il. S'il se trompait, rester à l'intérieur de la tente pouvait se révéler aussi dangereux que de s'aventurer dehors pour affronter l'autre imbécile. En général, les meurtres se commettaient sans témoin, et il avait sans doute intérêt à se déplacer en étant vu de tous les autres.

Arguello s'assit sur le lit de camp. Il avait averti Valdez, et ce serait toute l'aide qu'il lui apporterait.

— *Buena suerte*, dit-il.

Bonne chance... La chance était une illusion, Valdez le savait. Il ne devait pas s'attarder sur ce qui s'était passé. Il conserverait le contrôle de ses troupes et les mènerait vers de nouvelles victoires. Il y avait beaucoup d'argent en jeu et ce n'était pas Garcia qui l'arrêterait, Valdez ferait le nécessaire pour qu'il en soit ainsi.

Il régnait un calme inhabituel dans le camp, quand il sortit de la tente. Alors que plus de cinquante personnes occupaient l'endroit, Valdez n'entendait aucun bruit de conversation. Ni chansons, ni rires, ni cris de colère. Et il n'y avait personne à moins de quatre mètres de sa tente. Quelques hommes traînaient du côté de la tente voisine, mais aucun ne se trouvait dans le grand espace délimité au milieu du camp. Aucun ne regardait dans sa direction. Valdez remarqua encore qu'ils portaient tous leur uniforme, avec chemises, bottes et casques. D'ordinaire, la plupart adoptaient une tenue plus décontractée.

Mais, en cet instant, personne n'était décontracté. Beaucoup étaient armés, avec des cartouchières à la ceinture. Ils savaient qu'une confrontation allait avoir lieu, et ils se tenaient prêts au cas où la situation dégénérerait. Avaient-ils déjà choisi leur camp ?

Suivraient-ils Valdez, ou bien Garcia avait-il réussi à convaincre la majorité de soutenir sa tentative de putsch ? En fait, il était probable qu'ils se rangeraient au côté de celui qui sortirait vainqueur de l'affrontement.

Valdez promena son regard à travers la base. Des rangées de tentes en toile, trois toilettes extérieures et, au milieu, une cour de rassemblement improvisée constituaient le bivouac. Il n'y avait aucun véhicule, pour la bonne raison qu'aucun véhicule roulant ne pouvait s'aventurer jusque-là, sur ce site dissimulé au milieu d'un enchevêtrement de broussailles, de fougères, de plantes grimpantes et de très hauts arbres. Un toit naturel de branches fournissait de l'ombre en permanence et aidait à dissimuler l'endroit à d'éventuels observateurs aériens. Des filets de camouflages jetés sur les tentes contribuaient aussi à les rendre invisibles.

— Tu cherches quelque chose, chef ? demanda une voix grave.

La question avait été posée d'un ton qui exigeait une réponse. Reconnaissant la voix, Valdez se tourna vers Garcia. Imposant,

l'adversaire était un peu plus grand que lui et devait faire une vingtaine de kilos de plus. Son torse massif, ses épaules larges et les gros muscles de ses bras avaient de quoi impressionner. Et l'expression hostile de ses traits, avec le rictus mauvais de ses lèvres et ses yeux luisant de rage, accentuait encore son aspect menaçant.

Deux de ses plus proches compagnons accompagnaient Garcia. Juan et Pedro composaient un tandem presque comique tant ils étaient physiquement différents. Autant Juan était grand et mince, autant Pedro était petit et rond, avec un double menton qui accentuait son côté bouffon.

Valdez imaginait qu'ils avaient dû endurer pas mal de brimades et de moqueries avant de devenir les lèche-culs de Garcia. Personne ne riait quand ils se trouvaient aux côtés de l'autre brute. Valdez nota que Garcia n'était pas armé, mais que ses deux sbires avaient des flingues dans leurs holsters et des machettes passées à la ceinture. Tout cela ne sentait pas bon.

— Peut-être que tu cherches un endroit où te planquer, remarqua Garcia. Il se pourrait que tu aies de nouveau besoin de t'enfuir.

— Ce sont les lâches qui s'enfuient, répliqua Valdez. Mais un homme intelligent ne laisse pas ses hommes se faire tuer, pas plus que lui-même, quand battre en retraite est la seule décision à prendre. Si tu as quelque chose à dire, Garcia, dis-le.

— Je dis que beaucoup de nos hommes ont été tués, l'autre nuit. Tout le monde pensait que tu étais très malin. Tu étais si sûr de toi que tu utilisais ton vrai nom et travaillais près de Mexico. Il te plaît, ce trou puant, par rapport à ton grand appartement en ville ?

— J'ai connu pire, dit Valdez. Je ne pensais pas que les autorités américaines ou mexicaines me suspecteraient. J'ai cru qu'il était moins risqué d'utiliser mon nom, alors que j'avais passé la frontière avec un vrai passeport, plutôt que de prendre une fausse identité.

— Tu avais tout faux, Valdez. Et ton erreur a coûté la vie à un max de mes hommes. Mes hommes ! Pas les tiens. Je suis un Indien des Chiapas. Toi, tu n'es qu'un Amerloque avec un nom espagnol qui fait la révolution comme d'autres font du business.

— Je suis mexicain. Ma famille vient de ce pays. Un Mexicain reste toujours un Mexicain. Peut-être encore plus quand il est obligé de vivre au milieu des Américains.

Garcia eut un reniflement méprisant.

— On a tous déjà entendu ta triste histoire, la façon dont ils t'ont menti et manipulé pour que tu rejoignes leur armée, comment tu as découvert la façon dont ils considéraient les Latinos quand ils ont envahi le Panama, comment tu es allé en prison parce que tu protestais contre l'intolérance des Etats-Unis, et comment tu as ensuite promis de faire ton possible pour nous aider. C'est si noble. Et si

stupide ! Comment est-ce que tu pourrais comprendre les raisons de notre combat ? Tu n'as jamais été expulsé de chez toi par les fédéraux parce qu'une compagnie forestière voulait récupérer tes terres. Tu n'as pas vu des membres de ta famille mourir parce que le gouvernement est infoutu de nous fournir des soins médicaux adaptés.

— Et toi, tu n'as jamais conduit tes hommes avec succès dans une mission contre des cibles ennemies, répliqua Valdez. L'autre nuit, nous avons perdu des compagnons de valeur, c'est vrai. Mais nous savions dès le départ que nous ne sortirions pas tous vivants de cette guerre. D'autres mourront encore.

— Et il se pourrait bien que tu sois le prochain.

Garcia fit un geste de la main et désigna le sol, entre lui et Valdez. Juan et Pedro s'avancèrent en sortant leurs machettes. Valdez resta impassible tandis que les deux hommes, le même large sourire aux lèvres, lancèrent soudain leurs gros couteaux, qui se plantèrent dans le sol. L'un avait son manche tourné vers Valdez, l'autre vers Garcia.

— Tu causes trop, gringo ! lança Garcia. Nous allons régler ce problème comme le font les hommes qui ont des couilles. Nous saurons qui est le meilleur. Le gagnant prendra le commandement de nos troupes et l'autre mourra.

Valdez baissa les yeux sur les machettes. Juan et Pedro se déplacèrent sur le côté, rejoignant les hommes qui s'étaient regroupés autour de la zone de rassemblement. Tout le camp formait à présent un cercle pour assister à la confrontation entre Garcia et Valdez.

— C'est une façon stupide de choisir un chef, observa Valdez. Le cerveau d'un homme est plus important que ses muscles. Un meneur doit être capable de penser et d'organiser. Savoir qui de nous est le meilleur au combat n'est pas le plus important et ne prouve rien.

— Ça prouve que tu vas mourir comme un lâche ! aboya Garcia.

Il s'élança brusquement vers la machette la plus proche. Valdez se rapprocha prestement et balança le pied. Son talon s'écrasa sur la mâchoire de Garcia au moment où celui-ci fermait les doigts sur la machette. Sa tête partit en arrière et il tomba à la renverse, mais il garda le couteau en main. L'acier étincela alors que la lame sortait du sol.

Valdez s'empara aussitôt de l'autre machette tandis que Garcia se redressait, la bouche en sang.

Tournoyant sur lui-même, il balança son arme. Valdez para l'attaque avec la sienne. Les deux lames s'entrechoquèrent avec un claquement métallique et, dans le mouvement, le bras gauche de Valdez partit et cueillit Garcia sur le côté de la mâchoire.

Le colosse tituba sous le coup, avant de charger de nouveau. La lame de son arme aurait dû couper Valdez en deux, mais celui-ci esquiva sans trop de peine. La rage aveugle de son adversaire l'avait

rendu maladroit et imprudent. Voyant une faille dans sa défense, Valdez passa aussitôt à l'attaque.

Sa machette s'abattit sur le poignet de Garcia, et la lame effilée coupa net les muscles et l'os. Garcia poussa un hurlement, avant de laisser tomber la machette. Sa main atterrit juste à côté, alors que du sang jaillissait du moignon de son poignet estropié. Le poing gauche de Valdez s'abattit une nouvelle fois sur sa mâchoire, et Garcia tomba à genoux.

— Adieu, espèce de fils de pute ! lâcha Valdez en levant sa machette.

Il délivra le coup final, et un murmure stupéfait et horrifié courut parmi les hommes et les femmes qui assistaient au duel. Valdez eut l'impression d'entendre Juan et Pedro crier tandis que la grosse lame tranchait le cou de Garcia. Un silence terrible suivit la décapitation. Le cœur de Valdez battait à tout rompre, douloureusement, son poulx résonnait de façon assourdissante à son oreille, mais il perçut quand même le gargouillement liquide du sang qui ruisselait du cou de Garcia.

Il détourna les yeux du corps sans tête. Nauséux, il sentit son malaise s'atténuer quand il vit le visage de ceux qui l'entouraient. Ils étaient frappés de terreur, abasourdis et impressionnés par l'issue du duel. Valdez savait qu'ils le suivraient sans poser de questions, convaincus que sa victoire dans ce procès en forme de combat signifiait que le destin l'avait désigné pour être leur meneur.

Valdez pointa sa machette vers Juan et Pedro. Ils étaient tous les deux en état de choc, anéantis par la mort de leur héros et par la vision de la machette encore ruisselante de sang.

— Vous deux, leur dit-il, enterrez-le. Et vite. Nous avons du travail.

CHAPITRE IV

Le monolithe était monté sur un socle de brique et de verre. Les quatre faces de l'œuvre d'art proposaient un assemblage coloré de dessins, de silhouettes, d'emblèmes et de lettres qui, mêlant les styles artistiques, évoquaient le Mexique présent et passé. Des guerriers aztèques se tenaient au côté d'athlètes olympiques contemporains et identifiés par le symbole des cinq anneaux. Des dieux mayas et des figures évoquant les mois de l'année entouraient une bannière de pierre sur laquelle était inscrite : *Universidad Nacional de Méjico*.

Des fenêtres rectangulaires creusées le long des murs semblaient se mêler au réseau de dessins et de motifs élaborés. Sans ces fenêtres, ou l'antenne, sur le toit, on aurait pu facilement voir dans ce bâtiment un grand monument à la gloire du Mexique.

Karl Brunjes remarqua l'intérêt de son compagnon.

— Plutôt recherché, n'est-ce pas ? fit-il remarquer à Mack Bolan. C'est la bibliothèque centrale de notre université nationale.

— Vous devez rendre des livres, Karl ? demanda Bolan.

Brunjes haussa les épaules, conscient que l'homme ne l'avait certes pas rencontré pour parler de l'architecture locale. Brunjes était du genre cérébral, un intellectuel versé dans l'histoire et la culture. Il aimait aborder ces sujets dès que c'était possible et s'amusait à jouer les guides.

Presque aussi grand que Bolan, Brunjes était fortement charpenté et costaud. Il avait été un bon joueur de football à la fac et était ceinture noire de judo. Malheureusement, un accident de voiture lui avait cassé les deux jambes et brisé la hanche. Brunjes marchait en boitillant, et les broches qu'il avait à la hanche le faisaient régulièrement souffrir. Ses blessures signifiaient qu'il passerait sans doute presque toute sa carrière à la C.I.A. derrière un bureau.

Même si Brunjes parlait couramment l'espagnol, son apparence le désignait aussitôt comme un *Anglo*. La peau claire, les cheveux fauve, il n'avait aucune chance de faire un Mexicain convaincant. Bolan remarqua que Brunjes portait ses cheveux un peu plus long que la moyenne des fonctionnaires de la C.I.A. Il espérait qu'il s'agissait là d'un signe que son compagnon conservait un peu d'indépendance. L'Exécuteur ne faisait pas confiance à des gens si aveuglément loyaux à l'Agence qu'ils se révélaient incapables de penser par eux-mêmes.

Ils marchèrent jusqu'à un parking. Brunjes tendit un trousseau de clés à Bolan et désigna de la tête une camionnette grise. Le Guerrier ouvrit la portière du côté conducteur et grimpa à bord du véhicule. Tout en inspectant l'intérieur, il ouvrit l'autre portière à Brunjes.

— Vu le peu de temps dont on disposait, on a fait ce qu'on a pu, expliqua celui-ci. La camionnette est blindée avec un alliage de titane. Très dur et résistant, mais pas trop lourd si jamais vous avez besoin de vitesse dans une situation d'urgence. Il y a un sacré moteur sous le capot. Ça ne se voit peut-être pas, mais c'est une machine du genre costaud. Un petit tank, d'une certaine manière.

Bolan songea que si Brunjes avait vu le char de guerre de l'Exécuteur, il aurait été surpris. Malheureusement, l'imprévu de cette mission et sa localisation rendaient l'utilisation du TACOM impossible.

— Les fenêtres sont à l'épreuve des balles, poursuivit Brunjes. Ces emplacements, sous le tableau de bord, sont pour une CB et un scanner semblable à ceux de la police.

— J'ai du matériel un peu plus sophistiqué, observa Bolan. Du moins, une partie. Le reste est arrivé à l'ambassade ?

— J'ai mis les quelques sacs dans la camionnette. Si vous voulez regarder...

Bolan se glissa entre les sièges vers l'arrière, et découvrit trois grandes valises en aluminium. Il ouvrit la première, qui contenait un ordinateur spécialement conçu pour les communications discrètes.

Il pouvait envoyer et recevoir des messages, bien sûr, mais aussi repérer des fréquences qui échappaient à d'autres équipements. Il était équipé d'un magnétophone et d'un logiciel de traduction en sept langues.

Une autre mallette contenait un microphone à laser et ses accessoires, qui remplacerait celui détruit lors de la fusillade au garage. A l'intérieur de la dernière valise, il y avait un imposant pistolet en acier, avec un holster, des chargeurs, trois boîtes de cartouches et un kit de nettoyage. Bolan s'empara de l'arme et fit jouer le boîtier de culasse pour vérifier la chambre.

Brunjes, qui regardait l'arme avec un mélange de fascination et de peur, demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ce monstre ?

— Un Desert Eagle .44 Magnum.

— Une arme puissante, j'imagine ?

— Il y a mieux. Mais j'ai mes habitudes avec ce pistolet. Il est puissant sans être trop encombrant pour un combat.

— Vous aviez déjà ce Beretta... Une seule arme ne vous suffit pas ?

— Tout dépend contre qui vous vous battez, souligna Bolan. Et le reste ?

— Vous avez de la chance qu'on ait eu les pistolets par la voie diplomatique. Ils deviennent vraiment tatillons sur tout ce qu'on transporte dans les valises. Il y a eu pas mal d'incidents – contrebande, trafic d'armes...

— J'ai entendu parler de ça, oui. Mais la C.I.A. était censée faire le

nécessaire pour que nos livraisons s'effectuent sans problème, y compris les armes et les explosifs.

— Vous avez les pistolets et des grenades.

— Ça n'est pas suffisant. J'attendais un fusil d'assaut M-16 avec une lunette Starlight, un lance-grenades M-203, des cartouches anti-blindage 5.56 et des grenades 40 mm.

— Même la Langlay a des difficultés quand il s'agit de justifier l'envoi de ce genre d'article vers une ambassade d'un pays ami.

— Si j'avais eu le M-16 et le lance-grenades l'autre nuit, cette histoire avec Valdez serait réglée et vous n'entendriez plus parler de moi.

— Vous avez quand même réussi à tuer beaucoup de gens sans ce fusil et ce lance-grenades.

— Mais Valdez a pu s'enfuir.

— Vous pensez toujours avoir besoin d'un lance-grenades ?

— Valdez en avait un, et j'ai eu de la chance de ne pas y rester. Or, on ne peut pas toujours compter sur la chance. Je ne réussirai pas mon blitz si je n'ai pas le matériel dont j'ai besoin – Y compris l'arsenal qui vous met mal à l'aise.

— Il mettrait mal à l'aise n'importe quel homme sensé, insista Brunjes. Même les militaires n'utilisent pas des munitions anti-blindage, excepté dans des situations de combat extrêmes.

— Si vous aviez été présent sur la colline, vous vous seriez rendu compte que la situation était extrême. Nous sommes en présence d'un ennemi qui se moque des règles et des conventions. Ils s'attaqueront à nous avec tout ce qu'ils ont à leur disposition. Et nous avons intérêt à être bien préparés quand ça arrivera.

Brunjes soupira et secoua la tête.

— Et vous pensez que leur prochain objectif sera l'ambassade américaine ?

— Oui. Je pense aussi qu'on n'aura pas à attendre trop longtemps. Valdez a besoin de prouver qu'il est un chef à l'ancienne, comme Zapata ou Villa. Or, ça ne lui est pas possible s'il doit rester planqué.

— Des modifications ont été effectuées au niveau de la sécurité, expliqua Brunjes, et, personnellement, je crois qu'elles ne sont pas suffisantes. Si on avait vraiment l'intention de protéger l'ambassade, il faudrait faire appel à l'armée mexicaine et encadrer l'endroit par des troupes armées et des tanks.

— Ça pourrait être dissuasif, remarqua le Guerrier. En voyant ça, Valdez pourrait décider de s'en prendre à une autre cible. Ou de changer son plan d'attaque. Il pourrait encore pilonner l'ambassade au lance-roquettes ou au mortier, tout en restant à distance.

— Merde ! s'exclama Brunjes. Vous croyez vraiment qu'il est capable d'en arriver à de telles extrémités ? En faisant un truc pareil,

il pourrait tuer des centaines de gens.

— Valdez s'en moque. Ses terroristes et lui considèrent les militaires mexicains comme des ennemis, au même titre que le gouvernement américain. Ça ne les gênerait pas d'assassiner quelques soldats venus contrarier leurs plans.

— Et qu'est-ce qui nous dit qu'ils ne vont pas bombarder l'ambassade, même s'il n'y a pas un cordon de militaires autour ?

— C'est peu probable. A mon avis, ils n'utiliseront pas un gros armement de moyenne portée, sauf si c'est vraiment nécessaire. Etant donné son passé, Valdez doit avoir de bonnes filières pour se fournir, mais l'accès à des mortiers, lance-roquettes et autres est plus limité. Ils ne veulent sûrement pas épuiser tout leur stock. A côté de ça, Valdez n'est pas un fou furieux. Il ne va pas risquer la vie d'innocents s'il peut l'éviter. Ça le transformerait en ennemi numéro 1 et ça compliquerait la suite de ses opérations. De plus ses commanditaires, quels qu'ils soient, préfèrent sûrement un peu de discrétion.

— Espérons. J'ai toujours entendu dire que les terroristes n'avaient aucun respect pour la vie des innocents. Souvent, ils comptent même sur un grand nombre de cadavres de civils pour augmenter la peur et la terreur.

— Tous les terroristes ne sont pas comme ça. Aussi impitoyables et extrémistes soient-ils, certains se soucient quand même de la vie humaine – dans une certaine mesure, du moins, ne serait-ce que pour conserver une certaine sympathie du public pour leur cause. Valdez est un patriote qui a perdu ses illusions. J'ai bien étudié son dossier. Ça n'est pas son genre d'avoir recours à la destruction pour la destruction. On ne peut peut-être pas en dire autant de tous ses hommes. De toute façon, personne ne sait ce qu'il veut vraiment : terroriste idéaliste ? Mafieux ? Les deux peut-être. Et très certainement manipulé.

— D'accord, c'est vous qui gérez tout ça. On fera comme vous voudrez, Belasko.

— Et pour ce qui est de l'ambassade ?

— Nous suivrons vos conseils, affirma Brunjes. Les Marines ont été avertis qu'il existait une possibilité pour que l'endroit soit pris pour cible par des terroristes, les mêmes qui ont abattu Gerald Corey. C'était une figure politique, et ils vont prendre la menace au sérieux. Toutes les caméras et tous les écrans sont inspectés chaque jour afin de s'assurer de leur bon fonctionnement. A cette occasion, on a pu repérer quelques défaillances. Les bandes seront changées quotidiennement et conservées. Si le nombre de Marines, vu de l'extérieur, sera le même, ils seront en réalité plus nombreux à l'intérieur et en état d'alerte afin d'intervenir au moindre problème. Le commandant de l'unité a doublé les effectifs de garde la nuit. Selon

lui, s'il y a une attaque, elle n'aura pas lieu en plein jour.

— Il ne devrait pas trop faire ce genre de supposition, intervint Bolan. Il y a de cela quelques années, des Marines avaient été chargés de tester la sécurité de bases militaires américaines. On s'est ainsi aperçu que certaines installations étaient parfaitement sécurisées de nuit, mais qu'on pouvait y entrer sans problème de jour. Faites en sorte que les troupes soient en alerte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Brunjes hocha la tête.

— Et les Marines ? demanda encore Bolan. Ils sont armés ?

— Leurs armes sont conservées dans l'armurerie. C'est la procédure standard, d'après ce que j'ai compris.

— En effet. Sauf que, dans le cas présent, c'est très dangereux. En général, seul l'officier en charge est armé – et encore, il a juste un pistolet, avec un seul chargeur.

— Toutes ces précautions sont destinées à éviter les accidents...

— D'accord, mais lorsque les problèmes surviennent, c'est la catastrophe. Il y a eu quelques incidents notables au Liban, dans les années 80.

La mine lugubre, Brunjes hocha de nouveau la tête.

— Ouais, je me souviens. Il n'empêche que les diplomates vont faire une crise si les Marines se baladent dans l'ambassade avec des flingues chargés. Ils n'accepteront jamais ça, Belasko.

— Essayez quand même de voir ce que vous pourrez faire. Il y a aussi la question de l'ambassadeur. Il pourrait être la cible de nos terroristes. Des mesures ont été prises pour renforcer sa sécurité ?

— On a blindé sa limousine. Ça ne lui plaît pas trop, mais j'ai réussi à le convaincre de porter un gilet en Kevlar dès qu'il envisagera de mettre un pied en dehors de l'ambassade. Il devrait être aussi accompagné par au moins deux gardes du corps, et non par ses assistants, comme il le fait d'habitude. Et chaque fois que ce sera possible, je m'en chargerai moi-même.

— Vous n'avez pas de gilet, là, observa Bolan. Et comme arme, vous avez quoi ?

— Vous voulez dire, maintenant ? s'exclama Brunjes avec surprise. Je ne suis pas armé. J'ai pensé que ça n'était pas nécessaire.

— Et vous portez quoi, quand vous estimez que c'est nécessaire ?

— Un Smith & Wesson .38 à canon court.

— Ça peut faire l'affaire comme arme de soutien, mais vous avez besoin de quelque chose de plus puissant, avec une plus grande portée et plus de précision. Un 9 mm ou un plus gros calibre, équipé d'un canon d'au moins dix centimètres. Avec votre gabarit, vous ne devriez pas avoir trop de mal à vous servir d'un .357 Magnum ou d'un .45 automatique.

— J'ai déjà tiré avec ce genre d'arme à l'entraînement, expliqua Brunjes. Mais je ne suis pas trop habitué à en porter.

— Eh bien, essayez de vous habituer et de faire en sorte qu'elle ne vous quitte jamais. Nous n'avons aucune idée de ce que mijote Valdez. Il pourrait très bien renoncer à s'attaquer à l'ambassade elle-même pour s'en prendre aux diplomates, en frappant dans la rue. Ce qui pourrait faire de vous une cible si vous êtes repéré en train de quitter l'ambassade. Et si jamais il soupçonne que vous êtes de la C.I.A., et non un membre du personnel de l'ambassade, ça ne fera qu'accroître la menace qui pèse sur vous.

— Voilà une perspective réconfortante, commenta Brunjes. Vous êtes toujours aussi joyeux ?

— Je serais de meilleure humeur si tout mon matériel était arrivé. Mais ça n'est pas votre faute, Karl. Il y a des civils employés à l'ambassade, j'imagine ? Valdez pourrait avoir un espion parmi les Mexicains qui travaillent dans les lieux.

— Nous n'avons pas beaucoup de personnes dans ce cas, et aucune n'a été embauchée depuis que Valdez est arrivé au Mexique. Il y a peu de chances que nous ayons un terroriste à l'intérieur de l'ambassade.

— D'accord, fit Bolan, mais vous pourriez avoir un informateur potentiel. Quelqu'un susceptible de livrer des infos à Valdez, moyennant de l'argent, ou tout simplement parce qu'il hait les *gringos*. Essayez quand même de passer en revue le personnel dans le détail. Ça vaut aussi bien pour les Américains que pour les Mexicains. Des gens trahiraient leur pays pour quelques billets; d'autres ont du mal à se taire dès qu'ils ont quelques verres dans le nez et une *señorita* pour les encourager. Si la petite armée de Valdez est composée en majorité d'hommes, elle compte aussi des femmes.

— Nom de Dieu ! Vous êtes sûr qu'on peut se faire confiance l'un l'autre ? Et Santos et sa sœur ? Aucun doute à leur sujet ?

— Jusqu'ici, ça va, dit Bolan. Ils m'ont aidé à gérer la surveillance à l'extérieur de l'ambassade et servent de liaison avec la police. Si ça pète, on veut être sûrs que les flics poseront rapidement des barrages dans les rues et qu'ils débarrasseront la zone d'éventuels spectateurs. Je compte plus sur eux là-dessus que pour nous apporter un soutien armé. En plus, ils pourront arrêter les hommes de Valdez qui auront survécu à l'attaque.

— Vous pensez que ça va être sérieux ? demanda Brunjes.

L'Exécuteur eut un petit rire sinistre.

— Préparons-nous au pire, comme ça nous ne serons pas déçus.

CHAPITRE V

Mexico est une des villes les plus densément peuplées du monde. A l'image toutes les grandes cités modernes, la capitale grouillait de taxis, de bus et de véhicules de livraison. Les voitures et les camions se livraient bataille pour l'espace, et la priorité revenait à celui qui s'imposait le plus vite. Tout à fait adapté à ce genre de sport, le véhicule blindé de Bolan progressait de façon régulière dans les rues.

Le Guerrier arriva enfin dans le quartier de l'ambassade américaine. Si celle-ci était cernée de murs de pierre, la barrière semblait un rempart fragile face à un adversaire un tant soit peu décidé. L'immeuble paraissait une victime facile pour quiconque aurait le culot de s'y attaquer.

Le trafic se trouva interrompu lorsqu'un gros camion, suite à une surchauffe de moteur, se trouva immobilisé au beau milieu de la rue. Alors que des coups de Klaxon, accompagnés d'injures proférées en espagnol et en anglais, emplissaient l'air, les piétons profitèrent de la situation pour traverser. Quelques-uns vinrent même narguer les automobilistes en passant sur les capots ou les coffres des véhicules.

La disparité sociale du pays était visible partout. Ceux qui avaient de l'argent ne cherchaient pas à se cacher des plus pauvres, lesquels constituaient pourtant la majorité. Une classe moyenne s'était développée au cours des dernières décennies, mais ceux qui la constituaient auraient été considérés comme vivants au-dessous du seuil de pauvreté aux Etats-Unis. Des vendeurs ambulants s'approchaient des véhicules immobilisés avec des piles de couvertures, des poteries et toutes sortes d'objets à vendre. Les mendiants passaient ensuite, la main tendue et la mine lugubre.

Bolan avait remarqué que la plupart de ces mendiants étaient des Indiens tandis que la majorité des gens riches semblaient avoir des origines européennes. Comment s'étonner, dans ces conditions, que les Indiens pauvres haïssent les riches et ne fassent aucune confiance au gouvernement ? Et qu'ils considèrent les Etats-Unis comme le grand responsable de leur situation...

Emiliano Zapata avait formé de prétendus révolutionnaires en allant puiser dans les rangs des populations indiennes pauvres. C'était en 1910. Les rebelles d'aujourd'hui, qui se réclamaient de lui, avaient les mêmes origines, et Adolfo Valdez avait créé ses propres forces terroristes en capitalisant sur la colère et la haine nées de la misère des laissés-pour-compte. Le tout était de savoir dans quel but...

Enfin, le camion repartit et le flot de la circulation put de nouveau s'écouler. Bolan trouva un emplacement de parking réservé derrière

une grande quincaillerie, à moins de deux cents mètres de l'ambassade. Il sortit les mallettes en aluminium de la camionnette, verrouilla le véhicule et se dirigea vers une porte marquée *No entre*. Le Guerrier pressa un bouton de sonnette et attendit.

La porte s'ouvrit, et un jeune homme grand et mince aux cheveux noirs, aux traits vigoureux et à la peau brune, accueillit Bolan avec un regard vide. Un autre visage apparut au-dessus de l'épaule gauche du premier, identique, comme si une seconde tête venait de lui pousser. L'expression de ce nouveau visage, neutre, s'éclaira d'un sourire espiègle.

— *Buenas tardes, señor*, dit-il. *Sírvase entrar*.

Les deux jeunes gens s'écartèrent. Ils avaient la même taille et la même constitution. Tous deux portaient des chemises blanches, mais le pantalon de l'un était blanc et celui de l'autre bleu. Bolan entra alors que Miguel Santos apparaissait.

— Bonjour, monsieur Belasko, lança-t-il. Vous venez de faire connaissance avec mes cousins, Ramon et Raul. Ils sont jumeaux.

— Vraiment ? fit Bolan. Ravi de vous rencontrer. *Mucho gusto en conocerle*.

Les jumeaux sourirent.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Belasko, dit celui au pantalon bleu. Nous parlons anglais. Je suis Ramon, et voici Raul.

L'autre hocha la tête.

— Le magasin est à eux, expliqua Santos. Ils travaillent aussi avec moi sur certaines missions. La famille est le meilleur gage de loyauté, vous savez. Raul et Ramon s'y entendent pour tout ce qui concerne les installations électriques et électroniques, notamment quand il s'agit de surveillance.

— Ils nous seront utiles, dans ce cas. J'ai avec moi de l'équipement ainsi qu'un véhicule d'un genre spécial.

Bolan jeta un coup d'œil aux étagères pleines d'outils, de boîtes de clous, de sacs d'engrais et de divers produits. Un fusil à pompe était posé dans un coin. Il vit aussi un grand choix de tuyaux métalliques, ainsi que des bobines de corde et de fil électrique suspendues à des crochets.

— Mes amis de la police ont été prévenus qu'ils devaient s'attendre à un autre attentat en ville, déclara Santos. Je les ai mis en garde contre les risques d'une trop grande présence policière : les terroristes sont complètement dingues et pourraient avoir recours à des mesures extrêmes. Une unité spécialisée dans la lutte urbaine a été créée, comme vous aux Etats-Unis. Ces policiers d'élite sont déjà en état d'alerte.

— Plus que d'une brigade anti-terroriste, nous avons surtout besoin de barrages routiers. Valdez ne doit pas s'en sortir encore une fois.

— A vous entendre, on dirait que vous êtes certain qu'il va attaquer l'ambassade, commenta Raul. Et si ça n'était pas le cas ?

— Je suis sûr de moi, affirma Bolan. Votre magasin nous servira de base. L'endroit est d'autant plus idéal qu'il est tout proche de la cible. Mais il va falloir que vous fermiez tant qu'on n'en aura pas fini avec cette affaire.

— C'est déjà fait, annonça Ramon. Miguel nous a assurés que nous recevrons une compensation financière plus que généreuse...

— Il ne vous a pas menti. Il va nous falloir un endroit pour dormir – par roulement. Et ce serait aussi bien si nous pouvions préparer nos repas ici.

— Nous avons un appartement au-dessus du magasin, indiqua Raul. Il nous arrive de passer la nuit là. Ou de ramener une fille...

— C'est lui qui amène des filles ici, précisa Ramon. Je suis marié, moi ! Ne commence pas à faire croire que je trompe Julia...

— Belasko n'est pas ici pour vous surveiller, intervint Santos. J'ai fait un tour dans l'appartement, indiqua-t-il à l'attention de Bolan. Il dispose de tout ce dont nous avons besoin, avec deux chambres et une cuisine.

— Très bien, dit le Guerrier. Nous allons tout de suite nous mettre au travail. Nous devons organiser les tours de garde, préparer la surveillance et mettre au point un réseau de communication entre la base et les hommes qui seront sur le terrain. Il nous faut aussi d'autres véhicules. Les terroristes pourraient devenir méfiants s'ils voient cette camionnette grise un peu trop souvent.

— Nous avons au moins trois autres véhicules à notre disposition, indiqua Santos.

— Et pour l'armement ? Vous devez impérativement utiliser des armes dont vous savez vous servir.

— Nous avons des permis, dit encore Santos. Ça n'est pas facile d'en obtenir ici, à Mexico, mais des amis dans la police et les fédéraux sont parfois utiles. On peut aussi utiliser des fusils comme le Marlin. Vous avez reçu le fusil d'assaut que vous attendiez ?

— Non, répondit Bolan. Pas plus que d'autres grenades. Et le lanceur M-203 et les grenades de 40 mm ne sont toujours pas arrivés non plus.

Il désigna le fusil à pompe, dans le coin, et demanda :

— On peut compter sur combien de fusils ? Pour des tirs rapprochés, ce sont de bonnes armes.

— Nous pourrions nous en procurer d'autres, assura Santos.

Le Guerrier hocha la tête et se rapprocha du baril plein de tuyaux métalliques. Il saisit l'un d'eux, qui devait faire une quarantaine de centimètres, puis observa les boîtes de clous et les bobines de fil. Les autres l'examinaient avec curiosité.

— On devrait pouvoir fabriquer des explosifs, annonça-t-il. On réussira peut-être même à obtenir un lance-grenades. Pas du matériel sophistiqué, mais ça marchera.

Les autres le regardèrent en écarquillant les yeux.

Assis à la table, Mack Bolan glissa une cartouche de fusil dans un court tuyau de plastique. Elle devait être bien en place avant qu'un bouchon avec un clou puisse être installé au fond. La pointe du clou touchait l'amorce de la cartouche et permettrait la mise à feu quand la tête à fragmentation toucherait une surface solide. L'autre extrémité du tube de plastique était taillée de façon à ce que la partie explosive soit la plus lourde et que l'engin atterrisse correctement.

Bolan termina la minigrenade et la déposa avec les autres, dans une boîte de carton. Il travaillait là-dessus depuis des heures. Il était rare que le Guerrier ait ainsi à improviser des armes sur le terrain; la corvée lui paraissait d'autant plus ennuyeuse qu'elle lui était indirectement imposée par d'obscurs employés trop tatillons. Néanmoins, au bout d'un moment, il avait trouvé une vertu relaxante à sa tâche. C'était un peu comme confectionner des mouches pour la pêche.

L'appartement dans lequel il se trouvait était petit mais confortable. Il disposait de l'endroit durant la journée, car il avait choisi de prendre son tour de surveillance à l'ambassade au crépuscule. Il était en contact permanent avec le Black Warriors Ranch, mais aussi avec Karl Brunjes à l'ambassade. Il avait déjà communiqué les informations dont il disposait à Brognola, et celui-ci l'avait assuré qu'ils s'employaient à trouver la faille dans la filière d'acheminement. Le M-16 et le reste n'étant toujours pas arrivés à l'ambassade, Bolan espérait que ces armes seraient disponibles lorsqu'il serait de nouveau confronté à Valdez et ses hommes.

Pour lui, il ne faisait aucun doute que Valdez participerait en personne à l'attaque. Dans une opération aussi risquée et importante, il ne laisserait à personne d'autre le soin de prendre la tête de ses troupes. Cette nouvelle cible devait avoir une signification toute particulière pour lui.

Si Bolan parvenait à voir aussi clair dans le jeu de son adversaire, c'était que, malgré tout ce qui les opposait, ils avaient de nombreux points communs. Le Guerrier se moquait de la personnalité ou des motivations de Valdez. L'important, pour lui, était de le comprendre afin de lire en lui et de pouvoir être en mesure d'anticiper la moindre de ses réactions.

Malheureusement, Bolan savait qu'il ne pouvait pas non plus deviner à l'avance chacun des mouvements que ferait son adversaire. Plutôt que de perdre son temps et son énergie à essayer d'imaginer

tous les détails possibles, il décida de se détendre en attendant de devoir passer à l'action. Il était vêtu d'un pantalon de treillis et d'un maillot de corps. Son Desert Eagle était posé sur la table, à portée de main, plus par habitude qu'à cause d'un éventuel danger. Il se sentait aussi en sécurité que possible dans le cadre d'une mission qu'il n'avait pas choisie et dont il n'aimait pas du tout la tournure. Trop de monde était au courant, trop de gens avaient la possibilité de décision. Mais il ne pouvait pas laisser tomber le vieux Hal et, de toute façon, il avait un compte à régler avec Valdez.

Une sonnette retentit, annonçant que quelqu'un se trouvait à la porte, au rez-de-chaussée. Bolan se leva et glissa le pistolet dans sa ceinture, au bas de son dos. Il jeta un coup d'œil vers le fusil à pompe Remington, dans un coin, envisagea un instant de le prendre avant de décider que c'était inutile. Pieds nus, il descendit l'escalier et rejoignit la réserve du magasin, atteignit la porte et jeta un coup d'œil dans l'œilleton.

Ellena Santos attendait à la porte. Bolan déverrouilla aussitôt et ouvrit, laissant passer la jeune femme. Elle lui sourit tandis qu'il fermait la porte et tournait le verrou.

— J'espère que je ne vous ai pas réveillé, dit-elle.

— J'étais déjà levé. Il y a du café. Vous en voulez une tasse ?

— Je préférerais quelque chose de froid. Il fait chaud, dehors. Je suis passée devant l'ambassade, en venant ici, et je crois avoir vu la camionnette.

Ils gravirent les marches de l'escalier.

— Ramon et Raul sont à bord, expliqua Bolan en suivant la jeune femme. Ils l'aiment vraiment. Le blindage et les gadgets qui équipent le véhicule sont nouveaux, pour eux, et ils ressemblent à des mêmes avec un nouveau jouet.

— Comme un gadget sorti d'un film de James Bond ? suggéra Ellena en jetant un coup d'œil par dessus son épaule.

— Quelque chose comme ça, oui. J'avoue que je commence à être blasé.

Ils atteignirent l'étage et pénétrèrent dans l'appartement. S'approchant de la table, Ellena se tourna vers Bolan.

— Blasé ? Même sur une mission comme celle-ci ?

Le Guerrier haussa de nouveau les épaules.

— Je n'aime pas ce genre de boulot. D'habitude je travaille en solitaire. Je le fais parce qu'il doit être fait. Chaque situation est différente.

Bolan ouvrit le réfrigérateur et laissa à sa visiteuse le choix entre de la bière, du soda ou du jus d'orange. Elle se décida pour le jus d'orange et il la servit tandis qu'elle observait les minigrenades dans leur boîte.

— Attention ! la prévint-il. Si une de ces choses heurte le sol ou la table, elle peut partir.

Elle s'écarta aussitôt de la boîte, sans la toucher.

— C'est comme ça que vous passez le temps ?

— Ça occupe, oui, répliqua Bolan. Voilà votre jus d'orange.

— Je peux m'asseoir, ou la chaise est-elle bricolée pour exploser elle aussi ?

— Allez-y. Je ne me suis pas encore intéressé au mobilier.

Ellena prit place sur une chaise et but une gorgée. Comme elle faisait le tour de la pièce du regard, elle remarqua le fusil de Bolan. Un sac de toile et trois fines baguettes, d'un mètre chacune, se trouvaient près de l'arme.

— Un autre de vos projets ?

— Oui, dit Bolan. Le sac contient des bombes tubulaires. Simplement explosives. De gros pétards. On peut les utiliser comme des grenades improvisées ou les attacher à une de ces baguettes et tirer avec le fusil, comme un lance-grenades de fortune.

— Tirer avec un fusil ?

— A condition d'utiliser une cartouche spécialement préparée, précisa Bolan. Vous ouvrez l'extrémité, vous ôtez le plomb et vous tassez du coton par dessus la poudre. Le boîtier de culasse doit rester ouvert parce qu'on doit placer la cartouche manuellement... mais tout ça n'est pas très intéressant.

— Si, si, affirma Ellena. Allez-y.

Bolan s'approcha des baguettes. Il en souleva une et approcha une extrémité de la gueule du Remington.

— Bien, fit-il. Une baguette avec une bombe tubulaire fixée dessus est introduite dans le canon jusqu'à la cartouche et son bourrage de coton. A ce moment-là, vous allumez la mèche de la bombe, vous choisissez votre cible et vous visez. Vous pressez la détente et la charge de poudre expédie la baguette et la bombe comme un javelot muni d'une tête explosive.

— Vous êtes sûr que ça marchera ?

— Ça marche, assura Bolan. Pas aussi bien qu'un véritable lance-grenades, mais c'est ce que nous pouvons faire de mieux dans les circonstances actuelles.

— J'espère que vous n'aurez pas à vous en servir dans une zone pleine de gens. Il y a souvent beaucoup de monde près de l'ambassade...

— Nous n'utiliserons pas d'explosifs à moins d'y être obligés. Tout dépendra des attaquants. Si nous avons de la chance, ils interviendront assez tard. Disons, 3 heures du matin.

— 3 heures ? C'est pour ça que vous avez choisi de surveiller l'ambassade de nuit ?

Bolan haussa les épaules.

— J'espère que Valdez se souciera de la vie d'innocents témoins et qu'il essaiera d'agir sans trop de monde autour. Il a tout intérêt : car s'il y a trop de circulation, ça ne fera que lui poser des problèmes pour quitter les lieux.

Ellena resta un instant silencieuse.

— Une fois cette histoire terminée, vous allez retourner aux Etats-Unis, remarqua-t-elle. Et on ne vous reverra probablement jamais.

— On ne sait jamais ce que le futur nous réserve. En tout cas, les choses redeviendront normales pour vous, et votre frère et vous pourrez renouer avec la vie que vous meniez avant que tout cela arrive.

— Oui, fit Ellena sans enthousiasme. La vie qu'on menait avant. En fait, j'étais passée vous apporter des clichés d'individus aperçus près de l'ambassade et qui semblaient très intéressés.

Elle ouvrit son sac et en sortit une grande enveloppe jaune. Bolan s'approcha de la table tandis que la jeune femme extirpait de l'enveloppe plusieurs photos et quelques sorties imprimante.

— On a pu identifier trois hommes déjà condamnés dans le cadre d'affaires criminelles, expliqua-t-elle. Si je me souviens bien, un est allé en prison pour trafic de drogue et les deux autres pour agression. On a encore repéré deux autres types qui avaient participé à une manifestation contre les Etats-Unis, il y a quelques mois de ça. Des sympathisants zapatistes, sur qui on a ouvert un dossier à tout hasard. Tout ça tend à prouver que vous avez raison : les terroristes ont l'intention d'attaquer l'ambassade.

Bolan s'efforçait de concentrer son attention sur les éléments qu'Ellena avait disposés sur la table, mais ses yeux revenaient constamment à la jeune femme. Ses yeux étaient brillants et expressifs, sa bouche bien dessinée incroyablement attirante.

— Vous savez ce qu'on dit souvent ? murmura-t-elle. Que les gens ne regrettent pas autant ce qu'ils ont fait dans leur vie que ce qu'ils n'ont pas fait...

— Oui, murmura Bolan. C'est sans doute vrai, mais je m'efforce de ne pas faire ce que je pourrais regretter plus tard – ou ce que les autres pourraient regretter.

— Je ne crois pas que l'un de nous deux regretterait de faire l'amour, déclara Ellena de façon abrupte. Mais je pense que nous serions tous les deux désolés de manquer cette occasion et de ne plus en avoir d'autres par la suite.

Pour toute réponse, l'Exécuteur se rapprocha d'elle, et elle leva la tête pour recevoir son baiser...

CHAPITRE VI

— Je trouve toutes ces précautions un peu exagérées, se plaignit l'ambassadeur des Etats-Unis.

Il s'apprêtait à sortir du bâtiment de l'ambassade en compagnie de Karl Brunjes, pour rejoindre la longue limousine noire qui les attendait devant l'entrée. Brunjes se sentait aussi peu à l'aise que l'ambassadeur avec le gilet en Kevlar sous sa chemise et le poids inhabituel d'un Magnum sous l'aisselle. En cet instant, il se sentait plutôt ridicule. Ils s'étaient préparés à d'éventuels problèmes durant les trois derniers jours parce que Belasko – ou quel que soit son vrai nom – avait annoncé que des terroristes s'attaqueraient à l'ambassade. Combien de temps cette situation allait-elle durer jusqu'à ce que quelque chose se produise et vienne confirmer ou infirmer ses prédictions ?

Jusque-là, les seuls éléments qui allaient dans le sens de sa théorie étaient deux photographies d'ex-condamnés aperçus dans les environs de l'ambassade. Le Mexique avait des prisons, dont la plupart de ses pensionnaires finissaient par sortir un jour ou l'autre. Brunjes ignorait combien d'anciens taulards vivaient dans Mexico ou ne faisaient que passer chaque jour par la capitale, mais la population de celle-ci comptait des milliers d'hommes ayant purgé des peines. Ils n'en constituaient pas pour autant une menace, sauf dans l'imagination paranoïaque de Belasko.

L'agent de la C.I.A. et l'ambassadeur atteignirent la voiture. Deux Marines se tenaient au côté du portail qui s'ouvrit avec un bourdonnement électrique. Les sentinelles étaient vêtues de leur habituelle tenue bleue, avec leur casquette de service et leurs gants blancs. Contrairement à l'habitude, toutefois, le pistolet de leur holster à rabat était armé et des fusils d'assaut étaient entreposés dans leur guérite, près du portail. Tandis que celui-ci s'ouvrait et que l'ambassadeur s'apprêtait à entrer dans son véhicule, ils se tenaient au garde-à-vous.

A cet instant, Brunjes vit le camion.

C'était un vieux camion, en piteux état, pareil aux centaines d'autres qu'on pouvait voir dans le pays. Plusieurs hommes étaient assis à l'arrière du véhicule, vêtus comme des ouvriers, avec des chapeaux de paille et des lunettes de soleil. Brunjes aurait pu ignorer le véhicule, qui se mit à ralentir à hauteur de l'ambassade, s'il n'avait pas été à l'affût d'un quelconque danger. Les passagers du camion firent glisser des foulards sur leurs visages, dissimulant leur bouche et leur nez.

— A terre ! cria l'homme de la C.I.A.

L'ambassadeur ne réagit pas et parut ne pas prendre la mesure de la menace. Brunjes plongea une main sous sa veste pour récupérer le revolver tandis que de l'autre il agrippait l'épaule de l'ambassadeur. Il tira la veste du diplomate et effectua un balayage du pied au niveau de ses chevilles. Avec un cri de surprise, l'autre perdit l'équilibre et tomba sur les fesses.

Si Brunjes n'avait eu aucun mal à effectuer son mouvement de judo, grâce à des années de pratique des arts martiaux, il était beaucoup moins familier des armes à feu et il eut toutes les peines du monde à extraire le gros Magnum de son holster : le guidon se coinça dans sa veste en même temps qu'il voyait les hommes du camion sortir des fusils et des pistolets-mitrailleurs.

Il mit un genou en terre et s'accroupit derrière la limousine alors que les armes automatiques commençaient à faire entendre leur jacassement assourdissant. Brunjes libéra enfin le .357 de sa veste et jeta un coup d'œil vers le visage abasourdi de l'ambassadeur. Une pluie de métal martela la limousine qui trembla sous les impacts. L'ennemi leur tirait dessus.

— Restez couché ! ordonna-t-il en agrippant le revolver à deux mains.

Il avança en canard jusqu'à l'arrière de la limousine et risqua prudemment un regard par-dessus le coffre, s'exposant au minimum. Un des Marines était étendu par terre, le corps criblé de balles. L'autre réussit à atteindre la guérite en même temps qu'il tirait sur les terroristes avec son pistolet. Il devait vouloir récupérer son fusil d'assaut. Mais deux des flingueurs ennemis arrosèrent le petit abri avec leurs armes automatiques. Le Marine s'agita en tous sens, à l'agonie, et tomba contre une des fenêtres de la guérite. La vitre explosa et la partie supérieure de son corps passa par-dessus le rebord.

— Seigneur, chuchota Brunjes. Mais où est Belasko ?

*

* *

Mack Bolan avait le pied bloqué sur l'accélérateur de la Ford Mustang. La voiture, qui lui avait été fournie par Santos et les jumeaux, devait avoir au moins quinze ans et son moteur faisait entendre un raclement persistant tandis qu'il fonçait dans les rues. Santos l'avait contacté à leur base, l'avertissant que l'ambassade était attaquée. Bolan s'était aussitôt saisi de son matériel pour foncer vers la zone de combat.

Des véhicules et des piétons fuyaient au contraire les abords de l'ambassade, et le Guerrier dut jouer du volant et du Klaxon pour n'écraser personne. En entendant des coups de feu, il comprit que les hostilités étaient déjà sérieusement engagées. Tenant son volant d'une main, il fit rapidement glisser une cartouchière pleine de munitions

destinées à son fusil par dessus son épaule.

Il avait passé un blouson sur son maillot de corps, remplissant les poches de ses minigrenades et de chargeurs pour le Desert Eagle, glissé dans sa ceinture. L'Exécuteur avait quitté sa base avec tant de précipitation qu'il ne s'était même pas soucié de mettre des bottes et ne portait que des mocassins. Malgré sa hâte, il n'avait tout de même pas oublié de prendre le fusil Remington ni le sac de toile plein de bombes tubulaires.

Alors qu'il approchait de l'ambassade, il aperçut le camion près du portail. Des flingueurs, à l'entrée, échangeaient des coups de feu avec des Marines postés dans le bâtiment principal et quelqu'un qui se trouvait derrière une limousine stationnée dans l'allée. De l'autre côté de la rue, Santos était agenouillé derrière un autre véhicule en stationnement et tirait sur les terroristes avec un fusil Marlin. Bolan repéra au moins trois cadavres ennemis sur la chaussée. Il ignorait quel était le bilan chez ses alliés, mais il put constater que leurs adversaires étaient bien armés. Il avait aussi la certitude que les flingueurs en embuscade devant l'entrée de l'ambassade n'étaient qu'une partie des forces engagées pour l'occasion.

Ses soupçons furent confirmés quand de nouvelles silhouettes apparurent dans la rue, le visage masqué, progressant avec prudence. La plupart tiraient en direction de l'ambassade, d'autres attendaient d'être dans la meilleure position possible pour se mêler à la bataille.

Quelques personnes qui se trouvaient dans le coin avaient eu la chance de pouvoir quitter les lieux sans dommage. Certains avaient abandonné leur voiture pour s'enfuir à pied, effrayés sans doute à l'idée de ne pas pouvoir trouver un passage à travers la circulation. Bolan ne vit aucun témoin innocent dans la ligne de feu alors qu'il braquait pour éviter une Ford arrêtée au milieu de la rue et se dirigea vers la position de Santos. Celui-ci, totalement concentré sur son affrontement avec les flingueurs en embuscade devant l'ambassade, n'avait pas remarqué l'arrivée de Bolan ni celle de deux silhouettes au visage masqué qui se rapprochaient de lui à pied.

Le Guerrier faillit actionner son Klaxon, avant de songer que cela ne servirait qu'à attirer l'attention de Santos vers la Mustang et non à lui signaler le danger que représentaient les deux flingueurs. Le Guerrier tourna brusquement, les pneus avant de son véhicule heurtèrent le trottoir, et il pressa la pédale de frein. Ouvrant sa portière, il s'éjecta de la Mustang, le Desert Eagle en main.

— Belasko ! appela Santos en le reconnaissant.

— Derrière vous ! cria Bolan.

Les yeux de Santos s'écaraillèrent de peur et de surprise. Il se tourna, actionnant le levier de culasse de son fusil tandis qu'il faisait pivoter l'arme vers la nouvelle menace. Les deux terroristes se

figèrent, visiblement surpris. L'un d'eux leva un fusil d'assaut FAL à son épaule et visa. Santos lança son Marlin en avant comme une baguette magique. Il pressa la détente, balançant un missile de plomb qui n'avait rien d'irréel.

La balle plongeait dans le torse du flingueur une fraction de seconde avant que celui-ci tire à son tour. Une rafale de projectiles de 7.62 mm se déversa sur le bras tendu de Santos et son épaule. Il cria et le Marlin jaillit de sa main. Son bras se mit à pendre, ravagé par de nombreux impacts. Mais l'homme qui lui avait tiré dessus laissa aussi tomber son arme et s'effondra sur les genoux, les yeux emplis de douleur et sans doute de la frustration de ne pas avoir abattu le détective. Mortellement blessé, il s'écroula.

Si Santos put éprouver un sentiment de victoire, celui-ci fut de courte durée. L'autre tueur pointa son M-3 vers lui et tira. Plusieurs balles de calibre 45 vinrent perforer le torse du détective, qui fut soulevé du sol avant de retomber lourdement. Le recul du gros calibre leva le canon du fusil vers le ciel tandis que le pourri baissait les yeux vers sa victime.

Bolan ne laissa pas passer l'opportunité. Il ne tira qu'une balle, parfaitement placée. Le missile .44 Magnum passa à travers le foulard et creusa une cavité sanglante qui se prolongea jusqu'à l'arrière du crâne du flingueur. Le terroriste disparut derrière le corps immobile de son copain.

Bolan résista au réflexe de se précipiter vers Santos afin de l'examiner, sachant qu'il avait peu de chances d'être encore vivant. L'ambassade était toujours assaillie et il restait de nombreux ennemis. Alors que le Guerrier était revenu vers la Mustang pour récupérer le reste de son matériel, et s'engouffrait à bord du véhicule, un essaim de balles s'abattit sur le capot et le pare-brise. L'arrivée de Bolan n'était pas passée inaperçue et son élimination avait été ajoutée à l'ordre du jour.

Tandis qu'il se jetait en travers de la banquette, le verre du pare-brise se fendit mais tint bon. Gardant la tête baissée, le Guerrier attrapa le sac de toile. Il ouvrit la portière du côté passager, saisit le fusil Remington et se laissa glisser sur le trottoir. Il utilisa le canon du fusil pour fermer la portière, avant de rouler sur le côté. Des cris s'élevèrent au milieu du rugissement incessant des coups de feu. S'il ne put comprendre ce qui se disait, il s'avisa que les voix venaient de l'autre côté de la voiture, à moins de cinq mètres de lui.

Bolan posa le fusil et fouilla dans une poche de sa main libre, l'autre tenant toujours le Desert Eagle. Il sortit quatre minigrenades qu'il fit aussitôt passer par dessus le toit de la Mustang, vers les voix ennemies. L'Exécuteur n'avait pas pour autant éliminé la possibilité que ses adversaires tentent de l'attaquer sur deux fronts. Sa vigilance

lui sauva la vie quand un flingueur masqué approcha par le capot de la voiture. Sans doute comptait-il sur le fait que Bolan serait totalement accaparé par le feu nourri que les autres déversaient sur lui. Une balle .44 Magnum et le grondement terrible du gros pistolet sonnèrent le glas de ses espérances. Il prit le projectile en plein torse et tituba vers l'arrière, incapable d'utiliser son Ingram MAC-10.

Bolan entendit les minigrenades exploser en tombant sur la chaussée en même temps qu'il tirait une seconde fois sur le flingueur pour être certain qu'il ne se relèverait pas. Des hurlements lui firent savoir que les grenades improvisées avaient eu le résultat escompté. Il récupéra le Remington, tout en se redressant et en glissant le Desert Eagle dans sa ceinture. Le métal brûlant contre le fin tissu de son maillot de corps lui arracha un tressaillement de douleur, mais il ne s'en préoccupa guère alors qu'il jetait un coup d'œil par-dessus le capot de la Mustang et levait le fusil à deux mains.

Deux hommes masqués titubaient sur des jambes mal assurées, le corps ravagé et ensanglanté par le plomb des minigrenades. Ils avaient été surpris par la contre-attaque de l'Exécuteur. Quoique sérieusement blessés, les deux hommes étaient toujours debout, et ils levèrent leurs armes. Bolan braqua le Remington vers eux et pressa la détente. Le plus près des deux s'écroula dans un ultime hoquet de douleur et de surprise. L'Exécuteur actionna la pompe du Remington, éjecta la douille usagée et fit entrer une nouvelle cartouche dans la chambre en même temps qu'il dirigeait le fusil vers le second tueur. Des parties d'intestin, pareilles à de gros vers, sortaient d'une blessure au ventre, et il se tordait sous la souffrance. Bolan y mit définitivement fin d'une balle dans le torse.

S'étant débarrassé de la menace la plus immédiate, il tourna son attention vers les terroristes qui assiégeaient l'ambassade. L'ennemi avait découvert que franchir la grille ou même tirer à travers le portail ouvert se révélaient plus difficile que prévu. Les Marines parvenaient en effet à les garder à distance en les arrosant d'un feu constant. Et pour compliquer encore la tâche des assaillants, le portail d'acier commença de se fermer, actionné par un système automatique commandé depuis l'intérieur du bâtiment.

Frustré, un pourri balança une grenade par-dessus le mur. Le projectile explosa sur la pelouse de l'ambassade, éclaboussant la limousine de fragments de terre et de shrapnel. Un autre assaillant vint glisser le canon de son fusil entre les barreaux du portail et balança une courte rafale. Sa tête partit violemment vers l'arrière et il glissa contre les barreaux jusqu'au sol, son cadavre rappelant à ses copains que les forces rassemblées dans l'enceinte de l'ambassade étaient toutes en alerte.

— Dégagez le passage ! cria alors une voix depuis la rue.

L'ordre, plein de colère, avait été lancé en anglais, et il fut aussitôt suivi de son équivalent en espagnol. Bolan vit une grande silhouette apparaître au milieu de voitures stationnées. L'homme portait une casquette et des lunettes de soleil, mais aucun foulard ne dissimulait le bas de son visage. Bolan fut certain qu'il s'agissait de Valdez. Sous l'emprise du stress, l'homme s'était exprimé en anglais – la langue qu'il avait utilisée en priorité durant la plus grande partie de sa vie, avant qu'il décide d'abandonner les Etats-Unis.

Le chef de bande était équipé d'un lance-grenades M-79, et il avait un H&K MP-5 passé en bandoulière dans son dos. Trois de ses compagnons d'arme l'accompagnaient. Le plus petit membre du groupe portait un fusil G-3 au niveau du torse. Ses vêtements amples et un masque ne suffisaient pas à dissimuler le fait que le truand en question était une femme. L'Exécuteur réprima un juron. Tuer n'était jamais un plaisir, pour lui, mais il détestait la perspective de devoir descendre une femme. Il n'en restait pas moins que, bien armée, elle était aussi dangereuse que ses homologues masculins et qu'il fallait s'occuper d'elle de la même manière. Face à une balle, les hommes et les femmes étaient parfaitement égaux.

Bolan courut jusqu'au véhicule de Santos pour se dissimuler à l'arrière. Il baissa les yeux sur le corps du détective. Ses blessures avaient cessé de saigner, ce qui laissait penser que le cœur ne jouait plus son rôle de pompe. Les impacts de balles au niveau du torse et de l'abdomen révélaient qu'il avait été touché en au moins deux organes vitaux. Pour l'Exécuteur, cela ne faisait plus le moindre doute : Santos était mort.

Sans perdre de temps, Bolan longea les véhicules pour rejoindre la position de Valdez. Il devait absolument se rapprocher encore de sa cible pour que le Remington ou le Desert Eagle soient efficaces. Pendant ce temps, Valdez pointa le M-79 vers le portail à présent fermé.

Brusquement, la femme qui se trouvait à son côté fit volte-face, repéra Bolan et dirigea son arme vers lui. L'Exécuteur pressa la détente du Remington et la coucha au sol avant qu'elle ait eu le temps d'utiliser son G-3. Valdez, lui, fit partir son lance-grenades au même moment, se tournant soudain et laissant tomber le M-79 alors que la grenade de 40 mm explosait.

Le portail disparut littéralement, remplacé par un amas de métal tordu et de débris de béton. Plusieurs pourris se précipitèrent aussitôt pour franchir le seuil et l'un d'eux, précédant ses alliés, arrosa l'ambassade d'un feu automatique tandis que les autres portaient à l'assaut de leur objectif.

Valdez ne se joignit pas à eux. Il ferma sa main gauche sur son avant-bras droit et fixa Bolan à travers ses lunettes noires. Il avait été

touché par le tir du Guerrier et contraint de lâcher son lance-grenades. Si la terroriste était étendue presque à ses pieds, sans vie, les deux flingueurs qui restaient tournèrent aussitôt leurs armes vers l'Exécuteur.

Bolan actionna la pompe du Remington alors qu'il se penchait pour aller s'abriter derrière l'avant d'une Chevrolet abandonnée par son propriétaire au milieu de la rue. Une pluie de balles accompagna sa progression, les projectiles creusant une ligne en pointillé tout le long du véhicule. L'Exécuteur fit passer le canon du Remington par-dessus le capot, sans s'exposer lui-même, puis il tira, sans viser. Son but n'était pas d'atteindre l'ennemi, mais de le garder à distance.

Toujours baissé, il se déplaça le long de la voiture. De sa nouvelle position, il risqua un coup d'œil, tout en sortant le Desert Eagle. Il vit un flingueur tituber, son fusil en main, le côté droit salement amoché. Le tir à l'aveugle de Bolan avait eu un résultat inespéré. Il visa rapidement et pressa la détente du gros .44 tandis que le blessé tentait de lever son arme. La balle pénétra le crâne de l'homme sur le côté, le traversa et sortit en laissant un orifice de la taille d'un poing.

L'autre pourri se tourna et dirigea son arme vers Bolan, qui fit feu à deux reprises. Les deux projectiles plongèrent dans le torse de l'homme, le projetant au sol dans un bain de sang, au milieu de tous ses compagnons déjà tombés. Du regard, Bolan fit le tour de la zone. Le lance-grenades M-79 était toujours au sol, mais Adolfo Valdez avait disparu.

L'Exécuteur entreprit aussitôt de repérer le chef des tueurs parmi les autres véhicules et les abris potentiels. Il ne le vit nulle part, mais s'aperçut qu'il avait attiré l'attention de trois hommes qui braquèrent leurs armes sur sa position. Conscient de la menace, le Guerrier plongea derrière un quatre roues motrices Ford et se redressa un peu plus loin, sur un genou, abrité derrière une Chevrolet. En même temps que le jacassement hideux de trois armes automatiques s'élevait, un déluge de plomb s'abattit sur le véhicule, le trouant de toute part et le faisant trembler violemment.

Bolan savait qu'il ne pouvait pas rester là très longtemps. L'ennemi n'allait pas tarder à prendre avantage de la situation, en attaquant la Chevrolet sur plusieurs fronts ou en balançant des grenades vers la voiture. Plongeant la main dans son sac de toile, Bolan en sortit une bombe tubulaire. Il prit un briquet dans sa poche, fit jaillir la flamme et l'approcha de la courte mèche située au bout de la bombe. Des étincelles crépitèrent.

Le Guerrier balança l'explosif improvisé par-dessus la voiture, en direction du trinôme ennemi. Le tube heurta la chaussée et roula vers la Ford, explosant avec un rugissement menaçant. L'explosion mit partiellement en pièces la voiture, ainsi que les flingueurs retranchés

derrière. Des fragments de métal, de plastique et de corps humain partirent dans toutes les directions. L'essence du réservoir prit alors feu, créant un crématorium improvisé au milieu de la rue.

Un véhicule arriva au même moment à fond de train, percutant l'aile d'une petite Volkswagen pour dégager sa route. Bolan reconnut sa camionnette grise, alors que des balles ricochaient sans effet contre la carrosserie blindée. C'était Ramon ou Raul qui conduisait le véhicule. Le Guerrier ne pouvait distinguer quel visage se trouvait derrière le pare-brise renforcé, mais il n'était pas mécontent de voir les jumeaux et le véhicule bricolé par la C.I.A. L'autre frère apparut à l'arrière de la camionnette, armé d'un fusil Marlin.

La camionnette constituait le meilleur des abris qui soit. Empoignant le sac de toile et le Remington, Bolan fonça droit dans sa direction, sprintant vers la portière qui venait de s'ouvrir du côté passager.

— Content de vous voir, Ramon, dit-il sans monter à bord.

— Raul, corrigea l'autre.

— Santos est mort, annonça Bolan.

— *¡Madré de Dois !* Vous êtes sûr ?

— Certain. Où sont les flics, bon sang ? Vous avez demandé des renforts par la radio ?

— Oui. On patrouillait dans les environs quand la fusillade a éclaté. Ramon a essayé de vous joindre avant d'appeler la police. Puis, on a débouché dans une rue et on s'est trouvés face à une demi-douzaine de salauds qui bloquaient le passage avec deux voitures. Il nous a fallu quelques minutes pour passer à travers ce barrage. On en a descendu deux et on a dû en écraser autant.

— Rapprochez-vous de l'entrée de l'ambassade, ordonna Bolan, et rangez-vous à côté. Pas juste devant, sinon on risque de se faire tirer dessus par ceux qui se trouvent à l'intérieur.

Raul hocha la tête.

— Allons-y, Ramon ! lança-t-il à l'intention de son frère.

Ramon remonta dans le véhicule tandis que Raul passait une vitesse. Bolan, lui, courut à côté de la camionnette en même temps qu'elle roulait. Des balles continuaient de s'écraser en vain contre le blindage. Une grenade explosa, arrosant la carrosserie de shrapnel. Bolan savait qu'un tir bien placé, avec un explosif puissant, pouvait les réduire en miettes, quelle que soit l'efficacité de leur blindage.

Le Guerrier pensa à Valdez. Il était blessé, mais toujours vivant. Et sa blessure n'était sans doute pas sérieuse, en tout cas pas assez pour amener un homme de sa trempe à renoncer. Il était possible qu'il ait momentanément battu en retraite pour aller donner des instructions à ses hommes, notamment leur ordonner de régler le problème que constituaient Bolan et la camionnette. Point positif dans tout cela : il

avait dû abandonner son M-79 – et il restait à espérer qu’il n’en avait pas un autre en réserve.

La camionnette monta sur le trottoir, près de l’ambassade. Des cadavres jonchaient l’entrée, mais les coups de feu qu’on entendait laissaient penser que les forces retranchées dans l’enceinte avaient encore du travail. Au loin, des sirènes firent entendre leurs hurlements, annonçant l’arrivée prochaine de la police. Les hommes de Valdez les avaient sans doute aussi entendues, et ils allaient probablement tenter une dernière offensive avant de devoir renoncer et penser à la fuite.

Gagnant l’arrière de la camionnette, Bolan jeta prudemment un coup d’œil pour essayer de voir quelle stratégie ses adversaires allaient utiliser à présent. Seuls deux hommes tiraient sur le véhicule avec leurs fusils d’assaut, un tir avant tout tactique pour permettre au reste des tueurs de préparer leur attaque. La majeure partie des forces ennemies s’était visiblement réunie autour de quelques véhicules criblés de balles.

A l’instar d’un capitaine d’équipe de football américain, Valdez avait rassemblé ses hommes pour leur donner les éléments d’une ultime offensive.

— Raul ! Ramon ! appela Bolan. Passez-moi deux des bombes montées sur les sticks. Grouillez !

L’Exécuteur actionna la pompe du Remington pour éjecter les cartouches qui restaient à l’intérieur du chargeur. Il laissa la chambre ouverte et choisit sur sa cartouchière une des munitions marquées d’une petite croix blanche. La cartouche était ouverte, et Bolan jeta un coup d’œil à l’intérieur pour s’assurer que le bourrage de coton était toujours bien en place. Il l’engagea dans la chambre du Remington tandis qu’un des jumeaux le rejoignait avec deux longues baguettes, surmontées chacune d’une bombe tubulaire.

— Bien, fit Bolan. Préparez-vous. Ils risquent de ne pas trop aimer ce qui va suivre.

L’Exécuteur inséra une des baguettes dans le canon du Remington, faisant en sorte que l’extrémité rentre bien dans l’ouverture de la cartouche avant de fermer la chambre. Il amena alors la crosse du fusil au niveau de sa hanche. Il estima la distance à laquelle se trouvait l’ennemi et visa, inclinant légèrement le canon pour compenser la trajectoire du projectile. Puis il dit aux jumeaux d’allumer la mèche.

Raul craqua une allumette et l’approcha de la bombe tubulaire. La mèche s’enflamma et commença de brûler. Inspirant légèrement, Bolan pressa la détente. Le Remington recula avec force contre sa hanche tandis qu’un mugissement sourd jaillissait du canon. La baguette partit dans les airs, filant en direction de l’ennemi. Des cris s’élevèrent quand les pourris repèrent l’engin qui arrivait au-dessus

d'eux.

Quand le projectile entama sa descente, des silhouettes s'agitèrent en tous sens, se dissimulant derrière les véhicules. Et, soudain, une explosion retentit au côté de deux voitures, projetant trois corps dans les airs. Ils retombèrent au sol, dans un sale état, alors que des flammes s'élevaient, nourries par l'essence des véhicules.

Une silhouette apparut, titubante, tordue par les flammes, couinant de douleur et d'horreur. D'une balle, un des pourris mit fin au supplice de son camarade. D'autres hommes se montrèrent de derrière l'amas de ferraille fumante, pareil à un brasier, ensanglantés et ravagés par le shrapnel. Bolan sortit le Desert Eagle et en abattit un d'une seule balle. Les fusils des jumeaux firent entendre leur grondement, et deux autres ennemis s'effondrèrent.

Les moteurs de deux voitures et d'un camion vrombirent alors et les véhicules quittèrent le champ de bataille à fond de train. Une quatrième voiture se mit également en mouvement, fonçant droit vers Bolan et la camionnette. Sans doute son conducteur, affolé, n'avait-il pas mesuré le danger. Alors que la Chevrolet approchait, l'Exécuteur sortit de sa poche deux minigrenades, qu'il balança vers l'avant de la voiture. Les deux projectiles explosèrent sous le moteur. Le capot s'ouvrit à la volée, et la Chevrolet, hors de contrôle, alla percuter de plein fouet la Mustang à bord de laquelle Bolan était arrivé. Dans un assourdissant froissement de tôles, le pare-brise explosa alors que le tueur qui se trouvait à bord passait à travers.

*

* *

Karl Brunjes sortit le barillet de son revolver et fit glisser les douilles des .357 Magnum qu'il avait utilisées. L'agent de la C.I.A. avait vidé son arme sur la horde de terroristes qui s'était déversée à travers les décombres du portail. Plusieurs cadavres jonchaient la cour.

— C'est terminé ? demanda l'ambassadeur, dépassé par les événements.

Le diplomate s'assit sur le sol, adossé à une des roues arrière de la limousine, les mains jointes dans un mélange de prière et de rage. Brunjes, agenouillé sur le côté du véhicule, n'osait pas lever la tête. Il savait qu'au moins une des vitres à l'épreuve des balles avait été pulvérisée à force d'être martelée par des balles haute vitesse qui avaient tué le chauffeur. Des fragments de cervelle couvraient l'intérieur du pare-brise.

Malgré le stress, l'homme de la C.I.A. s'avisa que les coups de feu et les explosions avaient cessé. La rumeur des sirènes se rapprochait, et il remarqua que les Marines avaient baissé leurs armes, tout en restant à l'abri du bâtiment principal. Il soupira de soulagement, remit

le barillet du revolver en place et posa l'arme par terre.

Une silhouette se matérialisa au même moment à l'avant de la limousine. Brunjes leva les yeux. Ses vêtements de travail souillés de sang, l'homme s'avavançait d'un pas mal assuré. Il avait perdu son chapeau de paille et ses lunettes de soleil, et son foulard avait glissé du bas de son visage. Un filet de sang s'écoulait de sa bouche. Les yeux luisant de rage et de haine, il pointa un gros couteau de chasse vers Brunjes.

— Oh ! merde, cria l'ambassadeur, perdant tout self control.

Alors que Brunjes se redressait pour parer l'attaque, la lame fendit l'air et il fit un bond en arrière. L'acier tranchant lacéra sa chemise au niveau de l'abdomen et racla contre le gilet de Kevlar. Brunjes ne donna pas d'autre chance au pourri. D'une main, il agrippa le poignet qui tenait le poignard, et de l'autre le coude de son agresseur, s'avavançant vers l'avant en profitant de l'élan de l'homme. Il lui bloqua le bras et accentua le mouvement pour l'envoyer contre la carrosserie renforcée de la limousine.

Brunjes tordit alors le poignet du salaud et, de son poing libre, lui frappa l'avant-bras au niveau du nerf du cubitus. Le couteau s'échappa des doigts de l'homme, qui s'écarta violemment de la voiture pour échapper à son adversaire. Brunjes le laissa faire, balançant instantanément son poing fermé sous la mâchoire du terroriste. Celui-ci, groggy, ne put rien faire quand Brunjes lui saisit le bras.

Il le leva et se tourna pour placer son épaule sous l'aisselle de l'homme. Il plia les genoux pour le soulever et, d'une classique prise de judo, le fit passer par dessus son dos. L'autre heurta durement le sol et demeura couché, les yeux vitreux. Brunjes donna alors un formidable coup de talon dans le torse de son adversaire. Les côtes se brisèrent sous la violence de l'assaut et le tueur vomit un flot de sang.

— Mon Dieu ! chuchota l'homme de la C.I.A.

Il se recula, conscient qu'il avait tué son adversaire. Il se couvrit la bouche d'une main, persuadé qu'il allait vomir, et jeta un coup d'œil par-dessus le capot de la limousine en entrevoyant une autre silhouette qui approchait.

— Ça va, Karl ? demanda Mack Bolan.

Brunjes hocha la tête.

— L'ambassade est toujours debout, observa le Guerrier. Et l'ambassadeur ?

De nouveau, Brunjes se contenta de hocher la tête.

— Je crois qu'on parlera de tout ça un peu plus tard, proposa l'Exécuteur.

CHAPITRE VII

Installé dans la salle de conférences du Black Warriors Ranch, Hal Brognola écoutait Mack Bolan lui faire un rapport détaillé des événements de Mexico City. Malgré la distance qui les séparait, il pouvait voir l'Exécuteur sur le grand écran mural de la salle.

— Nous n'avons pas de chiffre précis quant au nombre de terroristes ayant réussi à fuir, expliqua Bolan. Une douzaine, pas plus. Valdez avait bien préparé son coup. Ils ont emprunté une rue assez passante, dont il savait qu'elle ne serait pas utilisée par les flics lorsqu'ils arriveraient sur les lieux.

— Je croyais que Santos devait justement faire son possible pour convaincre la police d'établir un maximum des barrages quand il les a contactés, dans les jours précédant l'attaque.

— Il l'a fait. Mais il ne pouvait pas non plus les obliger à suivre à la lettre notre stratégie. Ils semblaient tenir à envoyer leurs unités anti-terroristes plus qu'à bloquer les rues. L'ennemi est bien tombé sur un de leurs barrages, mais il n'était pas assez efficace. Les terroristes ont tiré dans le tas et réussi à passer. On a retrouvé un peu plus tard les trois véhicules qu'ils ont utilisés pour s'enfuir. Ils avaient dû en préparer d'autres pour sortir de la ville.

— Tu es sûr qu'ils ont réussi à sortir ? insista Brognola. Peut-être l'armée ou les *federales* parviendront-ils à les intercepter avant qu'ils rejoignent la jungle ?

— On le saurait déjà, affirma le Guerrier. S'il y a encore une chance que les autorités capturent nos hommes, elle est très faible. Les rebelles indiens ont toujours été très forts pour éviter les patrouilles militaires, et Valdez a recruté une grande partie de son personnel parmi eux. Dans ces conditions, il vaut mieux parier sur l'hypothèse qu'ils ont pris le large.

Brognola fronça les sourcils.

— Tu sembles certain que Valdez est toujours dans la course. On n'a pas encore identifié tous les cadavres, et tu m'as dit que beaucoup de terroristes avaient été gravement mutilés ou brûlés pendant les combats. Il se pourrait qu'il ait été descendu et qu'on soit en train de ramasser ce qui reste du bonhomme sur la chaussée.

— C'est possible, mais j'en doute. Ce type est du genre résistant. Il a dû trouver le moyen de s'éjecter à temps pour éviter la petite surprise que je lui ai balancée dessus, quand il discutait avec ses hommes. Il était blessé, ça j'en suis sûr – rien de sérieux, mais ce qu'il faut pour réduire son aptitude au combat. Après l'explosion de la bombe, et avec les sirènes qui approchaient, il a dû être un des

premiers à rejoindre leurs véhicules. Il n'avait pas le choix. C'était la seule chose à faire.

— Bien, fit Brognola. Cette fois, donc, c'est le camp des bons qui l'a emporté. Et Valdez a perdu beaucoup d'hommes dans l'affrontement, alors que c'était pour lui une chance unique de redorer son blason. Il se pourrait que ses matelots commencent à quitter le navire...

— Difficile à dire, là encore. On peut tout imaginer, même que quelqu'un va nous rendre le service de zigouiller Valdez. Mais je pense qu'on ferait mieux de se concentrer sur l'hypothèse qu'il est toujours dans le coup et a bien l'intention d'y rester.

— Tu as probablement raison, reconnu Brognola. J'aurais juste préféré qu'on ait une situation plus nette à proposer au Président. Il vient juste de prêter serment et ce n'est pas la meilleure façon de commencer son mandat. Et puis il a en ce moment d'autres problèmes. Une affaire comme celle-ci pourrait se révéler une sacrée épine dans le pied.

— Il n'y aurait plus d'épine si tu pouvais compter un peu plus sur certaines administrations de notre pays, souligna Bolan. La C.I.A. ne m'a jamais fait parvenir le M-16 et le lance-grenades que j'avais demandés, ni les grenades et les divers explosifs nécessaires à ce blitz pourri. J'ai été contraint d'improviser bien plus que j'aurais dû, Hal. D'ailleurs, je me demande ce que je fous ici. N'importe quel agent de chez toi ferait aussi bien l'affaire et tes terroristes ne sont pas ma tasse de thé.

— Allons, Striker, ne recommence pas à pleurnicher. Tu sais bien qu'une partie de la guérilla mexicaine est manipulée et financée par les cartels colombiens avec les narco-dollars. Tout se tient dans notre triste monde. Pour ce qui est des armes, je vais voir ce que je peux faire.

— Inutile. Cette fois, j'ai fait mon marché parmi tout ce que l'ennemi a laissé sur le champ de bataille. Ces salauds étaient bien équipés en fusils d'assaut et en explosifs, et ils ont laissé un joli petit arsenal dans la rue.

— Valdez était revendeur d'armes, rappela Brognola. Il n'a pas dû avoir de problèmes pour obtenir tout ce dont son armée avait besoin. Toujours est-il que je dois encore insister sur un point, Striker : le Président veut des résultats. Nous savons l'un et l'autre que nous avons remporté une victoire. De leur côté, les journalistes expliqueront que les forces de sécurité des Marines et la police locale ont réussi à protéger l'ambassade et l'ambassadeur d'une attaque terroriste. Ils donneront le bilan des victimes de part et d'autre et feront l'éloge de ceux qui ont réussi à stopper l'ennemi. Malgré tout, cette histoire risque de décourager bon nombre d'investisseurs et d'hommes d'affaires engagés dans les plans de coopération

économique que les Etats-Unis et le Mexique essayent tant bien que mal de développer depuis des années. Ce ne sont pas seulement les vies de citoyens américains qui sont ici menacées, mais aussi les intérêts économiques du pays.

— Tu sais bien que je ne suis pas un expert en économie. Je suis incapable de dire si les plans de coopération dont tu parles sont bénéfiques ou néfastes aux populations américaines et mexicaines. Si je suis ici, c'est avant tout pour sauver des vies et, si possible, troubler le jeu des mafias de tout poil. Si ton nouveau Président craint pour son image, qu'il fasse appel à ses conseillers en relations publiques.

Brognola réprima un soupir.

— Je dois lui faire un rapport, et j'aimerais pouvoir lui annoncer que cette histoire est déjà du passé. Mais je n'ai pas envie de lui mentir. Il y a assez de gens qui font ça, autour de lui. Ce que je peux lui dire, c'est que nos adversaires ont subi un sérieux revers et que leur nombre a considérablement diminué. Selon nos estimations, la petite armée de Valdez doit compter entre cent et cent cinquante hommes.

— Je n'ai donc plus à m'occuper que d'une quarantaine d'hommes dans le meilleur des cas, et d'une centaine dans le pire, souligna Bolan d'un ton acide. C'est largement suffisant.

— J'en ai bien conscience, mais tu peux toujours raconter au Président que les troupes adverses ont été divisées par deux et que leur leader est peut-être mort. Et que si la mission n'est pas terminée, tu as avancé de manière décisive et que l'ennemi est mal en point et en fuite.

— Attends ! Tu rêves, là ! Je ne parle pas au Président et j'espère bien que tu ne lui parles pas de moi ! Je m'appelle Mack Bolan, moi. Pour ton patron tout neuf, je suis l'ennemi numéro Un, pas le justicier blanc ! A force de m'entraîner sur des terrains qui sont les tiens – politique et international – tu cherches quoi ? A me réhabiliter, à me refaire une virginité ? Désolé, Hal, mais tu as déjà tenté le coup plusieurs fois et ça n'a pas marché. Je suis ce que je suis, j'ai une guerre perso à mener. Le reste, c'est ton problème ! Pour ta part, ne donne pas trop dans l'optimisme. Les terroristes vont sans doute aller se réfugier dans leur jungle, panser leurs blessures et réfléchir à la suite des opérations. Ils n'abandonneront pas. Les fanatiques abandonnent rarement. Valdez et ses hommes vont prendre leur temps pour digérer leur échec et préparer une autre attaque. Quelque chose de plus sûr.

— Tu as une idée ?

— Pas vraiment. Le seul autre objectif que les terroristes avaient en projet, à notre connaissance, c'est cette usine de construction automobile, au nord. Mais ils vont hésiter à s'y attaquer, maintenant.

Ils choisiront sans doute quelque chose de plus petit et de plus facile. S'en prendre à des personnalités américaines en visite dans le pays. Ou même à de simples touristes.

— On ne peut évidemment pas assurer la protection de toutes les personnes susceptibles de se trouver sur leur liste, commenta Brognola. Le mieux à faire, ce serait de trouver le repère de ces salauds et de les anéantir. Jusque-là, les autorités mexicaines n'ont jamais réussi à les débusquer, et je ne vois pas trop comment tu pourrais y arriver...

— Pour ça, il me faudrait un peu d'aide. Plus d'une trentaine de terroristes ont participé à l'attaque de l'ambassade. Le voyage de ces hommes dans la forêt pluviale, puis leur sortie quelque part aux limites de la jungle, où ils ont dû récupérer des véhicules pour se rendre à Mexico, tout cela a pu être repéré par des satellites de surveillance en orbite au-dessus du Yucatán et la partie sud du centre du Mexique. La C.I.A., l'O.N.I. et les autres agences – Y compris la tienne ! – ont plein de petits joujoux très sophistiqués qui tournent autour de la planète. Notre ami Aaron pourrait encore réaliser un de ses fameux tours de passe-passe et avoir accès à certaines informations. En découvrant d'où les terroristes venaient, nous aurons peut-être la chance de découvrir où ils se trouvent à présent.

— On ne perd rien à essayer, approuva Brognola. Je mets tout de suite Aaron là-dessus. Et tes contacts à Mexico ? Santos était le principal, et il est mort, à présent. Sa sœur peut t'être utile ?

— Elle semble avoir des sources très sûres au sein de la police et des instances fédérales, affirma Bolan. Mais je ne veux pas la pousser si je peux l'éviter. Ellena et son frère étaient très proches. Ce qui s'est passé l'a durement éprouvée. J'ai Ramon et Raul pour m'aider, à présent. Ils ont des connections, la plupart grâce à leur cousin, et ils se sont plutôt bien débrouillés pendant la bataille. Comme Karl Brunjes, d'ailleurs.

— C'est un rond-de-cuir, plus qu'un agent de terrain, non ?

— Il en a d'autant plus de mérite. L'ambassadeur aurait été tué avant que j'atteigne l'ambassade si Karl n'avait pas été aussi vigilant et n'avait pas mis son protégé à l'abri. Je n'ai aucune raison d'être satisfait de la C.I.A., jusque-là, mais Karl mérite un bon point pour quelqu'un qui occupe un poste important au sein de l'Agence.

— Entendu. Brunjes obtiendra sans aucun doute plus de coopération de la part de la Langley et des autorités mexicaines maintenant que tes prédictions à propos de l'attaque de l'ambassade se sont révélées exactes – même s'ils verront pour la plupart en lui celui qui a tiré le signal d'alarme.

— Ce qui m'importe avant tout, c'est qu'on puisse faire notre boulot correctement ici, répliqua l'Exécuteur.

— D'accord. Fais attention à toi, Mack.

Bolan coupa la communication sans un mot d'adieu, furieux contre son vieux complice.

Adolfo Valdez faisait courir son stylo sur la feuille de papier. La douleur lancinante, dans son avant-bras, se fit plus vive, mais il l'ignora. On lui avait extrait trois morceaux de plomb. Heureusement, aucune veine ou artère importante n'avait été touchée, et les dommages occasionnés aux muscles étaient mineurs. Il garderait des cicatrices, bien sûr, mais il s'en moquait. Il en avait déjà beaucoup, qu'il considérait comme autant de témoignages des violences auxquelles il avait survécu. Les vraies cicatrices qu'avait laissées la bataille de l'ambassade, elles étaient en lui.

Le raid avait été un échec. Seuls huit de ses hommes et lui-même avaient réussi à prendre la fuite, et encore : deux avaient été gravement blessés et mourraient de façon presque certaine. Cette défaite était la plus amère qu'il ait eu à affronter, parce qu'il avait lui-même préparé l'assaut. Quelqu'un d'autre avait anticipé tous ses mouvements et réussi à le vaincre sur son terrain.

De mémoire, Valdez esquissa la silhouette d'un homme grand et athlétique. Il avait un certain don pour le dessin, même s'il ne l'avait jamais vraiment cultivé. Il reproduisit le treillis et le blouson dans les moindres détails, même si les vêtements n'avaient ici que peu d'intérêt pour lui. C'était l'homme et seulement l'homme qui l'intéressait. Il avait entraperçu le visage de son ennemi. Des traits durs, une bouche sévère et des yeux emplis de volonté farouche. Si Valdez ne pouvait déterminer la nationalité de l'inconnu à son apparence, du moins avait-il l'assurance d'avoir affaire à un vétéran du combat.

Son âge aussi était difficile à déterminer. Il avait largement dépassé la quarantaine. Il pouvait être allé au Viêt-Nam. Ce pouvait être un ancien membre des unités militaires d'élite. Des Forces Spéciales, un Ranger, un Marines, quelque chose comme ça. Une expérience semblable à celle de Valdez et un savoir-faire redoutable. Les ressources stratégiques de l'homme étaient impressionnantes ; de même que son aisance avec les armes et sa façon de se déplacer.

Valdez se prit à espérer qu'il pourrait affronter seul à seul cet homme hors du commun. Sa jeunesse jouerait en sa faveur. Le poids des années pouvait peser lourdement sur un homme, notamment en terme de vitesse et d'endurance. Si jamais Valdez avait une occasion de se mesurer à lui, au poignard ou à mains nues, il verrait vraiment quel genre de pro était l'autre. Et malgré l'admiration qu'il avait pour son adversaire, il éprouverait une grande satisfaction à lui briser le cou ou à le mettre en pièces.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-on en espagnol depuis l'entrée

de la tente de Valdez.

Hector Arguello entra. Il vint jeter un coup d'œil au croquis et fronça les sourcils tandis que Valdez posait la feuille et le stylo pour se lever de son lit de camp.

— J'ai vu cet homme à l'ambassade, expliqua-t-il. C'est lui qui m'a blessé et a abattu plusieurs de nos camarades. Je suis à peu près certain que c'est le même que j'ai aperçu sur la colline, la nuit où on nous a attaqués, au garage. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour l'observer, chaque fois, mais je suis à peu près sûr de moi. C'est un combattant d'exception. Un incroyable...

— Cet homme n'est pas important, coupa Arguello. Il est tout seul, alors que nous avons contre nous les gouvernements américain et mexicain. Tu sembles croire qu'il s'agit d'une affaire personnelle entre cet homme et toi. Oublie ça. Nous combattons pour une cause et, si nous échouons, nous risquons gros – à commencer par nos vies.

Valdez fixa Arguello. Ce petit crétin au visage lisse avait une certaine audace de s'adresser à lui de la sorte. Néanmoins, Valdez le respectait et savait qu'il n'avait pas tort.

— Tu as raison, l'ami, lui dit-il. Nous venons de connaître notre plus grosse défaite depuis que nous nous sommes lancés dans cette guerre. Comment allons-nous nous en remettre ? Que ferais-tu, maintenant ?

— Commençons par faire le point sur nos pertes et remplaçons tout ce qui manque, répondit l'autre. Le bilan risque d'être lourd. Pour ce qui est des hommes, ce n'est pas la priorité. Nous pouvons aussi bien recruter au sein des populations mécontentes. Donne-leur une raison de croire en toi et ils se battront presque pour se joindre à nous.

— A quelles pertes fais-tu allusion ?

— C'est évident. Nous avons laissé quatre de nos véhicules à Mexico. Bien sûr, il nous est possible de voler des voitures et des camions, mais en trouver en bon état, avec moteurs puissants et pneus fiables, n'a rien de facile. Tu avais mobilisé un arsenal important pour attaquer l'ambassade. Et tu n'as pas rapporté grand-chose. Si nous avons assez de fusils d'assaut et de pistolets-mitrailleurs pour la plupart des hommes du camp, il ne nous en reste pas suffisamment pour offrir des armes aussi modernes à nos nouvelles recrues. Nous ne disposons plus que de deux lance-grenades, nous sommes pratiquement à court de grenades à main et nous allons bientôt manquer de munitions pour la plupart de nos armes.

— On dirait que tu as passé un certain temps à faire l'inventaire, remarqua Valdez.

— Si tu penses que je me trompe, vérifie par toi-même. Le fait est, Adolfo, que les rebelles sont venus à toi parce que tu offrais quelque chose que les autres n'offraient pas. Tu clamaï haut et fort ton

intention de passer à une action plus offensive contre le gouvernement et les Américains; et pour cela, tu affirmais pouvoir assurer un vrai savoir-faire militaire, ainsi que du matériel et des armes de meilleure qualité à tes troupes. A présent, suite à l'échec que nous venons de connaître, les hommes ont quelques doutes sur ton aptitude à organiser des missions avec succès, et, pour ne rien arranger, on commence à manquer de tout. Si tu veux rester à la tête de tous ces gens, il va falloir que tu fasses quelque chose pour ça, et vite.

— Pour ce qui concerne les armes, je n'ai plus vraiment de réserve, dit Valdez. J'ai tout fait passer ici en contrebande avant de quitter les Etats-Unis. Et je n'ai pas d'argent non plus. Toutes mes économies sont passées dans ce projet. L'argent liquide de notre trésorerie courante est tout ce qui me reste.

— J'en suis bien conscient, répliqua Arguello. Mais nous avons absolument besoin d'autres armes et de matériel supplémentaire. Autant dire qu'il nous faut plus d'argent. Un argent qui pourrait d'ailleurs aussi nous servir à remonter le moral des troupes.

— Ce sont des combattants de la liberté, pas des mercenaires ! Ils ne nous ont pas rejoints pour gagner de l'argent.

— Tu as été soldat. Tu ne t'es pas engagé dans l'armée des Etats-Unis pour l'argent, j'imagine; tu avais des raisons patriotiques de le faire. Cela ne t'empêchait pas d'attendre ta solde tous les mois. Nos hommes ont laissé des gens derrière eux – parents et amis – pour rallier notre cause. Ils ont besoin d'encouragement, de signes qui soient autant de promesses de la vie meilleure que nous pouvons leur apporter. Avec un peu d'argent dans leurs poches, ils se sentiraient mieux.

— Ils n'ont pas besoin d'argent ici, Hector. Nous sommes en pleine jungle. Qu'est-ce qu'ils foutaient avec de l'argent ici, bon sang ?

— Le dévouement à une cause est lié à des principes et à des convictions, pas à la logique. Tout ce qui pourra les amener à croire en toi et renforcer leur conviction jouera en ta faveur.

— Tu es donc en train de m'expliquer que nous avons besoin d'argent. Et moi qui pensais que le capitalisme et le matérialisme ne t'inspiraient que mépris ! Tes anciens camarades communistes seraient déçus de t'entendre, Hector.

— Le communisme est mort, déclara Arguello d'un ton sec. Tu n'en as pas entendu parler ? Que l'argent soit ou non à l'origine de tous les problèmes de ce monde, il nous en faut.

— Et tu as une idée de l'endroit où on pourrait en trouver ?

— Là où d'autres l'ont trouvé avant nous. Dans les banques. En les dévalisant. A moins que tu aies une autre idée pour trouver rapidement du cash.

— Je sais que tes camarades communistes et toi avez pas mal

pratiqué l'exercice dans les années 70. Mais tu disais toi-même que la situation a évolué. Les banques ne conservent plus dans leurs coffres autant d'argent qu'à l'époque. Elles sont en contact direct avec la police, elles disposent d'alarmes silencieuses, d'ordinateurs et de toutes sortes de gadgets technologiques qui posent beaucoup de problèmes aux braqueurs d'aujourd'hui.

— Nous récupérerons moins d'argent que par le passé, voilà tout. Les choses restent assez simples : on rentre, on leur dit de nous donner le fric, on récupère ce qu'on peut et on se tire au plus vite. La sécurité des banques de ce pays n'est pas la même qu'aux Etats-Unis.

— Il n'empêche que c'est prendre beaucoup de risques pour un profit assez faible. On aurait de meilleurs résultats en s'attaquant à une pharmacie ou même un supermarché.

— Ça, c'est toi qui le dis, affirma Arguello. Moi, je peux t'assurer qu'ils ont toujours de l'argent dans les banques. Ça, ça n'a pas changé. Laisse-moi me charger de ça. J'ai une certaine expérience. Toi, tu es recherché. Ta couverture ne vaut plus rien : les *federales*, la police et ce *gringo* en savent beaucoup sur toi. Je passe bien plus inaperçu, et je pense avoir de meilleures chances pour cette mission.

— Tu as sans doute raison, Hector...

— Nous avons dans nos rangs quelques hommes qui ont aussi une expérience des braquages. Laisse-moi en prendre quatre ou cinq. Pas des têtes brûlées. Je ne veux pas de fusillade, sauf si on y est obligés. Il me faudrait aussi au moins un véhicule et un bon chauffeur.

— Tu auras le meilleur, Hector, assura Valdez. Mais sois prudent. J'ai assez de problèmes comme ça : je ne voudrais pas en plus perdre mon conseiller en chef.

— Ne t'inquiète pas.

Arguello désigna le croquis de Valdez.

— Et tâche aussi de ne pas trop t'inquiéter à propos de cet homme.

Valdez jeta un coup d'œil vers le dessin et fronça les sourcils.

— Qui que ce soit, je suis sûr qu'il pense à moi et que nous n'avons pas fini d'entendre parler de lui.

Il laissa s'en aller son bras droit sur un dernier sourire. Mais dès qu'il eut le dos tourné, Valdez fit la grimace. L'autre avait raison, mais comment lui dire que le pognon ne manquait pas, qu'il en avait de quoi vivre en pacha jusqu'à la fin de sa vie, mais qu'il n'était pas question de le jeter dans une révolution dont il n'avait rien à foutre ? Quant à son commanditaire, son vieil ami Ramirez, le plus gros des patrons de la drogue en Colombie, comment se tourner vers lui la main tendue, après une série d'échecs retentissants ? Il fallait vraiment qu'il s'occupe de ce type. A lui tout seul, il semait plus de merde que tous les flics de la terre et Valdez était sûr qu'il ne remonterait la pente qu'après avoir troué la peau de ce salaud...

CHAPITRE VIII

Jack Grimaldi suivit la rampe d'accès à la porte 43 de l'aéroport international de Mexico. Il sourit en apercevant Mack Bolan, lequel était accompagné de deux hommes remarquablement identiques. Grimaldi serra la main du Guerrier, qui lui présenta rapidement ses deux compagnons, Ramon et Raul.

— J'ai entendu parler de vous, déclara Grimaldi aux jumeaux. Au fait, mon passeport porte le nom de Jake Grissim. Essayez de vous en souvenir. J'ai déjà eu assez de problèmes comme ça, vu qu'ils m'ont refile cette couverture au dernier moment.

— Je sais, dit Bolan. On a été prévenus de ton arrivée juste à temps pour pouvoir venir te chercher. Allons récupérer vos bagages, monsieur Grissim.

Ils se joignirent à tous les passagers qui venaient d'arriver et s'apprêtaient à passer la douane, avant d'aller rejoindre la zone de réception des bagages. Il y avait assez peu de ressortissants américains dans l'avion qui avait amené Grimaldi. La nouvelle d'actions terroristes contre des citoyens américains avait visiblement découragé ceux qui voulaient venir faire du tourisme dans la capitale.

L'Exécuteur nota que la sécurité à l'intérieur de l'aéroport avait été renforcée, mais plus pour parer à d'éventuelles actions de sabotage que pour surveiller l'entrée de trafiquants dans le pays. Valdez ne tenterait rien ici, Bolan en était certain. En revanche, il n'avait pas d'idée sur la prochaine cible ni sur le temps qu'attendraient les terroristes avant de passer de nouveau à l'action.

Quand Grimaldi eut réglé les formalités douanières, il rejoignit Bolan et les jumeaux. Les quatre hommes parlèrent peu tandis qu'ils quittaient l'aéroport et se dirigeaient vers la camionnette stationnée dans la section réservée aux visiteurs. Ils chargèrent la valise de Grimaldi à l'arrière du véhicule et montèrent à bord. Raul, qui avait pris le volant, s'insinua bientôt dans le flot dense de la circulation.

— Mike nous a dit que vous étiez pilote, monsieur Grissim, dit Ramon. Si vous envisagez de survoler la jungle pour tenter de repérer le camp de base des terroristes, autant vous dire tout de suite que les militaires ont déjà essayé plusieurs fois. Sans aucun résultat.

— Je sais, ouais, répondit Grimaldi. Mais nous espérons pouvoir profiter d'informations nouvelles, à partir des satellites de surveillance. Et puis, à part ça, vous pouvez toujours avoir besoin d'un hélico pour vous transporter ou vous apporter un soutien aérien.

— Nous avons souvent travaillé ensemble, expliqua Bolan. Jake est le meilleur pilote de combat que je connaisse.

En fait, il était très content de l'avoir avec lui, ne serait-ce que pour le support moral qu'il lui procurerait.

— Nous pourrions compter sur la coopération des autorités via Karl Brunjes, de l'ambassade, indiqua encore Bolan. La façon dont nous avons mis en échec les terroristes semble avoir décidé les *federales* et les autres organisations mexicaines à nous aider par tous les moyens.

— C'est parce que nous avons eu des résultats là où personne n'en avait eu, déclara Raul.

— Le succès, ça ne se discute pas, dit Grimaldi. Et la C.I.A. ? Toujours aussi peu coopératifs pour le matériel ?

— Karl est leur chouchou, à présent, expliqua Bolan. Dans ces conditions, je ne pense pas que tu auras le moindre problème pour obtenir de l'équipement pour un hélico. Des capteurs de chaleur, des appareils de vision nocturne, des radars dernier modèle et tout ce qui te semblera pouvoir fonctionner sur ton appareil.

— Et où est-ce que je vais trouver un hélico ? Dans un journal de petites annonces ?

— C'est l'armée mexicaine qui nous en fournira un. De préférence un Bell. Je sais que tu es familier avec la marque.

— Tout juste, approuva Grimaldi. Mais il faudra que j'effectue quelques réglages et modifications de mon cru et que je fasse au moins un vol d'essai avant de partir sur le terrain. Si jamais il y a quelque chose qui ne va pas avec l'hélico ou avec ses accessoires, je préfère le savoir et pouvoir résoudre ça avant de me retrouver dans une zone de combat.

— On te donnera tout ce dont tu auras besoin, assura Bolan. Y compris du temps, on l'espère, pour que tu puisses effectuer les vérifications nécessaires. Ça dépendra un peu des terroristes...

— Ils se sont manifestés, depuis le raid de l'ambassade ? demanda Grimaldi.

— Non. Les militaires et les *federales* ont fouillé la ville et ses environs. Ils avaient établi des barrages, aussi, mais les tueurs ont abandonné leurs véhicules. Ils ont réussi à s'enfuir, même si personne ne sait exactement comment ils ont réussi. Valdez ne figurait pas parmi les corps des victimes récupérés devant l'ambassade. Il a été blessé dans l'affrontement, mais ce salaud est toujours dans le coup. Et il ne va pas lâcher le morceau. La question est maintenant de savoir combien de temps l'ennemi va rester planqué et ce qu'il va tenter.

— Le mieux, ce serait qu'on localise ces fils de putes et qu'on les écrase avant qu'ils fassent encore des dégâts, observa le pilote.

— Ouais, ce serait l'idéal, approuva l'Exécuteur, goguenard.

La camionnette gagna le parking privé qui se trouvait derrière la quincaillerie des jumeaux. Ils continuaient d'utiliser l'endroit comme

base, car il était à la fois proche de l'ambassade américaine, du quartier général de la police de Mexico et de la Division de la Sécurité Interne de la capitale. Raul stoppa le véhicule, et ils se dirigèrent vers le bâtiment. Ellena Santos leur ouvrit la porte.

Elle était fatiguée, avec une expression sévère et malheureuse. Bolan ne s'attendait pas à la trouver là. La mort tragique de son frère l'avait physiquement et émotionnellement vidée.

— Nous pensions que vous alliez passer la journée à vous préparer pour... Miguel, lui dit Ramon.

— Les funérailles ont lieu demain, expliqua-t-elle. Et il n'y a rien d'autre que je puisse faire pour l'instant sinon poursuivre ce qu'il avait commencé. Quand tout sera terminé, je m'intéresserai au futur, à mon futur, mais j'ai la conviction que mon frère ne reposera en paix que lorsque cette affaire sera réglée.

Bolan hocha la tête.

— Nous allons avoir besoin de vous. Vous avez toujours des contacts avec les autorités...

— Je viens justement d'avoir des nouvelles, confirma Ellena en ouvrant son grand sac à main. Il se pourrait que nous ayons une piste. Une banque a été dévalisée ce matin à Veracruz. Les voleurs ont tué un garde de la sécurité et deux guichetiers. Ils ont réussi à s'enfuir avec vingt mille pesos.

Elle sortit plusieurs photos du sac et expliqua qu'elles avaient été tirées à partir des bandes des caméras de surveillance de la banque. Un agrandissement montrait un homme au visage rond, avec des lunettes de soleil et une casquette.

— C'est un détective de la Brigade Criminelle qui pense avoir reconnu ce braqueur parmi les autres, expliqua Ellena. Il était visiblement le chef du gang. Nous avons effectué une recherche informatique sur les criminels en liberté connus pour avoir effectué des attaques de banques. Un nom s'est imposé, qui collait avec la description de cet homme – en lui ajoutant une vingtaine d'années.

Elle fouilla de nouveau dans son sac et en sortit la photocopie d'un dossier concernant un certain Hector Arguello.

— Il doit aujourd'hui approcher la cinquantaine. Il y a plus de vingt ans, il était un de ces jeunes gens en colère du mouvement d'extrême gauche du 23 Septembre. Vous en avez sûrement entendu parler.

— Je pensais qu'il n'en restait plus rien, remarqua Grimaldi.

— En effet, mais tous les membres de 23 Septembre n'ont pas été capturés ou tués. Certains sont restés définitivement à l'écart, d'autres ont commis des crimes pour lesquels ils ont payé. Arguello a été impliqué dans de nombreuses affaires. Il est toujours recherché pour tentative de trahison et de renversement de la République du Mexique

par la force et la violence, pour meurtre, kidnapping et plusieurs charges pour vol à main armée. Ce qui inclut le trafic de drogue et des braquages de banques, effectués pour financer le mouvement lorsque celui-ci existait encore.

— Il est donc possible que notre homme ait rejoint Valdez, commenta Bolan, et qu'il ait renoué avec sa vieille habitude de se rendre dans les banques avec une arme pour emprunter de l'argent. Valdez n'est pas un communiste, mais Arguello a dû perdre ses vieilles illusions politiques et il doit être prêt à rejoindre toute organisation qui voudra bien de lui. Valdez est sans doute assez malin pour mesurer l'utilité d'une recrue aussi expérimentée qu'Arguello au sein de son armée. Quelqu'un qui, comme lui, a réussi à échapper aux autorités de son pays pendant plus de vingt ans doit avoir de bons conseils à donner.

— Peut-être, oui, approuva Ramon. Mais il est possible que cette attaque de banque n'ait aucun rapport avec Valdez; qu'Arguello travaille pour son propre compte. On pourrait imaginer qu'il a décidé de profiter de la mobilisation policière autour du terrorisme pour reprendre du service.

— Je préfère pour l'instant conserver l'hypothèse qu'il y a un lien, suggéra Bolan. Nous sommes tous d'accord pour dire que Valdez n'a pas beaucoup de monde derrière lui. Il a probablement perdu la moitié de ses hommes et une part importante de son arsenal. J'ai aussi la conviction qu'il finance l'opération avec des fonds généreusement offerts à lui par la mafia pour déstabiliser la présence américaine en Amérique latine. Et ses commanditaires vont sûrement le lâcher après ses échecs à répétition. Cela signifie donc qu'il est peut-être à court de personnel, d'armes et d'argent.

— Le dernier point est le plus important, intervint Grimaldi. S'il est en mesure de trouver de l'argent, il pourra acheter des flingues et attirer à lui des nouvelles recrues.

— Même si vous êtes dans le vrai, je ne vois pas en quoi cela va nous aider à trouver sa bande, souligna Raul. Vous pensez qu'ils vont essayer de s'attaquer à d'autres banques ?

— Vingt mille pesos, ça fait combien en dollars américains ? demanda Grimaldi.

— Moins de dix dollars, répondit Ellena.

— Bon sang ! fit le pilote. Ils ont tué trois personnes pour moins de dix dollars ?

— Ça n'est vraiment pas de chance pour Arguello, et encore moins pour ceux que ses hommes et lui ont assassinés, dit Bolan. Ils vont sans doute être obligés d'attaquer d'autres banques ou de trouver de l'argent par d'autres moyens. Il nous est évidemment impossible de surveiller toutes les banques à travers le Mexique, mais on devrait

pouvoir essayer de déterminer quelles cibles sont susceptibles d'intéresser les terroristes. Des cibles les moins risquées possibles et les plus profitables.

— Le Mexique est gros producteur de pétrole, souligna Grimaldi. Ceux qui travaillent dans ce secteur doivent gagner des sommes considérables, et il faut bien qu'ils déposent quelque part ne serait-ce qu'une partie de leurs bénéfices.

— Je crois savoir que la plupart des profits de ce secteur sont convertis en chèques au porteur, déclara Ramon. Nous savons que notre monnaie est très dévaluée par rapport au dollar américain. Le Mexique a toujours souffert d'une forte inflation et toutes les grandes entreprises d'ici le savent. Elles ont donc tendance à convertir leurs profits en chèques au porteur pour des raisons de sécurité ou à investir directement en marchandises ou en biens immobiliers.

— Vous avez dit qu'Arguello était recherché pour kidnapping, rappela Bolan à Ellena. Il pourrait essayer cette méthode pour toucher une rançon. Je pense aussi aux comptoirs de change qu'il y a à travers le pays et qui échangent des devises étrangères contre des pesos mexicains et des chèques au porteur. Ils ont forcément beaucoup d'argent en réserve... probablement en dollars américains et pesos.

— Oui, fit Grimaldi. Et je suis sûr qu'en y réfléchissant encore un peu, on obtiendrait un bon millier de cibles potentielles, sans même tomber sur la bonne. Comment espérer pouvoir tout surveiller ? Il faudrait au moins l'aide de tous les flics, locaux et fédéraux, de ce pays.

— Il n'empêche que nous devons alerter les autorités, répliqua Bolan. A défaut de couvrir tout le pays, ils pourraient avoir de la chance et cueillir Arguello en pleine action. Et sauver des vies, par la même occasion. Occupez-vous de ça pendant que je monte à l'étage. Je dois avoir une petite discussion en privé avec Hal.

Grimaldi se tourna vers lui.

— Je ne vois pas trop ce que je peux faire ici, et j'ai horreur d'avoir l'impression de perdre mon temps. Ton copain, à l'ambassade, devrait avoir un colis pour moi; et j'aimerais commencer à travailler sur cet hélicoptère aussi tôt que possible.

— Pas de problème. Ramon, ou Raul, te conduira pour aller voir Karl, puis jusqu'au hangar où t'attend ton nouvel appareil.

Bolan se tourna vers Ellena.

— C'est du bon travail, ajouta-t-il. Grâce à vous, je crois que nous tenons une piste, aussi fragile soit-elle.

Elle esquissa ce qui ressemblait presque à un sourire.

— Nous verrons.

Bolan résuma à Brognola tous les éléments nouveaux survenus

depuis l'arrivée de Grimaldi. Le chef des Black Warriors posa ses coudes sur la table de conférences et posa son menton sur ses poings tandis qu'il considérait le possible lien entre le braquage de banque d'Arguello et l'organisation terroriste de Valdez.

— On dirait que notre homme est dans la merde, observa-t-il. S'il comptait sur ce braquage pour acheter des armes et financer ses projets, c'est raté. Il aura de la chance s'il peut s'acheter un petit couteau de chasse.

— Ne sous-estime pas Arguello parce qu'il s'est trompé dans le choix de sa cible, rétorqua Bolan. Cela faisait sans doute un certain temps qu'il n'avait pas dévalisé de banque, et il ne devait pas mesurer à quel point les guichetiers ont réduit leurs réserves d'argent en caisse. Il ne fera pas deux fois la même erreur. Au vu de son parcours, c'est loin d'être un idiot.

— Très bien, admettons que tu aies raison. Tu n'as aucune idée de ce qu'il va entreprendre, ni de l'endroit où il va se manifester. Même si tu peux compter sur l'appui de la police et des fédéraux, Arguello pourrait frapper une bonne demi-douzaine de fois avant qu'on soit en mesure d'assurer une protection sérieuse des cibles potentielles.

— En fait, je préférerais qu'on se concentre sur un autre point – sur le fait que les terroristes, dès qu'ils auront de l'argent, essaieront d'acheter des armes aux Etats-Unis. Je ne vois pas pourquoi Valdez ne profiterait pas de ses relations et anciens copains.

— Bien vu, Striker, reconnut Brognola. Nous allons dresser une liste des associés connus de Valdez et les mettre sur écoute et sous surveillance aussi vite que possible.

— Il y a toujours la possibilité que Valdez tente de les contacter par radio ondes courtes plutôt que par téléphone. On devrait effectuer un balayage des fréquences radio au cas où ils essaieraient ce mode de communication.

— Nous sommes toujours en train de rassembler et analyser les données transmises par les satellites espions. A ça, il va falloir qu'on ajoute maintenant la recherche d'éléments concernant Arguello et sa bande de braqueurs.

Bolan entendit quelqu'un dans l'escalier. Il se tourna vers la porte et aperçut Ellena, qui s'approchait. En le voyant assis près du téléphone, elle s'arrêta devant le seuil.

— Désolée de vous déranger, mais je viens de parler avec ce détective de la brigade criminelle. Il m'a annoncé qu'une autre attaque importante a eu lieu il y a à peine quelques minutes. Apparemment, c'est Arguello et sa bande. Cette fois, ils ont frappé à Acapulco. Personne n'y était préparé; on ne s'attendait pas à ce que les terroristes agissent aussi rapidement et choisissent une cible aussi éloignée de la précédente.

— Une autre banque ? demanda Bolan.

— Un de nos plus grands hôtels, un de ces établissements de luxe qui accueillent les touristes les plus fortunés. Les voleurs ont pris les gens de la sécurité complètement au dépourvu. Ils étaient loin de s'imaginer qu'on les attaquerait comme ça, au grand jour. Les autres ont obligé le personnel à ouvrir les coffres et ils sont repartis avec à peu près tous les bijoux et l'argent liquide. D'après les estimations du directeur de l'hôtel, il pourrait y en avoir pour deux millions de dollars.

— Deux millions de dollars, répéta Bolan dans l'émetteur du téléphone. On dirait que Valdez a maintenant de quoi s'acheter un peu plus qu'un couteau de chasse.

— Bon, on fait notre possible pour t'obtenir des infos rapidement, répliqua Brognola.

— Il vaudrait mieux, remarqua l'Exécuteur. Parce qu'il semble maintenant évident que la partie adverse ne perd pas de temps. Et moi, je ne suis bon que pour les guerres éclairs !

CHAPITRE IX

Garrett Farrel ne s'attendait pas à avoir un jour des nouvelles de Al Valdez. Et ça ne l'enchantait guère de découvrir que l'autre avait laissé un message sur son répondeur téléphonique, chez lui. Au moins ce fils de pute n'avait-il pas donné son vrai nom; en revanche, il avait laissé un numéro de téléphone dont l'indicatif était celui du Mexique. Les fédéraux mettaient souvent la ligne de Farrel sur écoute, et ils savaient que Valdez avait émigré de l'autre côté de la frontière, vers le sud.

Comme souvent ces derniers temps, Farrel se demanda si Valdez avait quoi que ce soit à voir avec tout le merdier terroriste dont il avait entendu parler à la télé et qui coïncidait étrangement avec son arrivée là-bas. Ils avaient travaillé ensemble pendant presque deux ans, mais n'étaient jamais devenus amis. Valdez n'aimait pas les *Anglos*, les Américains blancs, et Farrel n'était pas mieux disposé à l'égard des *Hispanics*, les Hispano-Américains. Ils étaient trop impulsifs pour faire de bons hommes d'affaires; trop occupés à faire la preuve de leur machisme et à régler leur compte à ceux qui leur posaient des problèmes. Tout le temps qu'ils perdaient alors était du temps qu'ils ne passaient pas à gagner de l'argent.

De l'argent, ils en avaient fait pendant un moment. Farrel ne remettait pas en cause l'enthousiasme de Valdez dès qu'il s'agissait de prendre des risques en allant se traîner au Mexique et dans les autres pays d'Amérique latine pour conclure des marchés avec des soi-disant révolutionnaires, des syndicats de la cocaïne et autres cinglés dont aucune personne saine d'esprit n'aurait voulu s'approcher. Valdez avait un léger grain. C'était peut-être la raison pour laquelle il était si efficace dès qu'il s'agissait de mener des affaires avec d'autres *Hispanics* maboules. Farrel pouvait fournir les flingues, les explosifs et les munitions, mais il lui fallait des gens de confiance pour l'aider dans la distribution et la vente auprès des personnes intéressées par ses produits.

Tout le monde voulait des flingues, et Farrel s'était fait une fortune en vendant des armes au marché noir. Dans le genre, son entreprise était une des plus florissantes de Floride. Il obtenait ses armes directement des usines d'assemblage des fabricants. Il connaissait aussi les importateurs qui passaient en contrebande quelques produits pour arrondir leurs fins de mois, ou quelques flics véreux qui faisaient leur marché dans les réserves d'armes confisquées pour les lui vendre – alors que, officiellement, elles n'existaient plus. La spécialité de Farrel était le matériel militaire, notamment les fusils automatiques et les pistolets-mitrailleurs. Il fournissait aussi des lance-roquettes, des

mitrailleuses M-60, et de temps en temps quelques pièces vraiment imposantes. Pour mettre un terme à son commerce, il ne voyait qu'un moyen : que les fabricants cessent de produire ces armes pour l'armée américaine. Car il y aurait toujours des amateurs. Farrel pouvait acheter un flingue de façon illégale pour cinq cents dollars et le revendre quatre fois plus cher dans la même journée.

Toute affaire était bonne à prendre pour Garrett Farrel mais, comme beaucoup de gens, il se montrait plus clairvoyant quand il s'agissait d'identifier les problèmes chez les autres que pour s'occuper de ses problèmes à lui. Il aimait trop les voitures, les femmes et les drogues – les plus chères dans les trois cas –, et il avait dilapidé des centaines de milliers de dollars pour satisfaire sa frénésie de consommation. Si on ajoutait à cela les dépenses propres à ses affaires – le personnel pour obtenir les armes et les distribuer, les frais de transports et ceux d'avocats quand il fallait le faire sortir de prison –, il ne lui restait pas grand-chose de côté.

Bien sûr, Farrel vivait dans une belle maison Art Déco de la banlieue de Miami, mais il avait deux mois de retard sur les traites parce qu'il avait trop dépensé pour se remplir le nez de cocaïne. Il savait qu'il ne posséderait jamais cette maison s'il continuait ainsi à jouer les mauvais payeurs; il savait aussi qu'il avait besoin de se construire un nid pour le futur. S'il était bon pour gagner de l'argent, et encore meilleur pour le dépenser, Farrel n'avait jamais vraiment brillé lorsqu'il s'agissait de faire des économies. Il se disait souvent que s'il réussissait un gros coup, un vraiment gros coup, il mettrait tout de côté pour sa retraite. Car, tôt ou tard, il devrait se ranger du gros business. Il avait eu de la chance : il n'avait pas eu de peine sérieuse à purger en prison; mais il n'était pas dupe : la chance ne durait pas. Si les fédéraux et la police étaient au courant de ce qu'il trafiquait, ils n'avaient jamais été fichus de prouver quoi que ce soit. Mais cela pouvait changer et le syndicat ne le couvrirait pas éternellement.

Farrel pensait à tout cela, à bord de son élégante Mercedes noire, alors qu'il se rendait au Royal Blue Restaurant. C'était son point de chute favori pour aller boire un cocktail à l'heure du déjeuner ou en fin d'après-midi, et l'endroit avait comme atout de posséder une cabine téléphonique publique, bien isolée dans son box de bois et de verre. Il n'avait pas vraiment envie de contacter Valdez, mais l'autre avait forcément besoin d'armes pour avoir laissé un message. Peut-être était-ce le gros coup que Farrel attendait tant.

Il stationna sa voiture, entra dans le restaurant et se dirigea droit vers la cabine. Il sortit un répertoire de sa poche et y prit un petit morceau de papier, qu'il déplia pour lire le message qu'il avait retranscrit à partir de son répondeur. Valdez s'était présenté sous le

nom de Vie Sharp, indiquant qu'il appelait sur les conseils de Jason. Il s'agissait du langage codé que Farrel utilisait pour son travail, au cas où son téléphone serait sur écoute. Sharp faisait allusion à la calculatrice de Farrel, de marque Sharp. Comme sur la majorité de ce type de machines, les chiffres étaient disposés en trois rangées horizontales : 7-8-9 sur la première; 4-5-6 sur la seconde; et 1-2-3 sur la troisième.

Le numéro de téléphone que Valdez avait laissé devait être décodé à partir du clavier de la calculatrice. Le chiffre 1 était en réalité le premier sur la calculette – soit le 7. 2 serait remplacé par 8, et ainsi de suite jusqu'à 9, qui serait remplacé par le 3. Seul le 0 restait inchangé.

Jason était une allusion aux films de la série *Vendredi 13* et au tueur à masque de hockey. Farrel était un fana de cinéma. Jason signifiait 13 – et dans ce cas, 13 heures. Consultant sa montre, il espéra que Valdez avait pensé à un éventuel décalage horaire, parce que lui se référait à l'heure de Miami, sans savoir quelle heure il pouvait être au Mexique.

Il ouvrit un rouleau de pièces de vingt-cinq cents et mit pour dix dollars dans le téléphone. Il composa le numéro. Il y eut une sonnerie, et une voix répondit aussitôt après.

— C'est Vie Sharp.

— Salut, Vie, répondit Farrel. Ça se passe bien, au Mexique ?

— J'ai été très occupé.

— Par des choses dont j'aurais pu entendre parler ?

— Tu veux vraiment savoir ?

— Non, je ne crois pas, reconnut Farrel. Dis-moi juste de quoi tu as besoin. Mais n'attends pas de faveurs, Vie. Tu es juste un client comme les autres, maintenant.

— J'en ai conscience, affirma Valdez. J'ai besoin des trucs habituels. Le meilleur que tu pourras obtenir et le plus vite possible. Au moins deux cents fusils, cent cinquante pistolets-mitrailleurs et mitraillettes, vingt ou trente mitrailleuses, et au moins la même quantité de lance-roquettes et de lance-grenades. Bien sûr, il nous faut des munitions pour tout ça, avec en plus environ cinq cents grenades à main M-25 et vingt kilos de C-4. J'aimerais que la première livraison soit effectuée dans deux jours...

— Attends, Vie, je suis encore en train de noter. Je ne suis pas un roi de la sténo. Et ta commande est du genre sérieux, mec. Ça va coûter cher. Dans les... huit ou neuf cent mille dollars, au moins. Tu veux déclencher une guerre ?

— Tu pourrais faire un meilleur prix, remarqua Valdez. Nous le savons tous les deux. Mais je m'attendais à une addition de cet ordre. Le premier paiement sera effectué à la première livraison et se montera à quatre cent cinquante mille dollars. Allez, on arrondit à

cing cent mille. Ça ira ?

Farrel se mordit la langue. Surtout, il ne devait pas laisser entendre son excitation. Alors qu'il avait peut-être à portée de main le gros coup qu'il espérait tant, il ne tenait pas à ce que Valdez entende à quel point cette affaire lui importait.

— Tu as ce genre de somme à ta disposition, Vie ? demanda-t-il.

— Plus que ça, assura Valdez. Si tout se passe bien lors des livraisons et que nous sommes contents de la marchandise, tu peux espérer d'autres commandes de notre part dans le futur.

— D'accord. Je crois que le marché est conclu.

Tout en raccrochant, Farrel se frotta le nez. Avec ce qui se préparait, il pouvait se permettre d'appeler son dealer et lui commander quelques grammes de sa meilleure coke. Ouais, ce soir il allait faire la fête. Au programme : des filles, de la dope, et du bon temps. Avec l'énorme somme d'argent qu'il avait à portée de la main, et même si le syndicat en prélevait une bonne part, il pensait pouvoir économiser assez pour se retirer, sans pour autant devoir renoncer à ses habitudes...

Installé dans une Honda de location, sur le parking du Royal Blue, John Tureau – un jeune agent du Black Warrior Group – attendait Garrett Farrel près de sa grosse Mercedes noire. Cela faisait déjà un moment qu'il se trouvait là, et l'autre n'était visiblement pas venu juste pour passer un coup de fil. Il prenait son temps, enchaînant probablement les cocktails et draguant les serveuses. Tureau espérait que son gibier n'allait pas passer la journée dans le restaurant.

Alors qu'il commençait à s'impatienter sérieusement, il vit son homme sortir de l'établissement. On lui avait fait passer quelques photos, au Ranch, mais, dans la réalité, Farrel semblait plus lourd, et son visage était plus bouffi au niveau des yeux et des joues. Le soleil parut le prendre par surprise, car il chancela sur des jambes mal assurées et chercha ses lunettes de soleil.

Tureau glissa la main sous sa veste en même temps qu'il ouvrait la portière de l'autre, sortant de son holster un Smith & Wesson .38 à canon court. Une fois dehors, il cacha l'arme derrière sa cuisse. Comme il gagnait d'un pas traînant l'arrière de la voiture, il sourit à Farrel, qui approchait.

Farrel ralentit.

Il avait pas mal bu et ses capacités de jugement s'en ressentaient, mais il savait que quelque chose ne tournait pas rond. Ce petit jeune homme, avec son costume bon marché et sa cravate criarde, était soit un truand sans aucun goût soit un flic. Dans les deux cas, il avait le mot « ENNUIS » écrit sur le front. Le bonhomme mit rapidement fin au suspense en exhibant une carte d'identité ornée d'un badge doré.

— Cette chose dit que je suis John Tureau, du *Justice Department*, annonça-t-il. J'ai besoin de te parler, Farrel. Tu as entre cinq et vingt ans à me consacrer ?

Farrel écarta les mains, les paumes bien exposées. Il avait dans l'idée que ce soi-disant fédéral avait une arme, hors de vue, et il voulait lui montrer que lui n'était pas armé.

— Vous travaillez pour le *Justice Department*, avec une cravate pareille, dit-il. Vous espérez vraiment me faire avaler ça ?

Tureau fit glisser l'étui sur le coffre de la Honda.

— Amène-toi et jette un coup d'œil là-dessus, suggéra-t-il. Et pendant que tu y es, tu poses tes mains sur la voiture et tu te mets en position. Pas la peine de faire le con, Farrel. Tu sais très bien de quoi je parle.

Le dealer jura entre ses lèvres, mais obéit. Il plaqua ses mains sur la Honda et écarta les jambes. Tureau sortit une paire de menottes.

— Tu vas m'arrêter, enfoiré, ou c'est juste du harcèlement ? J'ai une affaire en cours contre le F.B.I. et le B.A.T.F. pour harcèlement anticonstitutionnel. On dirait que je vais vous mettre aussi sur la liste.

— En fait, tu es en état d'arrestation. Ne t'inquiète pas. Je te lirai tes droits dès que je t'aurai fouillé et passé les menottes.

— Mais bon sang, quelle est la charge que... ?

Farrel avait commencé de se tourner en parlant et décollé ses mains de la voiture. Tureau exhiba aussitôt le .38, et le revendeur d'armes eut vite fait de remettre ses mains sur la Honda.

— On a toute une tripotée de charges contre toi, vieux. Tu vends des armes illégales et des explosifs, tu aides un terroriste international – ce qui fait d'ailleurs de toi un complice de ses crimes, parmi lesquels on trouve notamment le trafic de drogue, le meurtre, la trahison, le complot...

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler et je veux mon avocat. Vous n'avez rien contre moi.

— Déjà, dans une minute, j'aurai ces menottes, répliqua Tureau. On a aussi un enregistrement de ta conversation avec un certain Adolfo Valdez. Tu lui as parlé il y a moins de deux heures de ça, depuis la cabine de ce restaurant.

— Je vous crois pas. Vous n'avez pas la moindre bande.

— Ne sois pas idiot. Nous avons mis sur écoute la cabine payante du Royal Blue, comme dans cinq ou six endroits où tu as tes habitudes. Les juges fédéraux nous ont autorisés à enregistrer, et tout cela est donc légal. Il n'y a pas de violation du 4^e Amendement tant que nous nous contentons d'utiliser des informations à partir d'une conversation ayant eu lieu sur ce téléphone public. On voulait t'avoir et on t'a eu.

Farell serra les poings, qu'il garda sur le capot de la voiture. Il

s'était bien fait baiser. Il secoua la tête pour tenter de s'éclaircir les idées.

— Attendez une minute, dit-il. C'est Valdez que vous voulez, n'est-ce pas ? Tout ce que vous avez fait, c'est pour remonter jusqu'à lui.

— Peut-être, répondit Tureau. Mais maintenant, on t'a aussi.

— Je vous aiderai à le pincer. On peut faire un marché. Qu'est-ce que vous en dites ?

— J'en dis que, selon moi, tu n'es pas vraiment en position de négocier. Je ne sais pas si tu as autre chose à ajouter à tout ce que nous avons sur le magnéto à propos des activités de Valdez, mais si tu veux parler on t'écouterà. Bien sûr, tu as le droit de garder le silence et si jamais tu ne profites pas de ce droit, tout ce que tu pourras dire sera utilisé contre toi...

CHAPITRE X

Mack Bolan ajusta les lunettes Starlight en même temps qu'il scrutait l'embarcadère. C'était un coin abandonné et isolé de la région située entre la ville côtière d'Alvarado et la baie de Campeche. Si l'endroit n'avait jamais été un port important, il avait connu une certaine activité grâce à la navigation de plaisance et à la pêche. Jusqu'à ce qu'un pétrolier vienne déverser au large des dizaines de milliers de litres de pétrole brut dans les eaux, dont une grande partie était venue flotter jusqu'à la zone portuaire. Rien n'avait été fait pour lutter contre cette marée noire, trop modeste pour susciter l'intérêt du gouvernement ou celui des organisations écologiques internationales.

Une petite boutique de bois au toit de papier goudronné s'élevait toujours là, avec sa remise, mais elle était fermée depuis plus d'un an. Il y avait aussi la coque pourrie d'une barque de bois. A côté, un panneau expliquait en anglais et en espagnol que les eaux étaient polluées et interdisait la pêche et la baignade. Le petit port n'avait donc plus aucune utilité.

Excepté pour les trafiquants.

Valdez avait découvert son existence à l'époque où il travaillait avec Garrett Farrel. Il avait trouvé là un point de chute idéal pour la livraison d'armes illégales, payées en cocaïne de très bonne qualité, loin du regard des autorités ou des patrouilles côtières.

L'Exécuteur tenait l'information de Brognola, qui en avait eu lui-même connaissance suite à l'arrestation et l'interrogatoire de Garrett Farrel à Miami. Le revendeur d'armes avait déballé tout ce qu'il savait aux fédéraux, et à John Tureau, avec l'évident espoir de ne pas se retrouver impliqué dans les activités pseudo-terroristes de Valdez.

Bolan n'avait donc plus qu'à passer à l'action. Sachant à quel moment les truands avaient prévu de rejoindre le port pour récupérer leur cargaison d'armes et effectuer le premier paiement, le Guerrier était arrivé avec plusieurs heures d'avance en compagnie de Jack Grimaldi, ainsi que de Ramon et Raul. Ils avaient eu tout le temps voulu pour étudier le coin et se préparer.

Alors que la nuit tombait, ils attendaient dans l'obscurité, planqués au milieu des arbres qui cernaient le port. Bolan ignorait si les pourris arriveraient par bateau, par véhicule terrestre ou même à pied, mais il espérait que Valdez se trouverait avec eux. La prochaine fois, il ne s'en sortirait pas, l'Exécuteur se l'était promis. Il était prêt et pleinement équipé pour la confrontation.

De façon ironique, l'Exécuteur s'était servi parmi tout ce qu'il avait récupéré après le raid de Valdez contre l'ambassade américaine. Son

choix s'était porté sur un fusil d'assaut M-16, avec près d'un millier de cartouches de 5.56 mm et plusieurs chargeurs pleins. L'arme n'était pas équipée du lance-grenades M-203, mais Bolan était maintenant en possession du M-79 que Valdez avait abandonné sur la chaussée. Il avait aussi à sa disposition plus d'une douzaine de grenades à fragmentation M-26.

Avec en outre le Beretta 93-R et le Desert Eagle, les questions d'armes et de munitions n'étaient plus à l'ordre du jour. Jack Grimaldi, pour sa part, avait choisi un Beretta 92-F dans l'arsenal reçu grâce aux valises diplomatiques, ainsi qu'un pistolet-mitrailleur Heckler & Koch MP-5, lui aussi récupéré parmi tout ce que les terroristes avaient dû abandonner. Les jumeaux, qui n'étaient pas habitués aux armes automatiques, avaient dû se plier avec résignation aux ordres de Bolan et n'utiliser que le matériel dont ils savaient se servir.

— Je commence à me demander s'ils vont se montrer, marmonna soudain Grimaldi.

Il avait chuchoté, même s'il n'y avait toujours aucun signe de la troupe attendue. Bolan comprit que son ami commençait à trouver le temps long. Il faisait chaud et humide dans les buissons au sein desquels ils étaient dissimulés. Le coin était infesté d'insectes, et ils étaient constamment assaillis par les moustiques.

— Ils pourraient ne pas venir, lui répondit Bolan. On peut imaginer que Valdez et Farrel avaient décidé de suivre une procédure standard, dont ils connaissaient toutes les étapes à l'avance. Par exemple, l'un des deux était peut-être censé rappeler vingt-quatre heures après le premier coup de téléphone pour vérifier que tout allait bien de l'autre côté. Bien sûr, Farrel n'a pas intérêt à nous avoir caché ce genre de détail s'il...

Bolan s'interrompit soudain quand des phares apparurent sur la petite route de terre en mauvais état qui menait au port. Bolan fit alors signe à Grimaldi de rejoindre l'endroit où se trouvaient Ramon et Raul, de façon à être sûr qu'ils étaient prêts pour la bataille.

Les phares se rapprochèrent, accompagnés par le grondement de moteurs et le froissement des branches que repoussait le convoi. Bientôt, la silhouette d'un gros camion se dessina, suivi d'un autre véhicule. Ils s'arrêtèrent tous les deux à l'entrée du port. Et des hommes sautèrent de l'arrière des camions. Vêtus de treillis et de bottes, ils étaient équipés de diverses armes militaires.

Les trafiquants allèrent rapidement se mettre en position. Quatre hommes couvraient la route, d'autres se positionnèrent au niveau de la ligne des arbres. La plupart, toutefois, restèrent près des véhicules, l'arme au poing.

A l'avant, les portières des deux cabines s'ouvrirent, laissant le

passage à quatre nouvelles silhouettes. Bolan les observa bien, espérant reconnaître Valdez parmi eux. Mais aucun des hommes n'était aussi grand que celui qu'il cherchait. L'un d'eux, néanmoins, attira son attention. Petit, dégarni et visiblement inoffensif, Hector Arguello ne passait pas inaperçu au milieu des autres, plus jeunes et d'allure plus agressive.

L'ancien du mouvement du 23 Septembre était sans aucun doute un des lieutenants de Valdez, peut-être même le second dans la hiérarchie. Bolan songea que, s'ils parvenaient à le capturer vivant, ils pourraient ensuite essayer de lui faire avouer où se trouvait Valdez et comment ils devaient s'attaquer à son camp de base. Jusque-là, ils n'avaient pas eu trop de chance pour conserver leurs ennemis vivants...

Vêtu de sa sinistre combinaison noire qui lui permettait de se noyer dans l'ombre, Bolan mit un genou en terre près du tronc d'un gros arbre. Le M-16 était posé à côté de lui, ainsi que le lance-grenades M-79, sur le sol, à portée de main. Il ne prévoyait pas de s'en servir. Il y avait environ deux douzaines de tueurs sur le port, mais ils se trouvaient à moins de trois cents mètres et groupés dans un espace qui faisait à peine la taille d'un terrain de basket. Le Guerrier n'avait aucune envie de les réduire en pièces. Il voulait des prisonniers.

Bolan chercha une des grenades clipées à sa ceinture. Elle était facilement reconnaissable au toucher, et il n'eut aucun mal à la différencier d'une M-26 à fragmentation. Il décrocha la grenade de sa ceinture, tira la goupille et balança le projectile. Il se dissimula les yeux de son avant-bras alors qu'il regagnait sa position.

La grenade atterrit au-delà des arbres et roula sur le port. Un cri alarmé indiqua que la menace avait été repérée par les truands. Le détonateur partit, la grenade explosa, avec son noyau de magnésium, dans un jaillissement éblouissant de lumière blanche. Celle-ci aveugla, en même temps qu'elle étourdit, les terroristes qui regardaient dans sa direction.

Des coups de feu claquèrent, et deux des terroristes de garde du côté de la route se tordirent violemment sous l'impact des balles. Une volée de feu automatique jaillit des buissons et fit sortir deux flingueurs, titubant, de la ligne des arbres. Bolan saisit son M-16 et sélectionna rapidement une cible. Certains de ses adversaires n'avaient pas regardé le magnésium au moment de l'explosion, et ils voyaient normalement et pouvaient se servir de leurs armes sans problème. Le Guerrier en repéra un qui semblait essayer de localiser la position de Grimaldi grâce aux éclairs de son canon.

Bolan pressa la détente du M-16. Les trois balles que vomit le fusil allèrent droit dans la partie supérieure du torse du flingueur. L'homme laissa tomber son fusil d'assaut et s'écroula. Plusieurs adversaires

répliquèrent aussitôt, en tirant sauvagement, sans viser. Ceux qui avaient plus de jugeote allèrent se planquer.

Accroupi, Hector Arguello alla se réfugier derrière la cabine d'un camion et serra une mitrailleuse Mendoza contre son torse. L'arme constituait un choix inhabituel, parce qu'aucun autre des terroristes n'avait de Mendoza et qu'il n'avait lui-même que deux chargeurs pleins pour cet engin de fabrication mexicaine. Presque exclusivement utilisée par les *federales*, la Mendoza n'avait jamais été vraiment appréciée dans les rangs de la police nationale, qui donnait plutôt la faveur à des modèles manufacturés aux Etats-Unis ou en Europe.

Tout en sachant que la Mendoza n'était pas une arme particulièrement pratique, Arguello la conservait depuis plus de vingt ans. Il l'avait récupérée sur le cadavre d'un *federales*, tué lors d'un affrontement avec des membres de 23 Septembre. Arguello avait secrètement considéré la Mendoza comme une sorte de porte-bonheur. Alors qu'il se tapissait derrière le véhicule, il décida que cette superstition était plutôt stupide.

Une voix brailla dans un mégaphone, quelque part au milieu des arbres et de la broussaille, leur ordonnant en espagnol de se rendre. On leur demanda de déposer leurs armes, de lever les mains et de s'avancer. La voix ajouta que le port était cerné, et qu'ils seraient massacrés s'ils tentaient de résister.

Un terroriste, très jeune, une vraie tête brûlée, répondit en agitant son fusil d'assaut à l'extrémité du camion derrière lequel il s'était réfugié, pour balancer une salve en direction des arbres. Dans la seconde, sa tête partit violemment en arrière et il s'effondra, le crâne explosé par au moins deux projectiles haute vitesse.

— Faut qu'on se tire d'ici, dit un homme à côté d'Arguello. Je prendrai le volant de ce camion et...

— On n'y arrivera pas comme ça, coupa Arguello. Ils nous balanceront des grenades à la seconde où les véhicules bougeront.

— Ils n'ont pas forcément des grenades.

— Ils ont déjà utilisé une grenade flash et ils ont des armes automatiques. Dans ces conditions, il vaut mieux penser qu'ils ont des grenades. Ils nous attendaient, c'est évident. Ces enfoirés pourraient même avoir posé des mines Claymore ou je ne sais pas trop quel explosif dans toute la zone.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— Je vais essayer de les distraire, répondit Arguello. Ils n'ont pas beaucoup tiré et je n'ai pas réussi à calculer combien ils pouvaient être – même si je ne pense pas qu'ils soient plus de six ou sept. On a peut-être affaire à ce fichu Américain dont Valdez n'arrête pas de parler.

— J'espère qu'il est là, dit le jeune terroriste avec un sourire cruel.

Ce sera un plaisir de me tenir au-dessus du cadavre de ce porc et de lui pisser dessus.

— Pour ça, il faut d'abord le tuer, souligna Arguello. Réunis huit ou neuf hommes. Assure-toi qu'ils ne sont plus éblouis par le magnésium, qu'ils voient ce qui se passe. Puis tu les fais se déployer en leur disant de rester bien planqués et de se préparer à ramper jusqu'à la forêt.

Arguello laissa à l'autre cinq minutes pour contacter ses copains tandis qu'il ouvrait la portière d'un camion, côté passager, et se glissait à l'intérieur. Il récupéra une mallette en aluminium sur la banquette avant, puis il alla la balancer sur le capot du camion, accrochant en hâte un mouchoir blanc à l'extrémité du canon de sa Mendoza.

— *Bandera Blanca !* lança-t-il. Drapeau blanc. Cessez le feu. Parlons. *Comprende ?*

Aucune réponse ne lui parvint de la forêt. Arguello se redressa lentement et agita son drapeau improvisé plus haut, agrippant d'une main la crosse de la Mendoza tandis que l'autre était levée et bien en évidence.

— Je ne sais pas qui vous êtes et pourquoi vous faites ça, commença-t-il en espagnol, mais il y a cinq cent mille dollars américains dans cette mallette. Cinq cent mille dollars. Ça fait beaucoup de pognon. Combien vous serez payés à la fin du mois ? Et avec combien vous vous retrouverez si vous partagez de façon égale cinq cent mille dollars entre vous ? Soixante-dix mille dollars ? Peut-être même quatre-vingt-dix mille, voire cent mille ?

Baissant les yeux vers le sol, il vit plusieurs silhouettes couchées à plat ventre, leurs armes calées entre leurs bras, et qui commençaient de ramper lentement vers la ligne des arbres.

— Tout ce que vous avez à faire pour récupérer cet argent, c'est de nous laisser partir, poursuivit Arguello. Laissez-nous juste monter dans ces camions et nous en aller. Nous vous laisserons l'argent. Dites à ceux pour qui vous travaillez que nous avons réussi à nous enfuir. C'est une occasion unique de se faire facilement beaucoup d'argent, non ?

Toujours aucune réponse. Arguello entreprit de réitérer sa proposition, mais en anglais cette fois, pour s'assurer qu'il avait été compris, mais aussi pour laisser le temps à ses troupes d'atteindre les arbres. De plus en plus sûr de lui, il s'approcha de l'avant du camion afin d'ouvrir la mallette et laisser voir à son ennemi invisible les liasses de billets qui se trouvaient à l'intérieur.

— Vous feriez mieux de me répondre ! lança-t-il. Si vous n'acceptez pas ma proposition, je brûlerai l'argent. Alors, si vous pensez que vous pouvez nous tuer et vous tirer avec...

Un déferlement assourdissant de détonations se fit entendre dans les broussailles, et des balles plongèrent dans les corps des terroristes qui rampaient vers la ligne des arbres. Leurs cadavres roulèrent sous l'impact des balles. Les survivants répliquèrent aussitôt, essayant de repérer la position de leurs adversaires, jusqu'à ce que trois projectiles, pareils à des œufs de métal, jaillissent du feuillage, rebondissent sur le revêtement du port et roulent vers le camion.

— Bordel de merde ! hurla Arguello.

Les grenades explosèrent avec une incroyable violence, et l'onde de choc renversa un des camions sur le côté. Des éclats de voix s'élevèrent alors que le shrapnel déchirait les chairs. Des corps furent jetés à travers tout le port, ensanglantés, mutilés. Arguello, quant à lui, se trouva projeté vers le quai de bois, roulant jusqu'à ce qu'il s'écrase contre le mur de la remise. Sa vision se brouilla, un voile noir sembla tomber sur lui. Non seulement son épaule gauche le faisait souffrir, mais il savait qu'il avait perdu sa Mendoza.

Il secoua la tête pour tenter de combattre le brouillard opaque de l'inconscience qui semblait vouloir prendre possession de lui. La douleur, à son épaule, augmenta soudain, et une souffrance intense lui déchira le côté alors qu'il essayait de se redresser. Sa main droite et son bras n'obéissaient plus aux ordres du cerveau. Plein d'appréhension, craignant de découvrir qu'un de ses membres avait été arraché, Arguello baissa les yeux.

Il fut soulagé de constater que le bras était toujours en place, même s'il était tordu selon un angle bizarre. Il s'était démis l'épaule en tombant. Clignant à plusieurs reprises pour éclaircir sa vision, il finit par apercevoir la Mendoza à cinq ou six mètres de lui. Son arme porte-bonheur l'avait définitivement lâché, songea-t-il avec amertume.

Il regarda autour de lui. Un grand nombre de ses camarades paraissaient morts ou sérieusement blessés. Deux, peut-être plus, étaient coincés sous le camion retourné. Un autre, terrifié, s'élança jusqu'à l'extrémité du port et plongea dans l'eau, sans penser à l'épaisse couche de pétrole qui la couvrait. Cet idiot aurait de la chance s'il ne se noyait pas dans le brut.

Arguello parvint à s'asseoir et à s'adosser au mur de la remise. Ils n'étaient plus très nombreux. Deux hommes étaient allés se réfugier dans la vieille boutique abandonnée. Cela semblait un abri idéal, mais Arguello songea que si l'ennemi pouvait faire sauter les camions avec des grenades, la bâtisse de bois à moitié pourri ne ferait pas le poids. Certains, les plus fanatiques ou durs à cuire, étaient restés près des camions, mais la plupart semblaient encore partiellement aveugles à cause de l'éclair de magnésium. S'ils n'avaient pas bougé, c'était tout simplement parce qu'ils ne savaient pas quoi faire d'autre.

Deux des hommes qu'Arguello avait envoyés vers les arbres avaient

réussi à échapper au torrent de feu qui avait réduit en pièces la plupart de leurs camarades. Ils continuaient de progresser dans les broussailles, poursuivant ainsi la stratégie d'Arguello. Soudain, il y eut un froissement de brindilles, et une tête et des épaules apparurent sur le côté d'un arbre. Les deux terroristes tournèrent aussitôt leurs armes vers la silhouette et ouvrirent le feu. L'impact des balles projeta leur cible contre le tronc de l'arbre, traçant sur son torse un motif sanglant.

Trop tard, les deux hommes reconnurent le treillis et le visage à présent sans vie d'un de leurs camarades. Ils avaient commis une autre erreur en tirant ainsi : ils avaient trahi leur position.

Une salve de balles atteignit un des terroristes au torse, projetant son corps vers la clairière. Il roula en arrière, se retrouva sur le ventre et ne bougea plus. L'autre mit un genou en terre et essaya de tirer vers leur agresseur. Une nouvelle rafale, triple, lui explosa la tête avant qu'il ait pu seulement presser la détente.

— C'est votre dernière chance de vous rendre ! cria une voix en anglais. Nous ne voulons pas vous tuer, mais nous le pouvons et nous le ferons si vous ne vous rendez pas maintenant !

Arguello observa les hommes encore vivants faire leur choix entre la reddition et la mort. L'un après l'autre, ils lancèrent leurs armes et levèrent les mains. Ils s'avancèrent, bien en vue, implorant l'ennemi de ne pas tirer.

Songeaient que cela devait bien finir un jour comme ça, Arguello se pencha en avant. Il souleva de sa main gauche une jambe de pantalon et saisit la crosse de bois de rose de la petite arme dissimulée dans sa botte. Le pistolet ne tirait que deux coups, mais chaque cartouche était une .41 Magnum. Il portait ce flingue miniature à l'insu de tous depuis des années, et il ne s'en était jamais servi, sinon pour s'entraîner sur des cibles. Avec son canon court, l'arme avait une faible portée.

Ce qui, dans la situation présente, n'avait aucune importance. Un instant, Arguello songea à attendre que l'ennemi se montre. S'il faisait le mort, il pourrait toujours en laisser un s'approcher de lui, assez pour le descendre avec le petit flingue. Sauf que ses adversaires, quels qu'ils soient, ne commettaient visiblement aucune erreur. Arguello, qui avait entendu parler l'un d'eux avec un accent américain, pensa à cet homme dont lui avait parlé Valdez, le grand commando. C'était certainement lui.

Là encore, Valdez pensa que cela n'avait aucune importance.

Levant son arme, il ouvrit la bouche et fit passer le canon entre ses dents. Le métal froid toucha son palais. Hector Arguello n'hésita pas une fraction de seconde de plus. Il pressa la détente et se fit exploser la tête.

CHAPITRE XI

— Vous êtes obligé de foutre un bazar pareil chaque fois ? demanda Karl Brunjes.

Sa question s'adressait à Mack Bolan et à Jack Grimaldi, installés comme lui dans une petite salle de réunion aux murs capitonnés de l'ambassade américaine. Ellena Santos se trouvait avec eux, ainsi que le colonel Roberto Gonzalez. Il avait beau être vêtu d'un costume anthracite, d'une chemise blanche et d'une cravate, on voyait aussitôt en lui un militaire. Ses cheveux très courts étaient coupés en brosse, sa moustache fine traçait une ligne bien nette qui ne dépassait pas les limites de sa lèvre supérieure, et il était assis aussi raide d'un piquet.

— Au moins, cette fois, vous avez réussi à garder quelques terroristes vivants, remarqua Gonzalez. J'espère que je n'ai pas l'air trop critique, monsieur Belasko. Après tout, vous avez eu bien plus de résultats que nous depuis que vous vous occupez de Valdez et de ses hommes.

Il ne précisa pas qui le *nous* désignait.

— Quelques éléments ont joué en notre faveur, expliqua Bolan. Nous savions exactement quand et où les terroristes se montreraient, et l'endroit en question était suffisamment isolé pour qu'il n'y ait pas à se soucier de la vie d'éventuels innocents. Nos adversaires ne s'attendaient pas à un piège. Ils n'avaient pas de lance-grenades ou de lance-roquettes, ni même de grenades à main. Leur puissance de feu était plutôt limitée, assez logiquement puisqu'ils étaient venus prendre livraison d'un important arsenal.

— Ils n'ont eu ni les armes ni l'argent, intervint Brunjes. Les cinq cent mille dollars destinés à la transaction ont été rendus, colonel. Du moins presque, car certains billets ont été dispersés à travers le port lors de l'explosion des camions.

— On m'a rapporté ça, Karl, déclara Gonzalez. Merci. L'argent n'est pas notre souci principal. Et, malheureusement, Valdez dispose encore d'un million et demi de dollars pour financer son armée privée. Exact ?

— A peu près, oui, répondit Ellena. Dans ce qui a été volé à Acapulco, il y avait pour plusieurs centaines de milliers de dollars en bijoux. Valdez essaiera sûrement de revendre les pierres. Mais il n'obtiendra alors pas le quart de leur valeur réelle.

— Même si Valdez a plus ou moins un million de dollars en main, remarqua Grimaldi, ça reste quand même un joli magot. Et rien ne l'empêche d'organiser d'autres braquages.

— Il a assez d'argent comme ça pour rester dans la course, dit

Bolan. Il s'est d'abord adressé à Farrel parce que c'était plus simple et qu'il pensait pouvoir réunir ainsi très vite des armes en grande quantité. Il y a d'autres revendeurs d'armes. La prochaine fois, il se pourrait que Valdez fasse affaire avec des Sud-Américains. Court-circuiter de nouveau sa source et prendre encore ses hommes en embuscade ne sera pas facile... Il était trop impatient et il s'est montré imprudent. Cela ne se reproduira pas.

— Ses effectifs en ont encore pris un coup, déclara Gonzalez. Combien d'hommes a-t-il perdu, cette fois ?

— Certains de ses soldats sont des femmes, souligna l'Exécuteur. En fait, nous ne savons pas sur quels effectifs il peut encore compter, mais les estimer entre trente et soixante n'est pas irréaliste. Disons quarante-cinq. Si nous avons de la chance, certains décideront de quitter le navire en constatant qu'Arguello ne revient pas avec les armes qu'ils attendaient. Et si nous avons moins de chance, Valdez aura été en mesure de trouver de nouvelles recrues.

— Il peut se payer les services de mercenaires du Guatemala, ajouta Brunjes. Valdez se trouve sans doute près de la frontière, et tout le monde connaît l'ampleur de la situation économique, là-bas. Le revenu moyen annuel est de quelques centaines de dollars. Dans ces conditions, vous pouvez probablement trouver beaucoup de tueurs à gages, prêts pour deux mille dollars à « rejoindre la révolution », l'espace de deux mois.

— Voilà qui n'est pas rassurant, commenta Gonzalez. Au fait, avez-vous une idée de la région dans laquelle Valdez se cache ?

— Jusqu'ici, d'après ce que je sais, les terroristes capturés dans le port ne se sont pas montrés coopératifs, indiqua Ellena. Aucun ne semble particulièrement désireux de trahir Valdez.

— Quel dommage que vous n'ayez pas pu ramener Arguello vivant ! dit Brunjes. J'ai dans l'idée que ce vieux renard aurait été assez rusé pour traiter avec nous, en témoignant contre Valdez afin de réduire sa peine. Mais peut-être que sa fibre révolutionnaire – même si c'était un autre genre de révolution qu'il avait entreprise, plus jeune, avec ses camarades marxistes – s'est révélée au final la plus forte...

— Pour en revenir à votre question, dit Bolan au colonel, nous avons à présent notre idée sur la région dans laquelle Valdez a pu établir son camp de base secret. Grâce aux observations des satellites espions, des groupes d'individus ont été repérés par des appareils de détection de la chaleur et de télémétrie, en train de se déplacer dans le Yucatán, au sein de la forêt pluviale. C'est plus à l'est que l'endroit auquel nous avions d'abord pensé.

— Le Yucatán ? répéta Gonzalez en fronçant les sourcils. Vous êtes sûr de ça ? Vos sources sont fiables ?

— Aussi fiables que possible, assura Bolan. Mais pour des raisons

évidentes, je ne peux pas rentrer dans les détails.

— Vous pouvez nous faire confiance, intervint Grimaldi. Nos sources sont aussi proches de la perfection qu'il est possible de l'être dans un monde imparfait.

— Etant donné ce que vous avez fait jusque-là, j'imagine qu'on peut vous croire sur parole, dit Brunjes. Je sais qu'il est un peu tard pour obtenir la coopération totale de tout le monde, comme vous le méritiez depuis le début de votre mission, mais, cette fois, vous l'avez, Belasko.

— C'est la raison de ma présence, confirma Gonzalez. Mon gouvernement est prêt à vous donner toute l'assistance possible. Je peux désigner un bataillon de troupes qui lancera un raid contre la base ennemie. Dites-nous où ils sont, et nous serons ravis de nous charger d'eux.

— Votre offre est séduisante, répondit Bolan, mais je ne crois pas que ça soit la chose à faire pour capturer Valdez. Il a toujours réussi à s'en sortir, que ce soit avec la police, les *federales* ou les militaires. C'est un expert du combat en milieu hostile, notamment la jungle, et ses troupes sont en majorité formées d'indiens, qui sont nés et ont grandi dans la forêt pluviale tropicale. Envoyez une flotte d'hélicoptères, et les terroristes les entendront avant que les appareils se soient approchés à moins de dix kilomètres de la base. Toutes les tentatives pour trouver les laboratoires de cocaïne dans la jungle bolivienne ou colombienne ont échoué dès qu'on a commencé à utiliser des hélicos.

— Mais vous êtes ici parce que vous êtes un expert en hélicoptères, fit remarquer le colonel à Grimaldi.

— Et je connais d'autant mieux les inconvénients et les limites d'un hélico. Même s'il est la meilleure solution pour se déplacer, quelles que soient les conditions, il n'est ni silencieux ni invisible. Je peux servir de taxi aérien pour éviter à nos hommes de trop user leurs forces et leurs semelles, leur fournir un appui aérien et venir aussi les récupérer après la bataille. Voilà les raisons pour lesquelles je suis ici.

— Combien d'hommes êtes-vous capable de transporter dans un seul hélicoptère ? demanda Gonzalez. Vous ne comptez pas vous attaquer à une base ennemie tenue par plus d'une trentaine de terroristes armés sans des forces adéquates ?

— Des hommes en nombre cheminant à travers la forêt pluviale seraient aussi discrets qu'un escadron d'hélicoptères, répliqua Bolan. La seule façon de réussir à avoir Valdez, cette fois, c'est d'engager le minimum de forces. Quelquefois, le peu peut le plus.

— Vous voulez vous charger de ça vous-même, c'est ça ? Mais c'est de la folie !

— Pas autant que vous le croyez. Ramon et Raul

m'accompagneront. Ils connaissent le Yucatán, ainsi que les Indiens qui y vivent. C'est d'ailleurs une raison supplémentaire de ne pas utiliser vos troupes. Désolé, colonel, mais les militaires ne sont pas très populaires auprès de ceux qui vivent dans la forêt pluviale. Le gouvernement a encouragé de nombreux business qui ont conduit à une déforestation intensive et à la saisie de terres que les Indiens considèrent comme les leurs. Vous imaginez donc qu'ils risquent de ne pas se montrer très coopératifs avec vos soldats...

— Mon gouvernement a fait de son mieux pour améliorer le niveau de vie de ces gens, insista Gonzalez, visiblement agacé.

— Mon propos n'est en rien politique, lui expliqua Bolan. Nous ne sommes pas ici pour discuter de la politique du gouvernement ou des problèmes intérieurs du Mexique. Je veux juste vous faire comprendre que vos hommes sont considérés comme des ennemis par la plupart des Indiens vivant dans la forêt pluviale. S'il est possible qu'ils n'apprécient pas ce que fait Valdez, il a pour lui un atout : il ne s'empare pas de leur terre natale, ne coupe pas des arbres par milliers, et que sais-je encore... bref, il n'agresse pas directement les Indiens.

— On pourrait peut-être se rendre dans la jungle déguisés et se faire passer pour un groupe du *National Géographie*, ou quelque chose comme ça, suggéra Brunjes. Il faudrait juste arriver à dissimuler les armes et les explosifs. On pourrait les mélanger à des équipements photo, par exemple.

— Vous êtes volontaire pour la mission ? demanda Gonzalez avec surprise.

— Je sais que je suis un *Anglo* et que je peux difficilement le cacher. Mais avec une bonne couverture, deux Américains ne paraîtront pas trop suspects. Mon espagnol est bien meilleur que celui de Belasko, et je me suis déjà rendu dans le Yucatán pour voir les vestiges de la civilisation maya.

— Nous apprécions votre offre, Karl, dit Bolan, mais vous ne venez pas. Vous avez prouvé votre courage lors de l'attaque de l'ambassade, mais ça ne change rien au fait que vous avez de vieilles blessures qui vous empêchent d'être physiquement prêt pour le combat. Si Ramon et Raul n'ont pas le degré d'entraînement et d'expérience que j'aurais souhaité pour cette mission, ils connaissent très bien la région – ils ont fait bien plus que le tour des ruines des temples mayas. Ils parlent espagnol et ils ont aussi des notions des dialectes qu'utilisent les Indiens du coin. En ce sens, ils me semblent mieux qualifiés pour cette mission qu'une compagnie de parachutistes n'ayant jamais mis les pieds au Yucatán.

— Et ils n'ont pas de problèmes physiques, ajouta Brunjes, visiblement déçu d'être rejeté. Très bien, je ferai tout mon possible depuis les coulisses.

— Et nous ? demanda Gonzalez. Pour être franc, je commence à me demander pourquoi je suis ici...

— Il y a des modifications à effectuer sur mon hélicoptère, expliqua Grimaldi. Et elles doivent être terminées au plus vite. Il faut absolument qu'on passe à l'action avant que ces fils de putes décident de lever le camp et d'aller établir leur base plus loin.

— Cela ne nous laisse pas beaucoup de temps, ajouta Bolan. J'imagine qu'Arguello était censé appeler Valdez par radio pour lui faire savoir que la livraison s'était bien passée. Valdez doit déjà avoir compris qu'Arguello et les autres ne reviendront pas. Il ne va pas rester inactif longtemps; il peut se dire que nous avons peut-être réussi à faire des prisonniers, cette fois, et il sait qu'un prisonnier peut parler, dans certaines conditions.

— Valdez utilise sûrement la radio pour rester en contact avec ses hommes, sur le terrain, remarqua Ellena. Je suis prête à parier qu'il a aussi du matériel pour accrocher les fréquences de la police et de l'armée.

— Ce matériel, il l'a sans aucun doute, confirma Bolan. Ses hommes utilisaient des détecteurs de mouvement et de chaleur portatifs pour fouiller les environs du garage de Elizondo. Dans ces conditions, j'imagine qu'il dispose sûrement d'un dispositif de balayage des ondes.

— Si on part du principe que Valdez navigue sur les ondes radio pour obtenir des informations afin de préparer ses actions terroristes, pourquoi ne pas lui servir une histoire susceptible de lui faire croire qu'il est bien moins menacé qu'il le croit.

La proposition venait d'Ellena.

Brunjes hocha la tête, l'air approbateur.

— On pourrait faire diffuser par les militaires un rapport selon lequel tous les terroristes auraient été tués sur le port. Pas de survivants. Il serait aussi intéressant de faire passer cette histoire à la presse de façon à ce qu'elle circule également dans les programmes d'information des radios classiques. L'U.P.I. pourrait également servir de relais. Ce ne serait pas la première fausse histoire à faire le tour du monde...

— On retrouve l'homme de la C.I.A., commenta Grimaldi d'un ton acide.

— Livrer une information pareille aux médias ne pourrait que rendre Valdez plus soupçonneux, estima Bolan. Ce qui est arrivé dans le port s'est passé très loin des yeux du public. Et je ne vois pas comment on irait simplement annoncer à la presse qu'une vingtaine de terroristes ont été tués et qu'on n'a pu faire aucun prisonnier. En général, cela prend une autre tournure. Quelque chose comme : « Des soldats ont vaincu des forces rebelles dans un conflit armé. Le nombre

de terroristes tués reste indéterminé, et on ne déplore aucune perte de l'autre côté. » On ne donne généralement pas de détail, jusqu'à ce que la source – l'armée, le gouvernement – décide exactement de ce qu'elle veut partager.

— Cette fois, les gens qui se trouvent dans cette pièce sont « la source », déclara Gonzalez. Qu'est-ce que nous devons partager, selon vous ?

— Laissez les médias en dehors de ça, lui répondit l'Exécuteur. Utilisez des longueurs d'ondes de l'armée ou de la police, et une fréquence qui semble clandestine. Comme si on ne voulait pas que les médias soient au courant. Dites que les terroristes ont été interceptés par une patrouille sur la route menant au port. Dites que les camions ennemis ont été détruits par des grenades durant un violent affrontement, que la plupart des terroristes ont été tués, à l'exception de deux hommes qui sont dans le coma, dans un état désespéré, et que certains, un nombre indéterminé, ont réussi à s'enfuir dans la forêt. Donnez une description très générale des fugitifs. Vêtus de treillis, assez jeunes, équipés d'armes automatiques. Ajoutez que l'un d'eux semblait porter une espèce de mallette métallique, dont le contenu reste indéterminé.

— Si je vous suis bien, vous voulez que Valdez croie que ses hommes ont été stoppés avant d'avoir pris livraison des armes, intervint Brunjes, mais que certains ont réussi à prendre la fuite avec cette mallette pleine d'argent. Ça lui donnerait un motif de rester tranquille pendant un moment. La possibilité de voir revenir cinq cent mille dollars dans sa cagnotte me paraît en tout cas une bonne raison.

— Ouais, fit Grimaldi. Difficile de dire combien de temps il attendra. Il pourrait avoir des soupçons à propos de cette histoire ou décider que celui qui est en possession de la mallette pourrait décider de garder l'argent pour lui. Dans tous les cas, il ne bougerait pas pendant un jour ou deux. Ça devrait être suffisant.

— Il vaudrait mieux, souligna Bolan. Nous n'aurons pas plus de temps pour trouver la base de Valdez et le descendre pour de bon.

— Comment comptez-vous vous y prendre, monsieur Belasko ? demanda Gonzalez. Vous avez l'intention de les tuer tous ?

— Si nous parvenons à faire des prisonniers, Grissim passera un message radio à vos troupes, qui pourront venir en hélicoptère récupérer les captifs. Mais je doute que cela arrivera. Nous n'aurons peut-être pas besoin de les tuer tous. Si quelques-uns choisissent de fuir, nous les laisserons probablement partir. Notre mission est avant tout de mettre la main sur Valdez et de tirer un trait définitif sur ses projets. Même si je ne suis pas contre le fait de prendre Valdez vivant, je pense que ça n'arrivera pas. Il doit savoir comment tout cela se terminera. Toute son existence tourne à présent autour de la colère et

l'amertume qui l'emplissent. Il ne vit que pour se venger du gouvernement américain. Son instinct de survie et son expérience lui ont sauvé la vie par deux fois, mais il est franchement décidé à mourir ou à gagner la partie. Je ne sais pas ce qui le motive vraiment, mais je tends à croire qu'il veut se faire du gros pognon pour ses vieux jours en utilisant le terrorisme comme couverture. Je ne crois pas qu'il veut finir en martyr, en réalité.

— Voilà une intéressante analyse psychologique, commenta Ellena. Après ce qui est arrivé à mon frère, j'espère pourtant que Valdez ira passer le reste de l'éternité en enfer.

— Ce qui va advenir de son âme m'intéresse assez peu, répliqua l'Exécuteur. Mais j'ai bien l'intention d'assister aux derniers instants de sa vie terrestre.

CHAPITRE XII

Adolfo Valdez était occupé à nettoyer et lubrifier son pistolet-mitrailleur Heckler & Koch, qu'il avait au préalable démonté. Il tenait à ce que l'arme soit en parfait état de marche. Tout allait de mal en pis, et la situation ne semblait pas devoir s'arranger. Il devait être prêt à affronter les problèmes, quels qu'ils soient.

Perez, le responsable des communications, était venu lui rapporter qu'il avait intercepté un message sur les ondes courtes d'une fréquence militaire, et qu'on y faisait allusion à deux camions tombés sur une patrouille de soldats. Il y avait eu une fusillade, les camions avaient été détruits et la plupart des hommes qui se trouvaient à bord tués. Seuls quelques-uns avaient pu s'échapper, dont un homme qui s'était enfui avec une mallette de métal. Cela pouvait laisser penser qu'une partie de l'équipe chargée d'aller prendre livraison des armes essaierait de regagner la base avec l'argent destiné à la transaction.

Valdez en doutait. Cette histoire lui semblait trop précise. La mention de la mallette en aluminium, surtout, ne faisait qu'augmenter ses soupçons. Il voyait mal comment un tel détail aurait pu être remarqué en pleine nuit, dans la jungle, et dans l'enfer d'une violente fusillade.

Tout cela était probablement bidon – même s'il y avait une chance, très mince, que ce soit autre chose que de la manip. En s'avisant que Perez avait eu l'information sur un de ses appareils radio personnels, il comprit que le reste du campement devait être au courant. Pour ne rien arranger, il soupçonnait une partie de ses troupes d'être tout près de la mutinerie. Ces derniers temps, ils avaient vu trop de leurs camarades mourir, et trop des plans de Valdez échouer. Beaucoup, peut-être la plupart, avaient perdu la foi en leur leader. Certains se seraient même déjà retournés contre lui s'ils n'avaient pas espéré obtenir leur part du butin de guerre.

Les moins courageux tenteraient de quitter le camp et de s'enfuir dans la jungle. Les plus gourmands ne se manifesteraient pas avant d'avoir eu l'assurance que la mallette et les cinq cent mille dollars qu'elle contenait ne reviendraient pas. Alors, ils exigeraient que Valdez leur donne le million et demi de dollars qui restait en bijoux et en liquide... sinon, ils le tueraient et se serviraient eux-mêmes. Il y en aurait bien quelques-uns pour demeurer loyaux envers Valdez, mais ils ne seraient sans doute pas en nombre suffisant pour pouvoir s'opposer à la majorité.

Du regard, alors qu'il était assis à son petit bureau et remontait en hâte le H&K, il fit le tour des cloisons de toile de sa tente. Il avait déjà

assez de problèmes avec les *federales*, les militaires et les manigances communes des gouvernements mexicain et américain, il lui fallait maintenant se méfier de ses propres hommes. Jamais il ne s'était senti aussi vulnérable depuis sa sortie de prison.

Quand il eut fini d'assembler le MP-5, Valdez saisit le chargeur de 9 mm Parabellum. Il l'engagea dans l'arme et fit entrer une cartouche dans la chambre. Valdez se sentait mieux en sachant son pistolet-mitrailleur prêt à l'emploi, sans pour autant se faire d'illusions. Si des hommes du camp voulaient sa mort, il leur suffisait de cerner la tente alors qu'il se trouvait à l'intérieur et de vider leurs armes dessus. Au moins, la prison qu'il avait connue avait-elle des murs de béton. La toile, elle, n'arrêtait pas les balles.

Valdez fit passer la longue lame de sa machette sur une pierre à affûter. Une fois satisfait du résultat, il passa sur la lame un chiffon imprégné d'huile, avant de glisser l'arme dans un fourreau de ceinture. Il ne s'en séparerait pas, dorénavant. Le gros couteau ne lui serait d'aucune utilité s'il se retrouvait face à un flingue, mais au moins servirait-il à rappeler à ses troupes qu'Adolfo Valdez était un vrai combattant.

Il n'avait jamais aimé les pistolets, avec lesquels il se savait d'ailleurs assez peu efficace. Dans les combats rapprochés, il préférait de loin les pistolets-mitrailleurs. Pourtant, il envisageait aussi de porter un petit flingue, dans le futur.

L'autre, ce foutu commando américain, était sans doute un as dans le maniement des armes de poing. Valdez n'avait pas oublié la confrontation avec lui, lors de l'attaque de l'ambassade. Le mystérieux adversaire avait utilisé un fusil avec autant d'habileté que ce gros et puissant pistolet avec lequel il avait fait tant de dégâts dans les troupes de Valdez. Cet *Anglo* semblait posséder un exceptionnel talent dans l'usage des instruments de guerre et de mort.

Par bien des aspects, il était un meilleur guerrier que Valdez. Probablement un meilleur stratège, aussi. Il était certes toujours possible que quelqu'un d'autre se soit chargé des questions de stratégie à sa place, et qu'il ne soit qu'un simple exécutant, comme une espèce d'androïde programmé pour tuer. Mais Valdez sentait que l'homme était plus que cela. Tout allait parfaitement bien, jusqu'à cette fameuse nuit, au garage. La nuit où cet homme était arrivé comme sorti de l'enfer.

Valdez s'était mis tout seul dans cette situation, il avait accepté le contrat de Ramirez : lancer une campagne meurtrière contre les citoyens américains – qui, pour la plupart, n'avaient aucun lien avec le gouvernement qu'il méprisait tant, ni aucun pouvoir décisionnaire en matière de politique étrangère. Le fait qu'il ait tué plus de Mexicains que d'Américains ne le dérangeait pas. Pas plus qu'il ne se souciait de

savoir que certains de ceux qui avaient cru en lui et lui avaient obéi avec une loyauté fanatique avaient été massacrés à cause de ses ordres. Pour le boss colombien, il s'agissait de déstabiliser les intérêts américains pour les rendre indisponibles dans leur guerre contre les narcos. Quant à lui, tout ce qui semait la merde contre les U.S.A. et, en plus, rapportait du fric à la pelle, lui convenait parfaitement. Ainsi, il réglait des comptes personnels et préparait ses vieux jours sous les cocotiers d'une île discrète et paradisiaque. Valdez avait la certitude que le mystérieux commando était le seul responsable de son déclin, et peut-être de sa chute. Mais il était sans illusion et savait que l'autre réussirait : la fin était proche.

D'où son désir absolu de vengeance. C'était ce même désir qui l'avait amené au Mexique pour sa folle campagne de violence. Rien n'avait changé. Ou plutôt, si : après avoir voulu frapper les Etats-Unis, il brûlait à présent d'éliminer un homme. Il espérait obtenir une nouvelle confrontation avec le guerrier *anglo*. Car s'il devait y laisser la vie, il voulait au moins emmener cet enfoiré dans la tombe avec lui.

Le vaisseau de combat de Jack Grimaldi était prêt. L'hélicoptère Bell avait été équipé de deux mitrailleuses jumelles au niveau du nez et de lance-missiles sous l'appareil. Des détecteurs de chaleur, un système de vision nocturne et un système radar perfectionné étaient tous reliés à l'ordinateur installé au niveau du tableau de commandes. Les plaques de blindage et le Plexiglas renforcé qui le maquillaient résisteraient à des salves d'armes puissantes, mais l'appareil n'était pas pour autant invincible. Une roquette bien placée le ferait exploser en plein vol.

Alors que le pilote des Black Warriors était assis aux commandes de l'appareil, les pales commencèrent de tourner. Ramon et Raul pénétrèrent à l'intérieur par la porte coulissante ouverte. Ils portaient des treillis de camouflage vert et marron, des bottes de combat et des casquettes. Chacun était armé d'un fusil à pompe Winchester, avec des réserves de munitions, et d'un revolver .38 Smith & Wesson à la hanche. De gros poignards de jungle, des machettes, étaient accrochés à leurs ceintures, dans des fourreaux. Raul, qui était le meilleur tireur, portait aussi un fusil Marlin en bandoulière. Tous deux étaient en plus chargés de sacs à dos, de gourdes et de grenades à main.

Mack Bolan s'apprêta à rejoindre à son tour la cabine de l'hélicoptère. Revêtu de sa sinistre combinaison qui lui faisait comme une autre peau mais noire comme l'encre de la nuit, il était équipé pour la guerre. Le Beretta 93-R était glissé dans un holster d'épaule et le puissant Desert Eagle se trouvait à sa hanche droite. Une machette de l'armée américaine pendait à son côté gauche, et son poignard de combat Ka-bar était attaché à son mollet droit, juste au-dessus de sa

botte de parachutiste. Il portait le M-16 par la poignée au-dessus de la boîte de culasse tandis que le lance-grenades M-79 avait été glissé dans un étui de cuir spécial fixé à son sac à dos. Sa ceinture débordait de sacoches pleines de chargeurs pour les armes, et il avait avec lui une réserve de projectiles de 40 mm pour le M-79 ainsi que des grenades à main.

— Mon Dieu ! s'était exclamé Karl Brunjes en le voyant. Vous allez vraiment porter tout ça, alors qu'il va peut-être vous falloir marcher dans la jungle pendant deux jours ?

— Ça n'est jamais trop lourd si ça peut vous permettre de rester en vie, lui avait répondu l'Exécuteur.

Le colonel Gonzalez et Ellena Santos se trouvaient eux aussi sur la piste, en compagnie de Brunjes, pour assister au départ des quatre hommes. Peu de mots furent échangés. Il y avait d'ailleurs peu à dire. L'heure de faire des projets, de discuter et de spéculer était dépassée. Le succès et l'échec dépendaient à présent du courage et de l'aptitude de l'Exécuteur et de ses trois alliés.

Gonzalez plaqua ses talons l'un contre l'autre et leva sa main jusqu'à la visière de sa casquette pour effectuer un salut solennel. Bolan savait que ce geste était sincère. L'officier mexicain voulait ainsi signifier le respect qu'il éprouvait pour lui. Bolan lui retourna donc son salut avec la dignité qu'il méritait.

— O.K., dit-il alors à Grimaldi en faisant glisser la portière de l'hélicoptère pour la fermer. On y va.

CHAPITRE XIII

La péninsule du Yucatán est une des plus grandes régions tropicales de l'Amérique centrale. Sur une carte, elle ressemble à la tête d'un grand phoque qu'on aurait posée à la frontière du Guatemala et du Belize. Le Golfe du Mexique baigne ses rivages au nord-ouest, la mer des Caraïbes ceux du sud-est, le canal du Yucatán sépare la pointe de la péninsule et l'île de Cuba.

Les eaux qui longent le littoral ont toujours eu de l'importance, notamment pour les Mayas, qui, déjà, en firent une voie marchande entre 300 et 900 après J.-C. Leur exemple fut suivi par les entreprises travaillant dans le bois, effectuant des opérations minières ou l'import-export en direction des Etats-Unis, de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud.

Alors que l'hélicoptère avait perdu de l'altitude et volait au-dessus d'une rangée de bananiers, Mack Bolan se remémora ces détails géographiques et historiques, qu'il tenait de Brunjes. Si jamais celui-ci décidait de quitter la C.I.A., il avait de quoi démarrer une nouvelle carrière comme prof de géo. Le Guerrier l'avait écouté avec attention. Tous les détails concernant un pays et ses habitants pouvaient être utiles dans le cadre d'une mission.

Les yeux baissés sur les bananiers, il repéra enfin ce qu'il cherchait : une clairière. Ils se trouvaient à environ trente mètres du sol, estima-t-il, et la zone dépourvue d'arbres ne devait pas faire plus de neuf ou dix mètres de diamètre. Il se tourna vers Ramon et Raul. Aucun d'eux ne semblait particulièrement à l'aise, mais l'idée de devoir quitter l'hélicoptère en plein vol les enthousiasmait encore moins.

Si Bolan leur avait expliqué la marche à suivre pour descendre de l'appareil en rappel, ils n'avaient pas eu assez de temps pour s'entraîner dans de bonnes conditions.

Ils portaient tous les trois des harnais spéciaux. Bolan laissa filer de l'hélicoptère un rouleau de corde, dont une extrémité était fixée au corps de l'appareil tandis que l'autre descendait vers le sol.

— Bon, fit Bolan. Vous en premier.

— *No me gusto...*, commença Ramon, avant de reprendre en anglais : Ça ne me plaît pas trop...

— Ce n'est pas aussi difficile et dangereux que ça en a l'air, lui assura Bolan. Vous n'avez qu'à tenir la corde comme je vous l'ai dit, vous approcher de la porte et mettre vos pieds bien au bord.

Ramon obéit sans enthousiasme. Il s'accrocha fermement à la corde, et alla lentement poser un pied près du bord. Bolan lui agrippa

le bras pour le rassurer et le poussa doucement vers l'arrière. Ramon déglutit avec peine et vint mettre son autre pied en position. Il se tint ainsi dans l'ouverture, le corps fouetté par le formidable courant d'air des pales, les poings crispés sur la corde et les jambes tendues.

— Maintenant, vous fléchissez les genoux et vous poussez sur vos pieds.

Ramon se figea. Sa tête se baissa tandis qu'il regardait entre ses jambes, vers la corde et le sol, bien en dessous.

— Ne regardez pas vers le bas ! cria Bolan. Ecoutez, Ramon, nous n'avons pas toute la journée. Poussez sur vos pieds, agrippez la corde et laissez le harnais faire le reste. Vos pieds toucheront le sol avant que vous ayez eu le temps d'y penser.

— Ouais, fit Ramon, la mine sinistre. Peut-être même plus vite que ça encore.

Puis il poussa sur ses pieds et s'écarta de l'appareil. Il disparut, et on ne vit plus de lui que ses mains sur la corde tendue. Ramon resta suspendu, battant des jambes jusqu'à ce qu'il ait trouvé un des patins d'atterrissage. Il resta ainsi en équilibre, hésitant visiblement à donner un nouveau coup de pied pour poursuivre sa descente. Alors que Bolan se demandait s'il n'allait pas devoir rejoindre Ramon sur le patin pour accélérer le mouvement, le Mexicain finit par se décider et descendit lentement en rappel le long de la corde.

— A vous, Raul, lança Bolan en se tournant vers l'autre jumeau.

— Il vaudrait mieux que mon frère n'ait rien, répliqua l'autre d'une voix tranchante.

— Descendez et vous verrez vous-même, lui dit l'Exécuteur.

Raul hésita, comme son frère, mais il fut plus rapide pour quitter l'hélicoptère. Bolan l'observa descendre en rappel jusqu'au sol.

— Je te laisse seul, maintenant, lança-t-il à Grimaldi.

Le pilote tourna la tête vers le Guerrier, sans cesser de contrôler l'appareil. Faire du sur-place avec un hélicoptère demandait un effort important, qui mettait à contribution les mains et les bras, mais Grimaldi s'était très souvent prêté à l'exercice.

— Fais gaffe à toi, Striker ! lança-t-il. C'est la jungle, là-dessous.

— La jungle est partout, de nos jours.

— On reste en contact. Tu m'appelles si tu as le moindre problème.

— Ne t'inquiète pas pour ça, répondit le Guerrier.

Et il sauta à son tour.

Lorsqu'il toucha le sol, quelques secondes plus tard, il croisa les regards stupéfaits de Ramon et Raul; ils étaient visiblement abasourdis par la rapidité avec laquelle il était descendu. Les mains encore tremblantes, ils n'avaient pas pu se débarrasser de leurs harnais après le saut, et l'Exécuteur s'acquitta de cette tâche bien avant eux.

— C'est toujours plus difficile la première fois, leur expliqua-t-il.

Ça devient très vite une formalité.

— Une fois me suffira, lui assura Ramon.

Les cordes remontèrent vers l'hélicoptère, grâce à un rouleau électrique que Grimaldi commandait depuis son poste de pilotage. Le Bell prit de l'altitude, tourna et disparut bientôt de leur vue.

— Maintenant, on est vraiment seuls, dit Ramon.

Il regardait toujours vers le ciel comme s'il espérait voir l'hélicoptère soudain revenir vers eux.

— A peu près. On est en contact radio avec Grissim et on peut compter sur son soutien. Mais il n'interviendra pas immédiatement. Nous devons surtout compter sur nous.

Bolan examina leur environnement. Les forêts pluviales n'étaient pas une nouveauté pour lui. Quelques-uns de ses blitz lui avaient permis de découvrir des jungles à travers le monde. Sans parler du Viêt-Nam. Le paysage qui les entourait n'avait en lui-même rien d'effrayant. Au contraire, la nature était ici d'une indéniable beauté. Des arbres majestueux chargés de fleurs et de fruits. Des oiseaux laissant entendre une multitude de sifflements, pépiements et gazouillis. Et si les grandes herbes et les fougères pouvaient dissimuler des serpents ou des félins en chasse, le risque que présentaient ces animaux était infime.

Bolan sortit un compas et trois cartes d'une des poches de son sac à dos. Les spécialistes du Black Warriors Ranch avaient conçu les cartes par ordinateur à partir des informations livrées par les satellites espions. Aaron Kurtzman les avait ensuite faxées à Bolan. Ces documents concernaient uniquement la partie du Yucatán qu'ils devaient traverser pour rejoindre la position supposée du camp de base de Valdez, mais ils étaient complétés par tous les détails que les ordinateurs surpuissants du Ranch avaient pu collecter et qui devaient permettre aux trois hommes de se repérer.

— Messieurs, commença Bolan, nous allons nous diriger vers le sud-est, vers le centre de la péninsule. Nous en sommes à moins de cent kilomètres, mais il vaut mieux nous attendre à ce que le terrain soit difficile. L'idéal serait que nous parcourions le plus de chemin possible avant la nuit.

— Ramon et moi, nous avons passé beaucoup de temps dans le Yucatán, indiqua Raul. Il est facile de se perdre, ici.

— Nous atteindrons notre premier point de repère au bout de quinze kilomètres, lui expliqua Bolan. Impossible de le manquer, faites-moi confiance.

Ils n'eurent aucune difficulté à trouver le point de repère auquel Bolan faisait allusion. La grande pyramide maya de Etzná. Un magnifique site archéologique, où la monumentale construction de

pierre avait résisté à des siècles d'intempéries et aux mauvais traitements des pillards en quête d'or. Le bâtiment lui-même se composait de six sections, avec une volée de marches en leur milieu qui montait de la base au sommet.

Quoique familiers des ruines mayas, Ramon et Raul furent impressionnés. Bolan, lui, trouva plutôt étrange la vision de cette belle et massive architecture au milieu de la jungle. De la mousse et des plantes grimpantes s'accrochaient aux murs de pierre; de l'herbe poussait dans les craquelures du vieil escalier.

L'Exécuteur et ses deux compagnons ne purent s'aventurer suffisamment près de la pyramide pour l'examiner en détail. Des équipes archéologiques, des touristes et divers marchands assiégeaient le site d'Etná. Trois hommes en armes ne pouvaient qu'attirer l'attention. Avec le regain d'actions terroristes, des *federales* avaient été envoyés ici même pour protéger les visiteurs, et Bolan et les jumeaux n'avaient pas besoin de se faire tirer dessus en passant pour des guérilleros rôdant dans la jungle.

Le trio poursuivit donc sa route vers le centre de la péninsule. Comme Bolan le craignait, il devint de plus en plus difficile de progresser dans la jungle alors qu'ils approchaient des régions côtières, des sites mayas les plus connus et des villages les plus importants. Ils durent utiliser leurs machettes pour se frayer un passage à travers la végétation. Au-dessus d'eux, le feuillage des arbres se fit si dense que les rayons du soleil ne parvenaient pas toujours jusqu'à eux.

— Comment saurons-nous que nous avons atteint le prochain point de repère ? demanda Ramon, sa machette à la main. On n'y voit rien, avec toute cette merde.

— C'est justement cette merde notre point de repère, expliqua Bolan. Passer à travers au lieu de la contourner nous fera gagner du temps, et ça nous permettra aussi d'éviter certains villages de la région qui pourraient abriter des partisans ou sympathisants de Valdez. J'imagine que nous avons traversé à peu près la moitié de cette zone difficile. Dans une demi-heure, nous devrions avoir des conditions plus favorables.

Une heure plus tard, ils étaient toujours en train de jouer de la machette pour avancer dans l'inextricable fouillis de la végétation. Les jumeaux ne se plaignaient pas, peu désireux d'admettre qu'ils étaient épuisés. Leur compagnon de route les stupéfiait encore une fois. Il progressait à une vitesse étonnante, comme s'il s'était servi d'une machette depuis son enfance.

Soudain, un grognement sourd se fit entendre, quelque part au milieu de cet enfer vert. Bolan sortit rapidement le .44 Magnum et mit un genou en terre, son pistolet dans une main et la machette dans

l'autre. Les jumeaux agrippèrent leurs fusils et regardèrent autour d'eux, se préparant à l'attaque de la bête jusque-là invisible.

— Jaguar ? demanda Bolan dans un chuchotement.

— Oui, lui répondit Ramon. Il est tout proche. Pas plus de cinq à six mètres, à en juger par le son.

— Et il a dû se rapprocher.

Bolan savait que le jaguar était le plus grand et le plus puissant des félins peuplant cette région. Comme la plupart des animaux sauvages, les jaguars faisaient leur possible pour éviter l'homme, mais n'importe quelle créature équipée de mâchoires mortelles, de dents de carnivore et de beaucoup de muscles était potentiellement dangereuse.

— Je ne l'entends plus, remarqua Bolan. Il est peut-être parti.

— Ou peut-être que non.

— Pourquoi est-ce qu'un jaguar rôderait dans une végétation aussi dense ? demanda Bolan. Il chassait un petit gibier ?

— J'espère simplement qu'il ne s'agit pas d'une femelle cherchant ses petits, murmura Ramon. Tâchez de ne jamais vous retrouver entre une mère jaguar et ses bébés.

— Je m'efforce en général d'éviter. Mais on ne peut pas se permettre de rester ici toute la nuit à attendre que notre matou se montre – alors qu'il n'est peut-être même plus là. Je vais continuer à avancer. Vous autres, surveillez.

Bolan remit le Desert Eagle dans son holster et donna un coup de machette. La lame fendit un entrelacs de plantes tombantes et de buissons. Aucun grognement ne s'éleva. Encouragé, Bolan continua de se frayer un passage dans la végétation. Il fut surpris de constater que la tâche était plus aisée.

Ils se retrouvèrent soudain dans un coin paisible. Le sol, sous leurs pieds, était légèrement boueux. Un petit cours d'eau coulait depuis le nord, sans doute alimenté par une rivière qui se trouvait en amont. Bolan, qui se souvenait avoir remarqué ce détail sur la carte, eut la confirmation qu'ils suivaient la bonne direction.

— *Mira !* s'exclama Raul en désignant une silhouette, sur la berge.

Les autres regardèrent et virent le cadavre d'un animal étrange, qui ressemblait vaguement à un énorme cochon.

— Un tapir, indiqua Ramon. C'est rare d'en trouver dans le Yucatán – leur territoire est plutôt l'Amérique du Sud. Ils vivent près des rivières et passent la plupart du temps dans l'eau.

La tête de l'animal reposait sous un angle étrange, et Bolan devina qu'il avait eu le cou brisé. Du sang s'écoulait encore d'une grande entaille qu'il avait au ventre. Des empreintes de dents étaient également visibles dans la chair sans vie.

— On sait maintenant ce que le jaguar était en train de faire, remarqua-t-il en baissant les yeux sur les empreintes de pattes, dans le

sol boueux. On a dû le déranger pendant son dîner. Pour arriver à s'offrir un gibier pareil, l'animal doit avoir une sacrée force.

— On devrait peut-être y aller, au cas où il serait toujours dans les parages, suggéra Ramon.

— Ça n'est pas une mauvaise idée, approuva Bolan. On va suivre la rivière pendant un kilomètre et on s'arrêtera pour manger.

Il leva la tête vers le ciel sombre, zébré d'or et de rose. Le soleil se couchait. L'Exécuteur consulta sa montre. Il était presque 18 h 30. Alors qu'ils avaient maintenu un bon pas durant une grande partie de la journée, ils avaient à peine parcouru quinze kilomètres. Le corps de Bolan était couvert de sueur après ces heures d'effort intense et incessant. Heureusement, une brise légère et rafraîchissante soufflait à travers la forêt pluviale.

Le Guerrier sortit un petit mais puissant émetteur-récepteur de son sac. Il pressa un bouton à deux reprises, transmettant ainsi un message à l'émetteur installé dans le Bell de Grimaldi et lui faisant savoir que la mission se passait sans encombre et qu'ils n'avaient besoin d'aucune assistance. Un petit témoin lumineux clignota, et Bolan sut que le message avait été reçu. Le pilote des Black Warriors restait en contact.

L'Exécuteur ne transmettait son signal que toutes les trois à quatre heures. Il préférait limiter au maximum les contacts radio, dans le cas où Valdez balayerait les fréquences avec un matériel suffisamment perfectionné pour qu'il se rende compte que quelqu'un se rapprochait de son camp. Si Bolan pressait le bouton trois fois au lieu de deux, cela signifiait qu'il avait un sérieux problème et demandait un support aérien. S'il pouvait transmettre des messages par oral, il préférait éviter, afin de ne pas augmenter encore le risque d'être détecté par l'ennemi.

Le trio suivit le rivage boueux du petit cours d'eau sans croiser le jaguar, ni aucune autre menace immédiate, hormis des colonies agressives de moustiques. La nuit était complètement tombée quand ils trouvèrent un endroit acceptable pour faire un break.

Ils utilisèrent une plaque à piles pour faire bouillir l'eau destinée au café instantané et faire chauffer leurs rations. Après ce qu'ils venaient de connaître, pouvoir s'asseoir sur le sol et manger un plat chaud semblait un véritable luxe.

— Vous avez une idée du temps qu'il nous faudra pour atteindre le camp ? demanda Ramon quand ils eurent terminé leur repas.

— Nous n'en sommes même pas à la moitié du chemin, lui répondit Bolan. Mais si j'en crois les données topographiques, le reste du trajet devrait se faire sur un terrain beaucoup plus facile que ce que nous avons connu jusque-là. Nous devrions atteindre la base de Valdez entre 16 h 30 et 20 heures demain. Je ne suis pas plus précis parce qu'il se peut que nous rencontrions des problèmes qui ne sont

pas indiqués sur la carte. Dans l'idéal, il faudrait que nous arrivions deux heures avant le coucher de soleil afin de pouvoir reconnaître le terrain pour préparer notre assaut. Nous ne savons pas trop combien d'adversaires nous aurons contre nous ni de quel genre de défenses dispose Valdez. Ça, nous ne le découvrirons qu'en voyant par nous-même. Et plus nous en apprendrons, plus nous mettrons des chances de notre côté.

— Je comprends bien, acquiesça Ramon, mais pourquoi le crépuscule ? J'aurais pensé qu'en agissant plus tard, vers minuit, l'obscurité aurait été un atout...

— Il y a deux raisons à ça, commença Bolan. A présent, Valdez doit soupçonner qu'Arguello et ses hommes ne reviendront pas, ou que si certains y arrivent, ce sera sans le demi-million de dollars. Il sait aussi qu'il y a une chance pour que sa base ait été localisée et soit attaquée. Il augmentera donc forcément la sécurité durant la nuit. Ses hommes et lui seront en état d'alerte. Cela fait un moment qu'ils occupent leur camp, et ils doivent bien connaître ses environs. L'obscurité jouera donc autant en leur faveur qu'en la nôtre. Autre chose, pour le crépuscule : c'est un moment où les gens ont tendance à se détendre. La journée se termine. Les équipes de travail ou de surveillance sont sur le point de laisser la place à celles de la nuit. On prépare les repas du soir. Les pensées commencent à se tourner vers la détente, la nourriture, la prochaine pause cigarette, ou au contraire elles doivent s'habituer, à contrecœur, à accepter le commencement d'une longue veille. Autant de pensées parasites qui vont empêcher une personne de se concentrer sur la sécurité et de rester à l'affût du danger.

— C'est extraordinaire ! commenta Raul. Je n'avais pas pensé à ça de cette façon. Mais vous avez sûrement raison.

— Espérons simplement que Valdez n'y a pas pensé lui aussi, souligna le Guerrier. Il a déjà perdu deux rounds parce que nous avons été capables de deviner ce qu'il allait faire, mais il ne faut pas le sous-estimer pour autant. Il est intelligent et malin, et il n'a rien d'un lâche. Quant au fait qu'il ait accepté de vivre au beau milieu de la jungle, dans des conditions très difficiles, j'imagine qu'il en tire une certaine fierté.

— A vous entendre, commenta Ramon, on dirait que vous avez du respect pour lui.

— Je respecte tout adversaire qui représente un danger potentiel, mais je ne le respecte pas comme homme, à cause des choix qu'il a faits. Avec sa détermination et ses qualités de leader, il aurait pu accomplir quelque chose de positif.

— Vraiment ? demanda Ramon avec surprise.

— Si Valdez était venu au Mexique pour défendre les droits civils de la classe indienne pauvre, il aurait pu véritablement être un

instrument de la réforme et d'amélioration des conditions de vie des classes les plus défavorisées de votre pays. Imaginez : un ancien membre d'une des forces d'élite de l'armée américaine qui choisit d'aider les Mexicains les plus pauvres dans un mouvement de protestation non-violente, à la fois contre votre gouvernement, mais aussi le mien. Il aurait été une source d'embarras bien plus grande pour le gouvernement américain en apparaissant comme un citoyen impliqué, scandalisé par certains excès de la politique américaine vis-à-vis de l'Amérique latine.

— Et on ne serait pas là aujourd'hui, remarqua Raul.

— Valdez a pris une voie différente, conclut Bolan. Sa soif de vengeance et de sang n'a rien donné de bon pour qui que ce soit. Ses actions ont coûté la vie à beaucoup de personnes, et il y aura encore d'autres morts avant que toute cette histoire soit vraiment terminée. De plus, je suis persuadé qu'il a manipulé de braves types, des Indiens idéalistes, dans un but personnel : se venger, peut-être, faire du pognon, plus sûrement. Et ça, c'est vraiment dégueulasse.

CHAPITRE XIV

Les trois hommes continuèrent leur route à travers la forêt pluviale dans l'obscurité, sans trop avoir à se servir de leurs machettes. Grâce aux lunettes de vision nocturne Starlight, qui transformaient la nuit la plus sombre en crépuscule, la tâche n'était pas si difficile ni dangereuse qu'elle aurait pu l'être pour la plupart des voyageurs. Ils repèrent ainsi facilement un fer-de-lance, sur le tronc d'un arbre tombé, et évitèrent le serpent venimeux.

Mack Bolan voulait couvrir la plus grande distance possible, et se rapprocher de la base ennemie, mais il n'avait pas l'intention pour autant d'épuiser ses compagnons ni lui-même. Jusque-là, ils avaient crapahuté dur et pris très peu de repos. En même temps, il savait que la perspective de la confrontation à venir avec des terroristes pouvait empêcher les jumeaux de trouver le sommeil dont ils avaient pourtant un besoin absolu. Il avait prévu de s'accorder quatre heures de sommeil, et les jumeaux dormiraient plus profondément s'ils étaient fatigués, sans pour autant se trouver à bout de forces.

Bolan avait décidé d'installer le camp quand ils atteindraient le point de repère suivant. Le site serait idéal : une grande clairière au milieu d'un ensemble de yuccas, qu'ils devaient à un début d'incendie causé par la foudre durant un orage.

Soudain, des silhouettes surgirent des arbres et des fougères. De petits hommes, minces et à la peau foncée, qui s'étaient matérialisés de façon totalement imprévisible. Habillés de vêtements tissés main et coiffés de grands sombreros, ils avaient tous à la main d'imposants couteaux de jungle. Certains étaient aussi armés de lances, d'autres d'arcs, avec des harnais pleins de flèches, et au moins deux portaient des vieux fusils à canon double.

Des Indiens de la région, comprit Bolan. Ils se déplaçaient dans la nuit comme des ombres, faisant preuve d'une grande expertise en matière de camouflage et de ruse. Bolan porta son M-16 à sa hanche, mais ne tira pas. Si les Indiens leur avaient voulu du mal, ils ne se seraient pas montrés. C'était aussi simple que cela.

En voyant Raul et Ramon s'avancer, Bolan se demanda d'abord s'ils n'avaient pas perdu la raison. Puis il se dit qu'il devait faire confiance à leur jugement en une telle situation.

Un des Indiens s'adressa aux deux frères dans une langue que Bolan ne connaissait pas. Les jumeaux l'écoutèrent pendant très longtemps avant de répondre. L'Exécuteur n'avait pas la moindre idée de ce qui se disait, même si quelques mots d'espagnol sortaient de temps à autre. Il observa les visages solennels des Indiens. Impossible

d'y lire la moindre émotion. Il dénombra neuf hommes, tout en soupçonnant que d'autres étaient cachés non loin.

Presque une demi-heure plus tard, l'homme qui semblait être leur représentant désigna Bolan et dit quelque chose. Ramon se tourna vers l'Exécuteur, utilisant plusieurs fois le terme « pacala » en parlant. Bolan devina que c'était le terme par lequel les jumeaux avaient décidé de le désigner, mais il n'avait aucune idée de ce qu'il signifiait.

Un homme s'avança, qui tenait à la main le cadavre d'une grosse dinde. Il l'offrit à Raul et Ramon, et ce dernier fouilla dans son sac, dont il finit par sortir plusieurs grosses barres de chocolat. Le chef du groupe prit les friandises, et les Indiens s'éparpillèrent dans la forêt pluviale, disparaissant aussi vite qu'ils étaient apparus.

— On parlera de ça plus tard, chuchota Ramon à Bolan.

L'Exécuteur hocha la tête, conscient qu'il n'était pas forcément prudent de parler en anglais avec les Indiens à proximité. Aucun mot ne fut donc prononcé jusqu'à ce qu'ils aient atteint la clairière au milieu des yuccas. Des fleurs poussaient un peu partout et un agréable parfum flottait dans l'air.

Quand ils eurent fini d'établir le camp, Raul brandit la dinde.

— Ça nous fera un excellent souper, et peut-être même un petit déjeuner assez original, annonça-t-il.

— Qu'est-ce qui s'est passé, là-bas ? lui demanda Bolan.

— Les hommes que nous avons rencontrés sont des Mayas qui faisaient un peu de chasse de nuit, expliqua Ramon. Le plus souvent, ils attrapent des oiseaux diurnes comme cette dinde. Ils parlent un dialecte assez proche d'une langue que nous connaissons, Raul et moi, et nous avons donc pu nous comprendre. Le fait d'avoir une certaine culture en matière de légendes mayas a ses avantages, ajouta-t-il. Nous avons dit au chef que nous étions des descendants de deux fameux jumeaux de notre histoire. Les Mayas n'ont jamais formé un empire uni, mais ils pratiquaient pour la plupart une religion dans laquelle on adorait les dieux à travers l'esprit des ancêtres. Pour eux, nous sommes des individus à honorer.

— J'ai eu l'impression que vous m'appeliez par un nom précis, là-bas. Pacala ?

— Pacala, oui, confirma Raul. C'est un vieux terme maya pour bouclier, et qui fait référence à Jaguar Shield – *Jaguar Bouclier* –, un grand roi guerrier, probablement un étranger venu du nord. Nous avons expliqué que vous étiez un descendant de Jaguar Shield et que vous étiez avec nous pour trouver et vaincre des démons qui avaient pris une apparence humaine. La vérité, donc, à peine exagérée.

— Est-ce qu'ils savaient quelque chose à propos de Valdez et de son armée ? demanda Bolan.

Ramon hocha la tête.

— Les Mayas sont au courant d'à peu près tout ce qui se passe dans la forêt pluviale. Ils savent que les terroristes sont là depuis l'instant où ils ont établi leur camp. Mais comme ils ne constituaient pour eux aucune menace, ils laissaient faire. Les Indiens sont plus inquiets à cause des *federales*, des militaires et des grosses entreprises menaçant de détruire la forêt pluviale et de leur prendre leur terre. Comme Valdez semblait précisément se battre contre cette menace, les Mayas n'avaient aucune raison de s'opposer à lui.

— Vu ainsi, cela paraît logique.

— C'est la raison pour laquelle nous leur avons expliqué que les rebelles qui se trouvent dans le centre de la forêt sont des menteurs, que ce sont en réalité des esprits maléfiques se faisant passer pour leurs amis, expliqua encore Ramon. Nous leur avons dit que nous étions venus ici à cause d'eux, guidés par les esprits de nos ancêtres, pour les trouver et les détruire. Si nous n'arrêtons pas Valdez, les soldats et les *federales* débarqueront en nombre. Le gouvernement, et toutes les grandes entreprises ayant des liens avec lui, profiteront du prétexte pour réclamer plus de terres et déboiser encore un peu plus la jungle.

— C'est ce qui pourrait en effet arriver, remarqua Bolan. En tout cas, ça s'est déjà vu dans de nombreux pays.

— Le chef nous a dit que trop d'étrangers se moquent des cycles de la nature ou de celui de la vie, poursuivit Ramon. Ceux qui peuplent la planète – les gens, les animaux, les plantes – ont besoin de la terre, de l'eau, de l'air et des symboles divins accrochés dans le ciel – le Soleil et la Lune. Il nous a expliqué que si les étrangers pillaient la terre de tout ce qu'elle avait, à leur seul profit, par avidité, et qu'ils emplissaient l'eau et l'air de poison, la planète finirait par mourir, et la Lune et le Soleil ne se pencheraient plus vers nous avec bienveillance. Et si cela arrive, tout le monde mourra, nous a dit le chef, aussi bien les étrangers que les Mayas.

— Il a peut-être raison, remarqua Bolan. Mais nous ne sommes pas venus ici pour sauver le monde. Juste pour nous occuper de Valdez.

— Nous nous dirigeons dans la bonne direction, indiqua Raul. Le chef nous a dit que les rebelles avaient un village de maisons de toile, avec des hommes, des femmes, mais pas d'enfants.

— Tant mieux, dit Bolan. Autre chose à propos du camp ?

— En fait, les Mayas ne s'y sont pas vraiment rendus, expliqua Ramon. Le chef dit que tous les gens qui sont là-bas semblent avoir des armes – des armes pour tuer les gens, pas pour chasser. Ils n'osent donc pas trop s'approcher. Même si les terroristes sont peut-être les ennemis des ennemis des Mayas, ils restent des étrangers. Certains des soldats de Valdez viennent de villages mayas, mais ils ont adopté toutes les manières des tueurs qu'ils côtoient.

— Selon lui, ajouta Raul, les autres sont là depuis à peu près deux *uinal*. C'est une unité du calendrier maya qui correspond à vingt jours. Il y a quarante jours, l'activité terroriste n'avait pas encore commencé. Le chef nous a dit aussi que les autres Mayas et les autres Indiens de la région restent à l'écart.

— Bien, fit Bolan. Je n'ai pas envie qu'il y ait des innocents dans la ligne de tir quand les hostilités commenceront. Avant ça, il faut que nous dormions. Nous monterons la garde à tour de rôle, toutes les deux heures et demie.

— D'abord, dit Ramon, nous allons manger la dinde qu'ils nous ont donnée. Il se pourrait que ce soit notre dernier repas : alors, autant que nous en profitons.

L'Exécuteur et les jumeaux levèrent le camp peu après l'aube. Ils avaient dormi et mangé plus de la moitié de la grosse dinde. Bien reposés, et l'estomac plein, ils étaient prêts pour se lancer dans la dernière partie de leur voyage. Ils inspectèrent leurs armes et le reste de leur matériel, aiguisèrent les lames de leurs machettes et s'enfoncèrent encore une fois dans la forêt pluviale.

Ils eurent vite fait de se rendre compte que leur progression serait plus facile que prévu : la végétation avait été récemment coupée et piétinée par un grand nombre de machettes et de pieds bottés. Ils découvrirent même une empreinte de botte, laissée sur une portion de terre bouseuse, vieille d'environ trois jours. Le motif de la semelle laissait penser qu'il s'agissait d'une chaussure militaire de combat.

— Les hommes de Valdez sont passés par là, annonça Bolan. Peut-être le groupe mené par Arguello alors qu'ils gagnaient l'endroit où se trouvaient les camions pour se rendre au rendez-vous avec Farrel.

— On doit être près, remarqua Raul dans un soupir tendu.

— Et il faut qu'on se rapproche encore, répliqua le Guerrier. Restez en alerte. Si nous croisons un être humain, à partir de maintenant, ce sera probablement un tueur.

Ils découvrirent d'autres indices de mouvements importants dans la jungle. Un sentier avait été creusé dans le sol, caché sous une épaisse couverture de branches. Bolan remarqua qu'ils étaient entrés dans une zone de forêt plantée de grands arbres. A en croire les informations livrées par les satellites, le camp de Valdez se trouvait au beau milieu de cette zone.

Ils approchèrent d'une bande de hautes herbes grasses qui attira l'attention de Bolan parce qu'elle n'avait pas été piétinée comme le reste de la végétation qui bordait le sentier. De sa machette, il fit signe à Ramon et Raul de rester en arrière. Le Guerrier s'approcha, s'agenouilla et passa prudemment la main à travers les tiges. Baissant les yeux, il repéra un fil de pêche tendu à l'horizontale.

Il suivit la ligne et trouva une des extrémités nouée à la racine d'un arbre. L'autre disparaissait parmi des fougères vers la base d'un arbre, là encore. Bolan découvrit une boîte de conserve fermement calée par des pierres. Une grenade à main se trouvait à l'intérieur, avec le fil et un hameçon accroché à la goupille. Celle-ci avait d'ailleurs dû être préparée afin qu'une simple pression sur le fil fasse partir le piège.

Le Guerrier agrippa la grenade pour faire tenir la goupille en place et il coupa le fil d'un coup de machette. Il rapporta ensuite le piège pour le montrer aux jumeaux. A l'intérieur de la boîte, autour de la grenade, se trouvaient des dizaines de clous.

— Un peu de shrapnel en plus, expliqua-t-il.

Attentif à la présence d'autres pièges mortels du même genre, le trio poursuivit sa progression. Chacun était bien conscient qu'ils se trouvaient très près du camp de base ennemi. Ils en eurent la confirmation moins d'une centaine de mètres plus loin, quand ils découvrirent le camp terroriste à travers un rideau de fougères et de plantes grasses.

Des tentes avaient été dressées. Un filet de camouflage, entremêlé de branches et de feuilles, en couvrait le sommet, permettant au camp de ne pas être repéré par les appareils militaires qui survolaient la jungle. Non seulement le camouflage noyait la silhouette des tentes, mais il les cachait. Les grands arbres formaient quant à eux un toit naturel au-dessus de toute la base.

Bolan constata que Valdez avait choisi un site idéal.

En plus de dissimuler le campement, la couverture des arbres offrait aussi un abri naturel contre le soleil et les dégâts que pouvaient occasionner les très fortes chutes de pluie. Un torrent, assez proche, fournissait de l'eau fraîche en quantité, ainsi que des poissons, des grenouilles, des tortues et autres petits animaux comestibles. Les terroristes pouvaient aussi aller ramasser des fruits, dont des bananes et des mangues, sans attirer l'attention, à condition d'être habillés comme des paysans, et non en treillis. La chasse du petit gibier devait être également une source de ravitaillement.

Une tour, toute de bois, avait été édifiée juste à côté d'une tente. Des tiges de métal étaient tendues depuis son centre vers une plate-forme qui se trouvait au milieu. Une antenne radio, comprit Bolan. La tente devait être le centre de communications de la base. Une balustrade, qui courait autour de la plate-forme, laissait penser que la tour pouvait être utilisée comme une espèce de mirador, duquel on pouvait scruter les environs immédiats en cas de menace.

Les plus grandes tentes étaient probablement des baraquements pour les troupes, devina Bolan. Malheureusement, il n'avait pas la moindre idée du nombre d'hommes qui pouvaient se trouver à l'intérieur. Si on devait pouvoir y loger plus d'une centaine

d'occupants, il y avait peu de chances pour qu'autant de personnes habitent le camp. Quand on réunissait trop de gens dans un trop petit espace, on ne réussissait qu'à générer des conflits, des disputes. Ce qui, avec les armes et les explosifs entreposés sur place, était très dangereux. En plus, Valdez avait perdu un grand nombre de ses soldats lors de ses précédentes confrontations avec Bolan, ce qui avait dû entraîner une baisse de la population.

Une quinzaine de silhouettes en treillis étaient visibles. Bolan repéra deux jeunes femmes, assises par terre, en train de bavarder en buvant une tasse de café, la cigarette à la main. Les hommes ne semblaient pas plus au travail. Deux étaient occupés à nettoyer et lubrifier des armes. Un type, vêtu d'un pantalon aux jambes coupées, donnait des coups de poing et des coups de pied dans un gros sac. Deux autres encore se livraient à une espèce de combat, mélangeant le judo, la boxe et le karaté, le tout avec une technique très sommaire.

Bolan remarqua encore deux hommes armés de pistolets-mitrailleurs qui patrouillaient dans le périmètre de la base avec une allure presque désinvolte. Ils ne semblaient pas trop penser à l'éventualité d'une attaque. Tant mieux, se dit le Guerrier. Il espérait que tout le monde était dans la même disposition d'esprit.

Une des plus petites tentes devait probablement servir de bureau et même de logement à Valdez. Il se pouvait que le leader des terroristes soit en train de préparer sa prochaine opération ou qu'il essaye de décider s'il devait abandonner le site actuel de son campement et déménager vers une autre région. Il se pouvait aussi qu'il soit endormi. Bolan ne serait pas surpris d'apprendre que son ennemi avait tendance à rester éveillé dès la tombée de la nuit. Valdez devait être de plus en plus paranoïaque, et il y avait des chances pour qu'il ne fasse plus vraiment confiance à ses troupes après tous les déboires qu'ils avaient connus.

Et les choses n'allaient pas s'arranger, songea Bolan en étudiant le campement. Un amoncellement de sacs de sable formait un demi-cercle autour d'une arme au long canon avec un bipied monté tout près de la gueule. Une mitrailleuse, une M-60 ou quelque chose de similaire. Ça n'était pas une bonne nouvelle pour l'Exécuteur et ses deux compagnons. Une arme de ce genre pouvait tirer près de mille coups à la minute, et vomir plusieurs centaines de balles de 7.62 mm sans qu'il soit besoin de recharger. Un ou deux flingueurs suffisaient à manœuvrer l'arme et hacher menue toute la jungle environnante et les êtres vivants qui pouvaient se trouver dans les parages.

Quel genre de matériel lourd avaient-ils encore ici ? Bolan avait dans l'idée qu'ils avaient sûrement leur réserve de lance-grenades, d'explosifs et peut-être de lance-roquettes. Autant d'armes qui devaient être rangées dans une tente réservée à l'arsenal de la petite

armée de Valdez. Les terroristes avaient chacun une arme automatique, à la main ou facilement accessible. Rien que cela leur donnait une puissance de feu plus importante que celle de Bolan et des jumeaux.

Ils devaient donc s'attaquer à l'ennemi en faisant preuve d'astuce et frapper les bonnes cibles pour paralyser aussi vite que possible les capacités défensives de l'ennemi. Bolan songea qu'il pouvait installer Raul dans une bonne position afin qu'il puisse utiliser son Marlin et jouer les snipers, car Ramon aurait besoin d'être sérieusement couvert quand il balancerait des grenades dans le camp. Ils auraient aussi leurs fusils et leurs revolvers pour les tirs à petite distance. Quant à l'Exécuteur lui-même, il devrait commencer par se charger des menaces de première importance, comme la grosse mitrailleuse.

Bolan regarda autour de lui pour déterminer les meilleures positions pour lui-même et les jumeaux. Par chance, le tronc des gros arbres fournissait des abris assez fiables, à peu près partout autour de la base. Alors que le Guerrier s'apprêtait à lever le bras pour envoyer les jumeaux en position, pour une attaque en feux croisés, un mouvement à l'intérieur du camp attira son attention.

Un homme venait de sortir de la tente la plus proche de la tour. Son visage exprimait une vive contrariété et il semblait très pressé. Il avait deux objets pareils à des boîtes dans les mains et il fit signe à certains des hommes qui se trouvaient près du terrain de rassemblement, au centre du camp. Il dit quelque chose alors qu'il tendait les objets à deux jeunes gars.

— Que se passe-t-il ? chuchota Ramon. Qu'a-t-il donné à ces hommes ? Des talkies-walkies ?

— Non, lui répondit Bolan. J'ai déjà vu ces trucs. Ce sont des détecteurs de mouvement ou de chaleur qu'ont déjà utilisés les gars de Valdez, près du garage d'Elizondo, quand ils me cherchaient. J'ai l'impression qu'ils ont un système de sécurité et de détection dans la tente de communications.

— Vous voulez dire... qu'ils savent qu'on est là ? demanda Raul d'un ton sinistre.

— C'est ça, oui. Il semblerait qu'on ait un problème.

CHAPITRE XV

Les hommes équipés du matériel de détection s'avancèrent, une main fermée sur leur appareil et l'autre sur une arme. L'homme qui s'entraînait sur un gros sac servant de punching-ball vint aux nouvelles. Les deux autres, ceux qui luttèrent ensemble, mirent également un terme à leur affrontement tandis que les deux femmes se levaient, rassemblant leurs armes et rejoignant les deux types aux détecteurs.

Très vite, d'autres hommes se mirent en état d'alerte. Ils se tournèrent vers la jungle, guettant le danger qui se cachait là, quel qu'il soit. Deux combattants apportèrent leur renfort au binôme équipé des détecteurs alors que les deux flingueurs se dirigeaient vers la ligne des arbres. Une des femmes courut vers la tour et entreprit de monter vers la plate-forme.

Quand Raul fit glisser la bandoulière du Marlin de son épaule, Bolan posa la main sur le canon avant qu'il ait pu viser. Raul le regarda comme s'il était devenu fou et avait décidé de mourir à tout prix et de les entraîner dans sa folie.

— Du calme, lui dit Bolan. Ils savent qu'il y a quelque chose dans le coin, mais pour ce qui nous concerne, ils ne savent encore rien.

— Vous voulez attendre les présentations ? demanda Ramon d'une voix tendue.

— Un détecteur de chaleur ou un détecteur de mouvement repère de grandes masses à sang chaud en déplacement : ils ne sont pas pour autant capables de distinguer un être humain d'un autre mammifère. S'ils avaient un système assez sophistiqué pour le faire, ils seraient déjà en train de nous tirer dessus.

— Donc, il se pourrait très bien qu'ils pensent qu'on est juste un gentil trio de jaguars en goguette ? demanda Raul d'un ton ironique.

— De jaguars, ou de daims, de tapirs, de cochons sauvages, ou encore des Indiens qui se seraient un peu éloignés de leur territoire alors qu'ils chassaient. Nos ennemis n'ont aucun intérêt à se mettre à dos les habitants de la région. Or, s'ils tiraient chaque fois que leurs détecteurs repèrent quelque chose dans la jungle, ils s'exposeraient au risque de mettre en colère les Mayas, ou d'autres habitants du coin.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ? interrogea Ramon. Il vaudrait mieux agir vite, sinon ils vont nous tomber dessus alors qu'on sera toujours en train de discuter.

Bolan repéra un tronc couché près d'un massif de fougère et de plantes grasses. Il y avait aussi plusieurs arbres à proximité. Le Guerrier mit au point une stratégie alors qu'il rejoignait son objectif

en courant, faisant signe aux jumeaux de l'imiter. Ne sachant pas trop quoi faire d'autre, ils lui obéirent.

Très vite, Bolan se débarrassa de son sac à dos, le plaçant avec le M-16 derrière le tronc d'un arbre.

— Laissez toutes vos affaires, ordonna-t-il. Ramon, ôtez votre chemise et votre casquette.

— *Qué...* ? commença Ramon. A quoi vous jouez, bon sang ?

— Faites ce que je vous dis !

Malgré leur évidente incompréhension, les jumeaux suivirent les instructions de Bolan. A contrecœur, ils allèrent déposer leurs sacs à dos derrière des troncs d'arbres, comme le Guerrier l'avait fait. Ramon ôta sa chemise. Avec son fin maillot de corps blanc, il semblait mal à l'aise et vulnérable.

— Vous voulez aussi que je leur peigne une cible au niveau du cœur ? proposa-t-il.

— Cachez-moi ces fusils, ordonna l'Exécuteur. Ramon, vous restez derrière le tronc, celui qui est couché. Assurez-vous qu'on ne voit pas votre pantalon. Puis vous laissez passer le haut de votre corps par-dessus le tronc et vous gémissiez comme si vous aviez été blessé.

— Ça ne me plaît pas..., annonça Ramon.

— A moi non plus, ajouta son frère.

— On va essayer de se débarrasser de ces gars en douceur, leur expliqua Bolan. Le reste du camp ne sera pas trop sûr de ce qui leur sera arrivé, et ça nous laissera quelques minutes pour nous mettre en position avant de passer à l'attaque.

Bolan leva sa machette. Les deux frères considérèrent la longue lame d'acier. Puis Raul sortit la sienne. Ramon, lui, hésitait.

— Je... je ne sais pas... si je peux tuer un homme comme ça, avoua-t-il. Il faut être tout près. Et il y a le sang...

Bolan sortit le Beretta 93-R de son holster d'épaule. Un long réducteur de son était déjà enfilé à l'extrémité du canon.

— Vous serez exposé au danger le plus immédiat, dit-il à Ramon en lui tendant le pistolet. Gardez-le planqué jusqu'à ce que vous soyez prêt à l'utiliser. Il est en mode rafale. Ne touchez pas la détente, sauf pour tirer. Et tirez si c'est absolument nécessaire.

Ramon hocha la tête, s'empara du pistolet et alla s'allonger derrière le tronc couché.

Bolan se positionna derrière un arbre, tout près, sa machette contre le torse. Raul adopta la même posture derrière un autre arbre. Le Guerrier inspira profondément par le nez et suivit mentalement le parcours de l'air jusque dans son ventre. Il expira avec lenteur, tâchant de se calmer et de contrôler sa tension. S'il n'avait connu que la guerre, durant toute sa vie d'adulte, il n'en était pas pour autant immunisé contre la peur. Attendre que des ennemis armés approchent,

tout en étant contraint de rester immobile, sans avoir la possibilité de voir ce qui se passait, était un exercice particulièrement stressant.

Il pensait aux jumeaux. Jusque-là, leur expérience du combat avait été limitée. C'était un peu leur baptême du feu. Et quel baptême ! Le rôle que Ramon jouait en cet instant n'avait rien de facile : il n'était ni plus ni moins qu'un appât, exposé à l'ennemi alors qu'il gémissait et grognait en simulant la douleur. Et il simulait particulièrement bien. Peut-être son murmure plaintif l'aidait-il d'ailleurs à évacuer la peur qui devait l'habiter.

Cela ne plaisait pas spécialement à Bolan d'avoir à mettre ainsi la vie d'une autre personne en danger, mais il ne pouvait pas jouer le rôle lui-même. Il avait trop le type *anglo*, et il était aussi trop grand pour se faire passer pour un Indien blessé. Les risques étaient importants, pour Ramon. Quelque chose pouvait mal tourner. La patrouille pouvait ouvrir le feu en l'apercevant et le tuer sans lui laisser une chance. Bolan se demanda comment Raul réagirait si le plan ne se passait pas comme prévu et si son frère mourait. Il semblait le plus coriace des deux. Raison pour laquelle Bolan avait pensé qu'il serait prêt à tuer avec une arme blanche, alors que son frère en serait incapable – ce qui s'était confirmé.

Le Guerrier entendit un léger frottement d'étoffe contre des feuilles. Le son se rapprocha. L'ennemi était là. Tenant sa machette à deux mains, il prit une courte inspiration et contourna le tronc, d'un seul mouvement. Il se trouva directement derrière un des terroristes.

Sans la moindre hésitation, l'Exécuteur balança la machette et l'abattit de toutes ses forces sur la tête de l'ennemi. L'acier fin et tranchant passa à travers l'os, fendant le crâne de l'homme comme un melon. Du sang aspergea le visage de Bolan, ainsi que sa chemise, alors qu'il portait déjà son attention vers son adversaire suivant.

Il se trouva confronté à un masque de stupéfaction. Le terroriste avait un boîtier de détection dans une main et un Colt .45 dans l'autre. Il essaya de lever le pistolet, mais un coup porté au niveau de son poignet fit craquer l'os, et l'arme glissa de ses doigts engourdis. L'autre bras de Bolan se plia, et son coude s'écrasa sur le côté de la mâchoire du terroriste. Comme frappé par la main d'un géant, l'autre tournoya.

Bolan, qui se trouvait ainsi de nouveau derrière son ennemi, prit aussitôt avantage de la situation. Il lui enroula le bras autour du cou et ferma l'autre à la base du crâne. Il donna alors un coup de pied derrière le genou de l'homme pour le déséquilibrer et tourna en même temps d'un coup sec. Un craquement lugubre se fit entendre. Le terroriste parut s'alanguir, et Bolan laissa le cadavre de côté, prêt à s'occuper d'un troisième pourri s'il le fallait.

Il entendit alors le crachotement étouffé de son Beretta. Un flingueur s'effondra vers l'arrière, le torse troué par trois balles de 9

mm. Ramon tenait le 93-R à deux mains.

Raul était perché au-dessus du quatrième et dernier membre de la patrouille, qu'il avait frappé à plusieurs reprises avec sa machette. Il avait le torse éclaboussé de sang.

Bolan regarda autour de lui. Comme il ne voyait aucun autre ennemi, il s'approcha très vite du cadavre qui avait encore sa machette fichée dans le crâne. Il posa un pied sur le corps, agrippa le manche et tira avec force. Une fois qu'il eut libéré la lame, le Guerrier essuya le couteau de jungle sur le treillis de sa victime, avant de le glisser dans son fourreau, à sa ceinture.

— Bon boulot ! lança-t-il. Maintenant, vous récupérez votre matériel et vous vous mettez en position aussi vite que possible. On n'a pas beaucoup de temps.

— Ils ne vont pas nous repérer avec les appareils de détections qu'ils ont dans leur tente ? Demanda Ramon alors qu'il se redressait, les jambes un peu tremblantes.

— C'est possible, mais ça n'est pas trop grave. Ils n'auront pas vraiment le moyen de savoir si les machines enregistrent les mouvements d'un commando ennemi ou ceux de leur propre patrouille. Comme ils ne s'attendent sans doute pas à ce que leur base soit attaquée par trois hommes, ils pencheront plutôt pour la deuxième solution.

Raul hocha la tête.

— Vous avez raison. Comment pourraient-ils croire qu'il existe dans le monde quelqu'un d'aussi cinglé que vous, Mike ?

— Un peu de folie se révèle parfois payant, affirma le Guerrier. Allez vous mettre en position sur le flanc ouest, Raul. Là.

Il désigna le point pour être sûr d'être compris, indiquant deux arbres proches l'un de l'autre, sur le flanc sud de la base.

— Ramon, poursuivit Bolan, je veux que vous vous postiez là. Chacun de vous sait ce qu'il a à faire. Vous attendez que je sois en position, et c'est moi qui ouvrirai le feu ou balancerai la première grenade. Ce sera le signal. Nous savons qu'il y a d'autres hommes dans les tentes de baraquements, et je veux donc que vous concentriez les grenades de ce côté, Ramon.

— Ils vont aussi nous en balancer dessus, remarqua Raul.

— Si vous voyez un type avec une grenade dans la main, vous le descendez. Même chose pour toute personne qui ne semble pas disposée à se rendre. Assurez-vous d'être bien à l'abri. Si jamais vous devez changer de position, enfoncez-vous dans la jungle : vous ne vous dirigez en aucun cas vers le camp. Je ne tiens pas à ce qu'on se tire dessus par accident. Maintenant, allez-y !

Un mouvement du côté du rabat de sa tente fit sursauter Valdez. Il

saisit le Heckler & Koch MP-5 et le pointa vers la silhouette qui se tenait devant le seuil. Les yeux écarquillés de surprise et de peur, Perez fixa la gueule du pistolet-mitrailleur.

— Tu ferais mieux de t'annoncer, la prochaine fois ! l'avertit Valdez en abaissant son arme.

— Il y a quelqu'un ou quelque chose dans la jungle, près du camp, annonça Perez. J'ai pensé que ça pouvait t'intéresser.

— Quel genre de mouvement on a détecté ? Combien de silhouettes ? Et où ?

— J'ai envoyé une patrouille. Ils ne sont pas encore revenus, mais ils fouillent la zone avec des détecteurs.

— Je ne t'ai pas demandé si tu avais envoyé quelqu'un ! aboya Valdez. Réponds à ma question, bon sang !

— J'ai seulement détecté le mouvement de trois créatures à sang chaud, de la taille approximative d'un homme ou d'un daim. Il est possible qu'il s'agisse juste de chasseurs mayas qui traînent dans le coin, mais ça pourrait aussi être une équipe de reconnaissance de l'armée ou des *federales*. Maria, qui est montée sur la tour, n'a rien vu. On n'est donc pas encerclés par une armée. Loin de là.

— Tu aurais dû venir me parler de ça sur-le-champ ! déclara Valdez.

Il récupéra une cartouchière remplie de chargeurs pour le H&K et la balança sur son épaule. Sa machette se trouvait déjà à sa ceinture, dans un fourreau. L'attitude de son chef mettait Perez mal à l'aise. Valdez semblait trop hargneux, trop tendu et trop en colère pour être capable de prendre des décisions rationnelles.

Le chef sortit de la tente, suivi de Perez. Le leader terroriste découvrit que plus de la moitié du camp s'était rassemblée au centre de la base. Certains ne s'étaient même pas souciés de finir de revêtir l'uniforme complet. D'autres se débattaient avec leurs armes, s'efforçant de les charger et d'engager une cartouche dans la chambre. La confusion régnait, et on était très loin de l'ordre et de la discipline de l'armée.

— Qu'est-ce qui se passe, chef ? demanda une voix.

— Je ne suis pas sorcier, répliqua Valdez. Je n'en sais pas plus que toi. Mais jusqu'à ce que nous en ayons appris un peu plus, nous allons agir comme si la sécurité de la base était menacée.

Un murmure confus se répandit parmi les hommes.

— Taisez-vous, bande d'imbéciles ! cria Valdez.

Le silence retomba. Si beaucoup paraissaient blessés par son insulte, Valdez s'en moquait. Il se foutait de sa cote de popularité, à vrai dire. Comme il ne pouvait de toute façon plus faire confiance à qui que ce soit, que ces hommes l'aiment ou non n'avait plus aucune importance.

— Rodriguez ! appela-t-il. Tu prends une douzaine d'hommes et tu fouilles le coin. Si tu tombes sur quelqu'un qui n'est pas des nôtres, tu le ramènes pour qu'on l'interroge. Si tu peux le ramener vivant. Sinon, tu le tues.

— Mais si ce sont des Indiens qui..., commença une voix féminine.

— On ne peut pas prendre le moindre risque, l'interrompit Valdez. Il pourrait aussi bien s'agir de types déguisés, ou encore d'informateurs espionnant pour le compte du gouvernement.

— Les Indiens ont bien voulu nous laisser tranquilles et rester discrets à notre sujet parce qu'ils pensent que nos ennemis sont les mêmes que ceux qui menacent leurs vies et leurs terres, remarqua un autre.

— Que ces enfoirés de sauvages aillent se faire voir ! lâcha Valdez en anglais.

Quelques terroristes comprenaient assez la langue pour saisir ce qu'il avait dit. Un certain nombre, qui venaient de villages indiens du Yucatán, ou tout proches, n'apprécièrent pas du tout la remarque de Valdez. Plus d'un sembla même tenté de tourner son arme vers lui.

— Vous devriez accepter le fait que nous nous battons pour nos vies, leur dit-il. Et vous devriez comprendre que nous n'avons pas d'amis ou de famille en dehors de cette base. Oubliez vos anciens liens pour réserver à un nouveau votre fidélité et votre loyauté. Vous n'avez de toute façon pas le choix. Il est trop tard pour revenir en arrière.

— Nous ne t'avons pas rejoint pour nous retourner contre notre peuple ! lança une voix indignée.

— Ces arguments sont hors de propos pour l'instant, répliqua Perez. Avant de faire quoi que ce soit d'autre, assurons-nous que le camp ne va pas être attaqué par nos ennemis... ces ennemis qui, nous sommes tous d'accord là-dessus, menacent notre peuple par leur politique de destruction !

Un sifflement très aigu se fit alors entendre au-dessus de leurs têtes. Valdez identifia aussitôt la menace et se jeta au sol. Il se couvrit la tête avec ses mains une seconde avant que la grenade n'explose, vers le centre du campement.

Des hurlements firent écho à la déflagration. Des corps, entiers ou en morceaux, furent projetés à travers la base. Un nuage de poussière roula sur le corps des blessés et des morts. Les oreilles de Valdez sonnaient, et tout son corps vibrait au rythme de la douleur causée par les cailloux et les débris dont il avait été bombardé. Se redressant, le leader terroriste regarda les restes mutilés de plusieurs de ses hommes.

— C'est lui ! s'écria-t-il en essuyant ses lèvres pleines de terre. C'est cet enfoiré ! Je le sais !

— Chef ? lui dit en espagnol Perez, encore sous le choc de l'explosion. Je ne comprends que l'espagnol...

Valdez ne s'était pas rendu compte qu'il avait encore parlé en anglais. Il devait absolument recouvrer ses esprits : la base était attaquée. S'il n'était pas en mesure de se comporter en chef dans un tel moment, ses troupes risquaient de paniquer. Revenant à l'espagnol, Valdez dit à Perez :

— Prends ton flingue et le tiers de ce qui nous reste en hommes pour couvrir les flancs ouest et nord.

— Bien, dit Perez. Je vais aussi mettre deux hommes sur la M-60.

— Fais-le, oui, approuva Valdez. Mais pas des idiots. Je n'ai pas envie qu'ils nous tirent dessus.

Alors que Perez se précipitait vers la tente de communication, Valdez désigna celle qui abritait les armes et les munitions et se tourna vers Rodriguez.

— Va me chercher les lanceurs M-79 ! hurla-t-il. Tu m'en apportes un et tu donnes l'autre à quelqu'un qui sait s'en servir. Ensuite, tu sors les munitions et tu les distribues.

Rodriguez hocha la tête et ordonna à trois autres hommes de l'accompagner. Alors qu'ils couraient vers leur objectif, des soldats commencèrent à sortir des tentes. Une nouvelle explosion détruisit l'une d'elles, la réduisant à un amas de toile déchiquetée et constellée de taches rouges. Tout le monde n'avait pas eu le temps de sortir.

Un coup de fusil claqua, et Valdez vit un de ses hommes tourner et s'effondrer, un gros trou au niveau du torse. Le leader des terroristes tourna machinalement son arme vers la forêt, tout autour, mais il n'avait aucune idée de la provenance du coup.

Un autre gros projectile siffla dans le ciel. S'accroupissant, Valdez alla s'abriter alors que la grenade de 40 mm plongeait dans la base. L'explosion qu'il attendait arriva moins d'une seconde plus tard, mais la violence et la puissance du souffle prirent tout le monde par surprise. L'onde de choc parut courir à travers le sol, sous les pieds de Valdez, comme si l'explosion avait provoqué un tremblement de terre.

Se tournant, il découvrit que la tente aux armes et munitions avait disparu. Il ne restait qu'un cratère noirci par le feu et des lambeaux de toile en train de se consumer. Des cartouches continuaient d'exploser sous la chaleur des flammes, envoyant des projectiles dans tous les sens. Valdez ne vit aucune trace de Rodriguez ni du trio qu'il avait envoyé pour récupérer les lance-grenades, mais il avait son idée sur ce qui leur était arrivé.

— Où es-tu, espèce d'enculé ? hurla-t-il de rage.

Mack Bolan ouvrit son lanceur M-79 et retira la douille de la grenade de 40 mm. L'arme ne faisait pas que ressembler à un fusil à canon scié au calibre énorme, elle était aussi virtuellement dessinée comme l'un d'eux. Si le M-79 était maintenant dépassé par de

nombreux produits issus des technologies les plus avancées, il faisait tout à fait l'affaire dans ce genre de circonstances.

Alors qu'il le rechargeait, une nouvelle grenade à main explosa et réduisit en morceau une autre tente. Ramon remplissait parfaitement le rôle qui lui avait été assigné. Pour ce qui concernait Raul, Bolan ne pouvait juger s'il avait déjà atteint quelques cibles avec le Marlin, mais il avait confiance.

L'attaque semblait tourner en leur faveur. Le rassemblement improvisé qui s'était effectué au milieu du camp avait fourni à l'Exécuteur une cible de choix pour son premier tir avec le M-79. Il avait exploité l'opportunité et obtenu des résultats terriblement cruels pour les autres, mais satisfaisants pour lui. Quand il avait ensuite vu quatre terroristes se diriger vers une des plus petites tentes, il avait aussitôt eu son idée sur ce qu'elle pouvait contenir. Sa seconde grenade lui avait prouvé de façon spectaculaire qu'il ne s'était pas trompé. Les ravages avaient été terribles.

Les terroristes tiraient comme des malades, et leurs balles ratissaient la forêt en tout sens. Rares furent celles qui s'enfoncèrent dans le tronc derrière lequel se trouvait Bolan, et celui-ci en conclut que les autres n'avaient pas déterminé sa position avec précision. Malgré tout, s'ils parvenaient à mettre la grosse mitrailleuse en action, le mitraillage constant qu'ils pourraient assurer serait des plus gênant : non seulement il augmenterait leur chance de toucher Bolan ou les jumeaux, mais il leur permettrait aussi de progresser.

L'Exécuteur alla se planquer derrière un autre arbre. Il avait besoin d'un meilleur point de vue pour viser la grosse mitrailleuse avec le M-79. Il vit deux silhouettes s'approcher des tas de sable qui entouraient la M-60. C'était moins une, songea Bolan en visant avec soin. Il inclina le gros canon et pressa la détente. L'arme recula avec force contre sa cuisse, et un projectile de 40 mm fila au-dessus du camp pour descendre ensuite directement devant les sacs de sable.

L'explosion déchiqueta les sacs, puis les hommes qui croyaient s'abriter derrière, et la M-60 vola dans les airs, le canon complètement tordu. Une autre importante source de menace ennemie venait d'être éliminée.

Alors que Bolan s'apprêtait à recharger le M-79, un mouvement au milieu des fougères et des broussailles, près du périmètre de la base, attira son attention. Le Guerrier posa le lance-grenades et saisit le M-16 qu'il portait en bandoulière. Il positionna le sélecteur de tir du fusil d'assaut sur le mode automatique et plaqua la crosse de plastique contre son épaule.

Les buissons frémissaient de nouveau, mais le Guerrier ne tira pas. Il scruta la zone à la recherche d'autres ennemis. Certains devaient être indiens, et il n'avait pas oublié combien les Mayas s'étaient montrés

discrets, la nuit précédente. On pouvait toutefois espérer que ceux qui avaient rejoint le groupe de Valdez avaient déjà passé trop de temps loin des leurs, et de leurs traditions, perdant du même coup un certain savoir-faire.

Une tête et des épaules apparurent au milieu des fougères. Bolan pressa la détente du M-16 et une triple rafale de projectiles de 5.56 mm s'enfonça dans le crâne exposé de son ennemi. L'Exécuteur dirigea aussitôt après le M-16 vers un autre mouvement révélateur. Un second terroriste apparut, un pistolet-mitrailleur dans chaque main. Il se plaça de lui-même dans le guidon et la hausse de Bolan, qui lui expédia un autre trio de balles haute vélocité en plein cœur.

Alors que le type disparaissait, mortellement blessé, le canon d'un fusil apparut soudain entre les tiges d'un yucca, à moins de trois mètres de l'endroit où se trouvait Bolan. L'Exécuteur comprit qu'il ne pourrait pas amener assez vite son arme pour viser et faire feu avant que son adversaire ait lui-même tiré. Il s'accroupit donc derrière le tronc d'arbre alors que l'ennemi lâchait une rafale. Des balles filèrent tout près du Guerrier et laminèrent l'écorce de l'arbre.

Un des terroristes au moins avait semble-t-il conservé un peu du savoir-faire des hommes de la jungle en matière de camouflage et de ruse. Pas assez, toutefois, ou bien il n'aurait pas laissé voir le canon de son flingue ou l'aurait caché en enveloppant le métal de feuilles. Le type avait fait une erreur mais Bolan, lui, ne pouvait pas se le permettre.

Il sortit le Desert Eagle de son holster, à la cuisse, le tenant d'une main tandis que de l'autre il brandissait le M-16, bien en vue. La réponse fut immédiate : un déferlement de plomb. Le garde-main de plastique noir se fracassa, et l'impact des balles lui arracha l'arme des mains.

Bolan fit alors rapidement passer le Desert Eagle de l'autre côté du tronc et tira vers la position du flingueur. Un cri haut perché lui annonça qu'il avait fait mouche. Pressant la détente du gros .44, l'Exécuteur balança une deuxième ogive brûlante dans la silhouette qui venait de se dresser au milieu des yuccas. Il aperçut de longs cheveux noirs et des traits fins. Du sang avait inondé le tissu du T-shirt par dessus une poitrine perforée. La jeune femme s'effondra vers l'arrière alors que Bolan abaissait son pistolet.

— Désolé, miss, murmura-t-il. Vous avez choisi le mauvais côté.

CHAPITRE XVI

Raul engagea de nouvelles cartouches dans le chargeur tubulaire de son Marlin. Il avait utilisé toutes les munitions qui se trouvaient dans l'arme, mais il avait presque abattu un ennemi à chaque coup. Son frère et le mystérieux commando américain avaient fait le ménage dans la base avec succès à coup de grenades. Une grosse grenade de 40 mm vint s'écraser au centre du campement alors qu'il rechargeait son arme.

C'était le quatrième projectile envoyé par le M-79, songea Raul. Le dernier de ceux que Belasko avait apportés pour cette mission. L'Américain devrait à présent se reposer sur les grenades à main et sur le reste de son arsenal. Quant à Ramon, il semblait avoir épuisé sa provision de grenades, car il brandissait à présent le redoutable Beretta vers l'ennemi.

Raul vit son frère accroupi près d'un arbre, essayant de descendre avec le 93-R deux terroristes qui avançaient. Ramon n'avait pas retiré le réducteur de son, se créant un problème imprévu. Le cylindre de métal vissé au bout du canon rendait le tir plus imprécis, et Ramon n'était pas assez familier du pistolet pour compenser. Le silencieux réduisait aussi la vitesse des balles de 9 mm, ainsi que sa portée.

Heureusement, la détonation du pistolet était étouffée, et le réducteur de son dissimulait une grande partie de l'éclair. Si Ramon ne put atteindre ses cibles, l'ennemi ne put déterminer sa position. Ramon laissa de côté le Beretta et récupéra son fusil à pompe.

Raul décida que son frère pourrait avoir besoin d'aide. Il jaillit du couvert des arbres, les genoux fléchis et la tête penchée afin de profiter de l'abri d'un buisson. Son attention se partageait entre l'ennemi et son frère. C'était à peine s'il regardait où il marchait, ayant oublié le piège qu'ils avaient rencontré plus tôt.

Son pied se posa sur une touffe d'herbe brune, morte, qui s'effondra sous son poids. Son pied plongea alors dans un trou et s'enfonça. Il perdit l'équilibre et fit un faux pas alors qu'une douleur irradiait dans sa cheville et son mollet. Raul tomba au sol avec un cri. Une vague de douleur, intenable, déferla en lui alors qu'il roulait sur lui-même et essayait de s'asseoir.

Il essaya de libérer son pied, mais ne fit qu'augmenter son supplice. Il faillit de nouveau crier entre ses lèvres serrées. Il se pencha en avant pour regarder dans le trou et découvrit avec horreur que le fond était tapissé de morceaux de bois taillés en pointe. Plusieurs lui avaient empalé la cheville. Sa jambe de treillis était rouge de sang.

Il ne savait pas trop comment libérer son pied. Il risquait de le déchiqueter sur les pics avant d'avoir pu le sortir du trou. Il envisagea de donner des coups avec la crosse de son Marlin, avant de comprendre que sa réaction était guidée par la panique. Il avait besoin d'un accessoire plus adapté à la tâche. Il sortit sa machette de son fourreau et, lentement, glissa la lame entre le bord du trou et son pied pris au piège.

Des bruits de pas se firent alors entendre, devant lui. Il avait presque oublié les terroristes ! Ils étaient trois à venir du camp en courant et à se diriger vers lui. En même temps qu'il portait la main à son holster pour récupérer son revolver, il reconnut l'un des trois hommes, le plus grand. Antonio Valdez se tenait à moins de deux mètres de lui.

— Alors, lança-t-il en pointant son Heckler & Koch, on a trouvé un de mes petits pièges ?

Avant que Raul ait pu sortir son arme, Valdez pressa la détente du MP-5 et remonta du nombril à la gorge de sa cible. Il regarda sa victime s'effondrer dans un violent spasme et lui tira de nouveau dessus, en plein cœur.

— Allez, chef ! lui lança un de ses compagnons. Vous l'avez déjà tué, celui-là !

Valdez cracha sur le cadavre de Raul et rejoignit les deux autres, qui partaient en courant vers la forêt pluviale.

Ramon, qui avait vu la fin de l'échange, assista à la mort de Raul. Hurlant le prénom de son jumeau, il tourna son fusil vers les ennemis en fuite. Il fit feu, mais les autres étaient déjà hors de portée.

Ramon commença à donner la chasse et actionna la pompe de son arme. Il avait été si bouleversé par la fin tragique de son frère, qu'il ne s'était pas rendu compte à quel point il s'était lui-même exposé au tir des terroristes qui se trouvaient près de ce qui restait de la base. Un projectile brûlant lui perfora la hanche gauche. L'os se brisa, et la violence de l'impact envoya Ramon par terre.

La douleur parut se répandre dans tout son torse, et il crut qu'il allait perdre connaissance. Secouant la tête, il agrippa le fusil à deux mains, comme si ce geste allait pouvoir l'aider à s'accrocher à la vie. Une silhouette approcha de l'endroit où il était tombé et laissa échapper un rire, épouvantable et cruel. Le terroriste, armé d'un pistolet Browning, baissa lentement le canon pour viser le torse de Ramon.

Celui-ci leva le canon de son fusil et fit feu dans le mouvement, plus par instinct qu'autre chose. La balle frappa de plein fouet le salaud, qui fut projeté vers l'arrière avant d'avoir pu lui-même tirer. Ramon fut surpris en voyant qu'il avait descendu le type, mais sa joie fut de courte durée, car il entendit un autre flingueur approcher. Il se

débattit avec la pompe du fusil, conscient qu'à cause de sa position inconfortable, il prenait trop de temps pour éjecter la douille et engager une cartouche dans la chambre.

Un coup de feu claqua. Ramon ferma les yeux et frémit, avant de se rendre compte que s'il avait entendu une détonation, il n'avait rien senti. Il redressa autant qu'il put la tête et constata qu'un autre pourri s'était effondré, à moins d'un mètre de lui.

Mais le flingueur n'était pas mort d'une crise cardiaque. Ramon fouilla la forêt du regard et repéra l'Américain. Celui-ci tenait son gros Desert Eagle à deux mains.

— Mike ! s'écria Ramon. Valdez a tué Raul ! Il est parti par-là !

Alors qu'il indiquait la direction avec son fusil, Bolan s'élança vers lui, sans pour autant relâcher sa vigilance. Même s'il n'y avait plus aucun bruit de fusillade, le risque était toujours là. Tout le campement avait été détruit, et ceux qui se trouvaient dedans étaient ou bien morts, ou bien en fuite pour sauver leur vie.

— Ne perdez pas votre temps avec moi ! lui lança Ramon. Je ne peux pas courir après ce salaud, mais ça ira ! Rattrapez-le, je vous en prie ! Ne le laissez pas partir !

— Ne vous inquiétez pas pour ça.

L'Exécuteur suivit la direction dans laquelle Valdez avait pris la fuite. Maintenant qu'il n'était plus encombré par son sac à dos et ses armes, il pouvait se déplacer rapidement. Il avait épuisé sa réserve de grenades pour le M-79 et abandonné du même coup le lanceur. Son M-16 avait été rendu inutilisable par une rafale. Et comme Ramon avait toujours le Beretta 93-R en sa possession, Bolan ne pouvait plus compter que sur le puissant .44 Magnum.

Il aurait pu récupérer une arme supplémentaire sur le cadavre d'un mort, mais il n'en avait pas vraiment le temps. Valdez connaissait la jungle bien mieux que lui : s'il parvenait à s'enfoncer profondément dedans, il pourrait alors échapper à l'Exécuteur ou monter un piège pour se débarrasser de lui.

Pour s'enfuir, le chef des terroristes n'avait pas choisi la difficulté. Il suivait un sentier déjà dégagé et laissait derrière lui, sur le sol, une piste facile à suivre. Sa priorité était bien évidemment d'aller le plus vite possible. Il s'enfoncerait dans des zones plus densément plantées quand il aurait mis un peu de distance entre le champ de bataille et lui.

Tout cela facilitait la tâche de Bolan, qui n'avait aucun mal à suivre son adversaire. Sa course était rapide, même s'il gardait les genoux fléchis et le corps penché en avant afin de limiter les risques en cas de fusillade. Il évita une tache d'herbe décolorée suspecte, songeant qu'il s'agissait peut-être encore d'un piège. Aussitôt après, en entendant les broussailles qui s'agitaient, devant lui, il comprit qu'il

gagnait du terrain.

Il ralentit néanmoins son allure : s'il entendait Valdez, celui-ci pouvait aussi l'entendre. Avançant avec précaution, le Guerrier aperçut deux silhouettes qui se tenaient près d'une rangée d'arbres et de yuccas. Le plus grand des deux éjecta un chargeur de son pistolet-mitrailleur et fouilla dans un poche de munitions accrochée à la ceinture passée en travers de son torse. L'autre, qui tenait un fusil d'assaut G-3, regardait dans toutes les directions, à l'affût du danger.

L'Exécuteur s'avança et mit un genou en terre, son pistolet braqué sur le flingueur au fusil.

L'autre tourna son arme vers Bolan et essaya d'ajuster son tir – la cible était plus basse que prévu –, mais le Guerrier avait déjà pressé la détente du Desert Eagle et le pourri, le torse perforé d'une balle, partit vers l'arrière tandis que son arme lui échappait.

Valdez regarda Bolan, un chargeur plein de cartouches de 9 mm dans une main et le MP-5, vide, dans l'autre. L'Exécuteur braqua le Desert Eagle sur lui en même temps qu'il se redressait.

— Vas-y, Valdez, lui dit-il. Mets le chargeur en place et engage une cartouche dans la chambre. Je ne tirerai pas.

Valdez eut un claquement de langue dégoûté et laissa tomber l'arme et le chargeur. Levant les mains au niveau des épaules, il s'avança. Le canon du Desert Eagle était toujours pointé sur son torse.

— Tu veux me tuer ? demanda Valdez.

— Je ne suis pas contre l'idée, répliqua Bolan.

Un sourire sournois apparut sur les lèvres de Valdez alors qu'il s'approchait.

— Tu l'aurais déjà fait si l'idée de tirer sur un homme désarmé ne te gênait pas autant.

— Tu parierais ta vie là-dessus ?

— Je me souviens de toi, à l'ambassade. Et c'est toi aussi que j'ai vu à Elizondo, près du garage, n'est-ce pas ?

Il continuait de s'approcher, tout en parlant. Bolan ne se donna pas la peine de lui répondre.

— Qui es-tu, bon sang ? demanda Valdez. Il faut que tu sois vraiment cinglé pour être venu me chercher jusqu'ici ! Pour qui travailles-tu ? La C.I.A. ?

— Qui je suis n'a aucune importance, répondit Bolan. Tu sais très bien pourquoi je suis venu, Valdez. Tu peux toujours essayer de tenter ta chance, ou mourir ici, dans la jungle. Les deux me vont.

— Tu sais pourquoi je suis venu au Mexique ? interrogea Valdez sans cesser d'avancer.

— Tu fais un pas de plus et tu es mort, l'avertit Bolan.

— Je suis de toute façon mort – que tu me tues ou qu'ils m'envoient de nouveau en prison. Nous sommes tous les deux soldats.

Tuer et mourir font partie du marché.

Les feuilles d'un yucca s'agitèrent soudain, et Perez apparut, un pistolet Obregon calibre .45 au poing. Il ne semblait pas très à l'aise avec son arme. Il la dirigea vers Bolan et ouvrit la bouche pour dire quelque chose.

Bolan tourna son pistolet vers la nouvelle menace, guidé par l'expérience que lui avaient apportée des années de combat et d'entraînement. Le Desert Eagle aboya avant que Perez ait pu appuyer sur la détente de son arme ou dire un mot. Une balle .44 Magnum entra par sa bouche ouverte et sortit à la base de son crâne.

Valdez se précipita alors que Bolan essayait de ramener le Desert Eagle sur lui. De l'acier étincela, et le salaud balança sa machette vers la main droite du Guerrier. Dans un bruit métallique, la lame du gros couteau heurta le pistolet, qui échappa à Bolan.

Celui-ci recula d'un bond pour éviter un autre coup de machette, et il attrapa la sienne. Alors que la lame de Valdez cinglait l'air en sifflant vers son cou, le Guerrier leva son couteau de jungle. Les lames s'entrechoquèrent. Tournoyant sur lui-même, Bolan balança un pied dans la cage thoracique de Valdez. L'autre chancela et tituba.

— T'es cuit, maintenant ! lâcha-t-il pourtant.

Il fit tourner son arme en décrivant un 8 dans l'air alors qu'il avançait. Bolan agrippa le manche de sa machette des deux mains et maintint sa position. Alors que Valdez décrivait un nouveau 8, l'Exécuteur s'avança soudain et, profitant de ce que son adversaire faisait son numéro, il donna un coup sec et droit. Valdez cria de douleur et de surprise. Il sauta en arrière et découvrit une longue estafilade sur son torse. Le devant de sa chemise était déjà rouge de sang.

Il leva sa machette, comme s'il s'apprêtait à frapper à son tour, au lieu de quoi il s'élança et dirigea la pointe de son arme vers le ventre de Bolan. Celui-ci para sans peine l'attaque, mais Valdez le surprit en balançant un coup de pied, qui prit Bolan au niveau de l'avant-bras. Touché juste sur le nerf du cubitus, le Guerrier ne put empêcher sa machette de lui échapper.

Valdez poussa aussitôt son avantage, et son bras décrivit un large cercle. Son crochet du gauche atteignit Bolan au niveau de la pommette et le fit reculer. Le tueur abattit alors sa machette vers la tête du Guerrier, pour un coup qu'il pensait décisif.

L'Exécuteur évita l'attaque en sautant de côté, et la lame de son adversaire trancha l'air à quelques centimètres de sa manche. Il lui attrapa alors le bras, de ses deux mains, avant que l'autre ait pu tenter quoi que ce soit. Puis il balança sa botte dans la rotule gauche de Valdez, qui poussa un hurlement quand l'os craqua et que le genou se disloqua.

D'une main, Bolan contrôla le bras droit du pourri, neutralisant ainsi la machette; l'autre, le poing fermé, s'écrasa sur le visage de Valdez. Du sang gicla de son nez brisé, et sa tête recula sous la violence de l'impact. Bolan, qui tenait toujours le poignet du tueur, fit suivre d'un terrible coup de coude au niveau du menton.

Valdez tituba, étourdi et à peine capable de tenir sur ses jambes estropiées. Sans perdre de temps, Bolan saisit l'arme de son adversaire en prenant des deux mains le côté non tranchant de la lame. Valdez leva son bras gauche pour lui donner un coup de poing, mais l'Exécuteur avait déjà projeté sa tête en avant. Son front s'écrasa violemment contre la bouche de Valdez.

Bolan fit alors décrire un grand arc de cercle à la machette. La lame tranchante arriva sous la mâchoire de Valdez, avant de plonger à travers la gorge exposée. Le sang jaillit de la blessure profonde.

Les jambes du fumier se dérochèrent et il tomba à quatre pattes. Un affreux gargouillement liquide s'échappait de son cou tranché. Sa tête dodelina comme celle d'une marionnette dont on aurait coupé les fils, et, finalement, son corps s'écroula en avant, face contre terre.

— Ça fait partie du marché, murmura Bolan, le souffle court.

Il prit le temps de calmer sa respiration, puis tira l'émetteur-récepteur de sa poche, pressant le bouton à trois reprises. Avant de parler à Grimaldi, il inspira et expira encore, profondément.

— Belasko à Grissim. Tu me reçois ?

— Je te reçois cinq sur cinq, répondit Grimaldi. Je suis en route vers ta position. Où en est la situation ?

— Mission accomplie. Notre méchant est hors d'état de nuire. J'ai un blessé et un mort.

— Désolé d'apprendre que les nouvelles ne sont pas bonnes pour les jumeaux. Et de ton côté ?

— Ça va, assura Bolan. Mais je serai content quand on se sera tirés d'ici.

— Tiens bon, j'arrive. Est-ce qu'il faut que le colonel envoie des hélicos pour rapatrier des prisonniers ?

— Inutile. Ils pourront venir et nettoyer plus tard, mais tout ce dont ils auront besoin, ce sont des sacs mortuaires.

— Terminé.

L'Exécuteur repéra le Desert Eagle. Il le ramassa et se dirigea vers l'endroit où se trouvait Ramon, pour attendre l'hélicoptère avec lui. Il n'avait malheureusement aucune consolation à lui apporter.

Huit jours plus tard, en fouillant les papiers laissés par Valdez dans sa fuite, on découvrit que le grand révolutionnaire était commandité par le cartel de Cali. On trouva aussi un compte dans une banque de Miami pour deux millions de dollars. Le héros des forces spéciales

était devenu un petit pourri minable aux mains de narco mafieux et avait engagé dans un combat dégueulasse des gamins qui, eux, croyaient à la révolution.

— Et le fameux Ramirez dont tu m'as parlé ? demanda Bolan en ligne avec le numéro Un du *Justice Department*.

— Oh ! il avait misé sur le mauvais cheval, répondit Brognola. Mais il n'a perdu qu'un peu de cocaïne, un chargement d'armes et quelques milliers de dollars. Il s'en remettra. A moins que tu décides de t'occuper de lui, un de ces jours...

— Il faudra que j'y pense, murmura le Guerrier avant de raccrocher son téléphone satellitaire et de rejoindre la belle Ellena Santos à l'arrière du char de guerre garé quelque part en Virginie. Il faudra que j'y pense...